

CLASSE 47

Mon cheminement vers l’Inconnu(e) allait être aussi long et sinueux que celui qu’emprunta le tortillard qui nous amenait vers la mystérieuse Allemagne, en ce beau mois de Juin 1947. Il s’arrêtait à tous les carrefours ferroviaires, y passait souvent et modestement la nuit au bénéfice d’autres trains tout à fait prioritaires, si bien que notre lamentable convoi mit au moins trois jours - et autant de nuits – pour traverser la France d’Ouest en Est, la vieille route des invasions, mais à l’envers. Enfin, enfin, enfin, ce fut le Rhin au pont de Kehl et par la même occasion, la frontière.

Aucun sentiment patriotique déplacé ne me marqua à cette occasion et, de toute façon, je n’en pouvais plus. J’avais les pieds et jambes tellement œdémateux que nos services sanitaires, émus de ma détresse, m’hospitalisèrent dare-dare au premier hôpital militaire venu, à Offenburg, très exactement. J’y passai quelques jours au frais, au propre et en réhydratation. Après quoi je rejoignis d’une manière ou d’une autre, et tout à fait requinqué, le 1^{er} régiment d’infanterie au Sud-Est de Fribourg, à Donaueschingen, aux sources du Danube.

Me voilà donc encaserné dans des bâtiments *ad hoc* soigneusement édifiés jadis pour la fine fleur de la jeunesse allemande. Rien à redire sur ces locaux fonctionnels, mais hélas, l’intendance (française) ne suivait pas. Nous n’avions quasiment rien à bouffer. Nous avions beau éplucher des montagnes de patates...je ne sais où elles disparaissaient. Nous crevions littéralement de faim.

Au point qu’une unité voisine avait un jour refusé ...de présenter les armes lors d’un exercice. Nous ne l’avons su que le lendemain matin car, du coup, tout le bataillon se trouva sanctionné pour cet acte (courageux) de protestation. Au « décrassage » quotidien, dès le lever,

les derniers appelés seulement affublés du short noir habituel, mais le fusil sur l'épaule (la culasse ouverte !) eurent droit à une interminable séance de « pas de gymnastique », sous l'œil étincelant de colère et le rictus sadique, des officiers. Résultat : nous avons tous l'épaule droite meurtrie, douloureuse et bientôt noirâtre. Par cette « punition », ces messieurs avaient sans doute voulu nous marquer du sceau de leur toute puissance.

Ces officiers (subalternes) étaient pour la plupart d'anciens prisonniers, aigris par cinq années de captivité, ce qui avait dû nuire à leur supposée brillante carrière. Je me souviens encore d'un vieux lieutenant hautain et méprisant qui avait tout de l'officier d'ancien régime (moins la perruque poudrée) et qui ne se souciait visiblement pas du nôtre, (de régime).

Par contre, notre chef de section (*platoon*), un rouquin à lunettes rondes réglementaires, issu de la résistance disait-on, et sergent-chef dans sa spécialité, restait, malgré le contexte, un type bien et près de ses hommes qu'il entraînait au plein sens du terme. J'ai oublié son nom, mais je sais qu'il avait le don – très rare – de m'amener à me surpasser. C'est ainsi que lors d'un camp en Forêt-Noire, où il était chargé de nous initier (parcours du combattant, marches de nuit, attaques et contre attaques simulées) il sut, très naturellement, gagner notre estime et même susciter notre émulation.

Cette vie de camp et de con a été pour moi une forme inattendue d'épanouissement physique, une révélation de mes capacités motrices et d'endurance - heureusement soutenues par les colis de pain d'épice, sans doute sans tickets, que ma mère m'expédiait avec une belle constance. (Au fait, je n'ai jamais trouvé moyen d'aller admirer le lac de, pourtant si proche).

Outre le côté sportif de nos activités de plein air, j'avais toujours derrière la tête, l'idée fixe que les techniques de combat que j'apprenais pourraient bientôt servir à terrasser l'ennemi de classe...

D'ailleurs, à la fin de notre séjour sylvestre « il » (l'ennemi de classe) se présenta à nous sous les traits impérieux et quasi fauconesques, du tristement célèbre général **Delattre de Tassigny** (fidèle de Pétain jusqu'en 1942) qui nous fit le grand honneur de nous passer en revue.

Chiant de trouille dans leur froc à l'annonce de la venue du *roi Jean*, célèbre pour ses imprévisibles et ravageuses lubies, nos gradés

nous avaient fait, après de nombreux et minutieux astiquages (guêtres U.S. passées au blanc d'Espagne par ex.), nous aligner dès six heures du mat. dans une sorte de grande prairie à la lisière des bois, où nous avons poireauté des heures durant, transis et tenaillés par la faim. Il y a même des types qui se sont évanouis l'arme au pied et qu'il a fallu faire disparaître prestement dans les fourrés.

Bref, Delattre a fini par arriver et nous a harangués – incompréhensiblement – d'une voix stridente de fausset, avant de repartir avec sa suite galonnée, vers de nouvelles et grotesques parades.

J'ai envoyé un petit article à Ned pour le canard de Brest du P.C.I. où je traitais avec une délectation certaine le Delattre, de « saigneur de la guerre ».

Ca soulageait.

En gros comme en détail, je ne regrette pas ces « classes »-épreuves que j'ai réussi à surmonter sans problèmes particuliers et comme tout un chacun.

Je me souviens seulement d'avoir eu vingt-ans dans les casernes – sans piper mot à qui que ce soit.

De toute façon, nous ne pouvions sortir que le Dimanche après-midi traîner nos guêtres et notre ennui, des sources officielles du Danube au *gasthaus* du coin, où la principale occupation de mes copains en occupation était de chiper une chope de bière, pour ramener un souvenir à la maison.

Pas le moindre type marquant à signaler. Nous étions tous de passage et trop robotisés par le maniement d'armes quotidien, pour apprendre à nous connaître vraiment. Entre robots, pas de sentiments.

Aucun souvenir non plus de la population allemande, comme inexistante.

Un jour, on nous amena à une sorte de champ de tir champêtre. Chacun avait le droit et le devoir de vider un chargeur de cinq balles. Les meilleurs tireurs resteraient dans l'infanterie, les autres seraient répartis ailleurs. J'ai tiré quatre coups bien groupés, mais *la dernière cartouche* décida de mon sort et je me trouvai peu de temps après, affecté à la D.S.S.T.O.A., la Direction des Services de Santé des Troupes d'Occupation en Allemagne, à Wildbad, petite station balnéaire à l'Est de Baden-Baden, au cœur de la Forêt-Noire.

WILDBAD im Schwarzwald

Wildbad était une toute petite ville au fond d'une vallée encaissée où bruissait une charmante rivière, enjambée par ponts et passerelles, le tout du meilleur effet. Les pentes des montagnes l'encadraient, assombries de grands conifères laissant entrevoir des hôtels discrets et la tranchée rectiligne d'un téléphérique. Le centre-ville lui-même était surtout composé de grands hôtels, de maisons typiques et de bains mystérieux interdits aux chiens, à la troupe et autres racailles – que je n'ai jamais pu admirer que sur cartes postales.

Les bureaux de la D.S.S.T.O.A. occupaient sans complexes superflus, le plus grand et le plus central des hôtels de la ville où s'affairaient – du moins en apparence – d'importants médecins-officiers de tous grades aux épaulettes amarante, dont un général d'une absolue discrétion. Il existait aussi un corps modeste et effacé d'officiers d'administration qui se tapait l'essentiel du boulot. Cette indispensable sous-catégorie exploitait elle-même des espèces en voie de prolifération : sous-officiers de tous grades, contractuels civils mais revêtus d'uniformes ornés de mystérieux macarons aux pattes d'épaule et enfin, toute une flopée de secrétaires appelés – comme mézigue – dont l'obscur travail n'était rémunéré que par l'insignifiant « prêt » habituel et la ration de tabac (des « troupes »), une misère. Pour être juste, je me dois de rappeler que nous étions nourris, vêtus et même logés, aux frais de la princesse.

Nous, (les secrétaires et quelques chauffeurs) résidions à l'hôtel « Concordia », dans d'immenses chambres, à cinq ou six, pas plus, avec tout le confort inhérent à ce genre d'établissement.

Les distractions étaient plutôt rares. Nous allions dans divers *gasthaus* boire, modérément, de la bière douceâtre et du vin nouveau, un blanc léger qui pétillait de malice et de traîtrise. Nous faisons des excursions par le téléphérique qui menait à des hôtels douilletts, perdus dans la nature et désespérément vides, avec des lampes intimement disposées sur de petites tables.

J'amenais mon linge à laver et à repasser dans une famille allemande, où je n'ai jamais rencontré que la mère et la fille. Celle-ci, discrète, longiligne et quelque peu anémique, une blonde aux cheveux sagement tirés sur la nuque, me semblait être disponible et même bien disposée à mon égard. Mais je me suis borné à lui glisser affectueusement quelques boîtes de sardines à l'huile, en provenance directe des colis maternels et de Douarnenez la tumultueuse, ceci en complément des quelques marks sans grande valeur marchande qui rétribuaient son travail – d'ailleurs très soigné.

Au bureau, j'étais placé sous la coupe directe d'un sergent-chef, d'origine basque, petit homme déjà chauve, aussi brouillon qu'hyperactif, pas mal déstabilisé par ma nonchalance et ma décontraction évidemment accentuées. Je le soupçonne (toujours !) d'avoir manigancé pour mon compte, une sorte de mise en garde, sous la forme d'un « entretien », avec notre chef de bureau et lieutenant d'administration. Je me trouvai donc devant cet homme replet et assez imposant qui passait pour être le conseiller littéraire de « LA générale » - la femme de l'invisible Médecin-Général en chef de toute la D.S.S.T.O.A., celle qui régnait en réalité sur ce fief – qui m'entreprit sur ma façon de considérer le travail en général et le mien en particulier. Je lui répondis, pour résumer ma pensée sur cet angoissant et universel problème par une image puisée dans *Le chemin de plaine* d'Ernest Pérochon qui me revint – malencontreusement - à l'esprit : « J'aime le travail, comme un myope aime ses lunettes », tout en m'apercevant à la même fraction de seconde que mon interlocuteur était affublé d'énormes lunettes dont la ressemblance avec des lentilles de périscope ne faisait aucun doute. Il y eut comme un léger froid dans l'atmosphère qui mit fin à notre dialogue, sans autre forme de procès.

C'est à Wildbad que Ned m'envoya une étrange missive, à l'Automne 47, pour me persuader d'assister à Paris, au congrès du P.C.I. Pour obtenir une permission exceptionnelle il fallait un motif sérieux et plausible que Ned trouva facilement : une maladie grave de ma mère qu'il se faisait fort de m'apprendre par un télégramme aux termes appropriés. Ce qui fut fait.

Mais alors, le temps que les démarches administratives s'accomplissent, je me suis trouvé l'objet de la commisération générale et sincère de mon entourage, dans la situation peu enviable du pré-orphelin qui allait perdre sa petite maman ! Les gens s'arrêtaient de parler lorsque j'entrais dans un bureau, de longs regards d'une compréhensive tristesse me suivaient partout, il me fallait répondre dignement à toutes les chaleureuses attentions dont j'étais l'objet, au point que, pour tenir le coup et pouvoir jouer convenablement mon rôle, j'ai fini par me persuader que ma mère était réellement au plus mal. Je me surprénais à me dire : « Pourvu que j'arrive à temps » !

En tout cas je suis arrivé dans les délais à ce congrès de Paris, dont il ne me reste que deux souvenirs :

avoir été filmé entre deux séances, sûrement parce que j'étais le seul prolétaire en uniforme, symbolisant ainsi, à mon corps défendant, dans l'esprit romantique du camarade caméraman, l'alliance nécessaire des ouvriers, des paysans...et des soldats.

avoir été extrêmement impressionné par l'intervention du camarade Pablo, (Michel Raptis) secrétaire de l'Internationale, vitupérant sans doute les « droitiers » de l'époque, passionné, lyrique, emphatique, avec ses yeux noirs, fulgurants et qui lançaient leurs éclairs sur des congressistes médusés. Jupiter tonnant à la tribune du mont Olympe !

Je fus peu après soumis à une épreuve inattendue. On m'expédia avec quelques autres, pas loin de Wildbad, dans une grande bâtisse perdue dans la montagne, afin de détecter mes aptitudes au commandement et, éventuellement, me faire accéder au grade parfois envié et souvent détesté de sergent. Il s'agissait de faire manœuvrer une section de types, à grand renfort de : « une, deux », ou mieux de : « oun, dé », ou encore de : « heunn, deuss », en gueulant très fort, et

même mieux, en engueulant ladite section d'un ton rageur, furibard, buté, borné et pas commode du tout. Je m'y essayai sans aucune conviction, et la pagaille fut vite complète et très réussie, la rigolade générale – sauf pour un lieutenant assez outré qui m'envoya illico récupérer mon paquetage et me réexpédia dans l'incomparable quiétude des bureaux de la D.S.S.T.O.A.

Soudain, vers le mois de Novembre, on me fait savoir qu'en qualité de « pupille de la nation », j'allais pouvoir bénéficier d'une « libération anticipée », ainsi que certains soutiens de famille et autres privilégiés. Bon, je récupère, je ne sais trop comment, mes vieilles fringues de l'été passé et me retrouve en gare de Strasbourg avec d'autres, aussi miteux et transis que moi. L'un d'eux, un paysan du nord Finistère, ramène fièrement une bouteille de vieux marc et ...un magnifique fouet pour son cheval favori. Drôle de cadeau, gueule du cheval ! Nous le persuadons – le paysan – que l'heure est venue de déboucher sa précieuse bouteille pour fêter l'évènement et nous réchauffer un peu, et nous nous installons à une table du buffet de la gare pour attendre patiemment notre train (de nuit). De nombreuses libations ponctuent notre attente et ce cher vieux Marc voit son niveau baisser de plus en plus vite. L'ambiance est fraternelle, pleine de compréhension et d'estime réciproques, légèrement lyrique parfois et ...de plus en plus pâteuse. Je me sens bien réchauffé quoique légèrement anesthésié.

Le train arrive, l'assaut lui est donné – un peu désordonné – et je m'effondre, sans doute dans le couloir, car ma dernière vision du monde des vivants est une sorte de défilé de godasses à clous qui me passent au ras du nez. Je me réveille assis dans un compartiment, entouré d'inconnus qui me lorgnent d'un œil torve. Le train roule doucement dans les faubourgs d'une ville et je m'informe : « Qu'est-ce que c'est ce bled » ? Et on me répond laconiquement , avec une réprobation à peine dissimulée : « Paris ».

Jamais voyage ne m'a été aussi court. Je ne sais absolument pas ce que j'ai bien pu faire (ou mal faire) entre Strasbourg et Paris. Saint Marc, espérons-le, veillait sur moi.

J'ai fait *la traversée de Paris* sûrement en métro (une première) et gagné Quimper, mon port d'attache. Je n'y suis resté que quelques

jours car, compte-tenu des grèves qui déferlaient alors sur la France, le gouvernement rappelait sous les drapeaux 80.000 réservistes – dont j'étais.

Je repars donc illico vers l'Allemagne et Wildbad, où j'arrive par camion militaire depuis Baden-Baden, avec un rhume gros comme ça, mais réconforté par une A.F.A.T. (Auxiliaire Féminine de l'Armée de Terre) qui me conseille tendrement un bain chaud – qu'elle rêve apparemment de m'administrer. Mais nos pistes bifurquent au milieu des sapins enneigés et je ne la reverrai jamais. Je reste ainsi disponible - chaste et pur - pour mon Inconnue.

Pendant ce temps-là

« **Quand Renault éternue, la France s'enrhume** », c'est ce qui allait se passer encore une fois, fin Avril 1947. Presque trois ans après la libération et d'énormes sacrifices consentis par la classe ouvrière dans son ensemble pour la reconstruction du pays, celle-ci en avait plus que marre de se serrer la ceinture, marre des discours et des promesses, marre des lendemains qui déchantent.

La toute puissante C.G.T. - avec Frachon (Benoît) et le triste Jouhaux, parfait « social-traître », à sa tête - courroie de transmission du P.C., encadrait sévèrement les « masses ». Seuls les petits groupes trotskystes osaient, avec leurs moyens dérisoires et aussi tout leur courage, dénoncer un tel état de choses et pousser à la roue de l'Histoire.

Et voilà que le 25 Avril, chez Renault, dans deux ateliers du secteur Colas, la grève éclate. A 8 heures du matin, 1.500 ouvriers harangués par un militant trotskyste, Pierre Bois, du groupe « Voie Ouvrière » (qui deviendra « Lutte Ouvrière »), votent à une immense majorité pour la grève, coupent le courant et mettent en place un piquet de grève. Ils réclament 10 francs de l'heure d'augmentation. Les « responsables » C.G.T. s'opposent au mouvement, arguments frappants à l'appui, en vain. Le Parti se déchaîne contre les grévistes, dénonçant les fauteurs de trouble, les « agents provocateurs hitléro-trotskystes ».

Mais les meneurs du mouvement contre-attaquent, réclament la grève générale, affirment qu'elle doit être dirigée par les travailleurs eux-mêmes et invitent les métallos à se prononcer par vote secret. Le 28 Avril les grévistes sont plus de 10.000 et la C.G.T. est débordée,

isolée. Ses militants font le siège de la direction du P.C. qui fait la sourde oreille – dame, le Parti est au gouvernement (Ramadier) avec cinq ministres, dont Thorez, vice-président du Conseil.

Le 29 Avril, les grévistes sont 20.000 chez Renault. Le doute s'installe dans la conscience pourtant émoussée et quasiment « auto-censurée » des militants. Et « dans la journée, la C.G.T. rallie le mouvement, engage des négociations avec la direction de l'usine et invite presque aussitôt à la reprise du travail. 80% des ouvriers se prononcent à bulletin secret...contre ! Scénario que l'on retrouvera en Mai 68 ». (Ph. Robrieux)

Le 30 Avril, le Parti, contraint et forcé, déclare publiquement – mais sans plus – qu'il soutient les légitimes revendications de l'Union syndicale de la métallurgie parisienne.

Malgré un 1^{er} Mai particulièrement imposant pour bien montrer sa force et son audience populaire, le P.C., qu'il le veuille ou non, se trouve dans une situation fausse.

Les bourgeois M.R.P. et socialos du gouvernement, n'ont plus besoin de lui puisqu'il s'est avéré incapable de juguler le mouvement de Renault. D'autre part, s'il s'accroche à ses postes ministériels, il risque de perdre la confiance de la classe ouvrière. Il est donc « démissionné » à l'amiable par Ramadier, après de piteuses manœuvres de couloirs de Thorez.

Et Duclos, toujours égal à lui-même, déclare à un journaliste U.S. que son parti a « l'intention de continuer à travailler avec le gouvernement pour toutes les mesures à prendre en faveur de la classe ouvrière, bien que nous soyons momentanément en dehors du gouvernement »... Remarquez que je dis bien *momentanément* souligne-t-il, ajoutant aimablement que les « gens qui parlent de grève générale sont des imbéciles ».

*

En fait, les dirigeants du P.C. ne peuvent concevoir « que l'univers entier est en train de se diviser en deux camps ». (Ph. Robrieux)

Les Américains commencent à mettre en place le plan Marshall, et en Septembre, la conférence des partis communistes (au cours de laquelle Duclos se fera remonter les bretelles pour opportunisme et

parlementarisme), réunie en Pologne sur ordre de Staline, donne naissance au Kominform.

Le Parti s'aligne, et le 2 Octobre, lors d'un grand meeting au Vél. d'Hiv. Thorez lance la nouvelle politique. Plus question de négocier un retour au gouvernement. Il s'agit maintenant de serrer les rangs et « d'abattre l'impérialisme américain et son parti en France ». « Une seule tactique : l'affrontement. Désormais tout est clair » et les militants du P.C. retrouvent leurs marques avec un soulagement certain. *[Difficile, et même impossible dès lors, pour les trotskystes, de doubler à gauche].*

Le P.C. passe en quelques semaines de la collaboration de classe la plus éhontée à un ultra gauchisme sidérant. Il lance ses militants à l'assaut de la citadelle capitaliste. C'est l'épreuve de force.

Début Novembre 1947 grèves et manifestations déferlent sur la France. Le 19, c'est la grève générale des mineurs, la plus dure, qui entraîne la démission du gouvernement Ramadier. Le 26, il y a plus de trois millions de grévistes et les dirigeants communistes de la C.G.T. créent un comité national de grève.

Le « socialiste » (sic) Jules Moch assure le maintien de l'ordre et la répression. Quatorze compagnies de C.R.S., insuffisamment sûres, sont dissoutes. L'armée est mise à contribution.

Le 1^{er} Décembre l'échec de la grève de l'E.D.F. annonce le recul du mouvement. Le comité national de grève donne l'ordre de reprise du travail.

Les grévistes obtiendront 1.500 francs. Beaucoup de militants seront arrêtés et traduits devant les tribunaux.

Le 23 Mars 48 la Fédération de l'Education nationale est fondée, refusant une C.G.T. trop dépendante du P.C. et le réformisme de Force Ouvrière. Ce dernier syndicat, « aidé » phynancièrement par l'A.F.L.-C.I.O. – et, dit-on, la C.I.A. – tiendra son congrès constitutif le 12 Avril, avec l'authentique « social traître » Jouhaux à sa tête.

Le 1er Juin 48, la ration de pain sera fixée à 250 g.(par jour).

*

Autre importante particularité de ce demi-siècle commençant : la décolonisation.

Pour se délivrer elles-mêmes de l'oppression et du danger nazi, les grandes puissances colonisatrices du 19^{ème} siècle (Angleterre, France) avaient dû, d'une manière encore plus systématique qu'en 14-18, faire appel aux peuples sous leur domination, y compris ceux des « dominions ». Ces ex-grandes puissances avaient en même temps démontré leur faiblesse et leur vulnérabilité, en particulier face aux petits hommes jaunes du « soleil levant », comme j'ai déjà eu l'occasion de le noter.

Le sentiment nationaliste s'était lui aussi développé dans les milieux plus ou moins progressistes colonisés qui aspiraient à la « démocratie »...et à jouer un rôle dans la politique – et l'économie – de leurs pays.

Et puis, la plus réaliste des bourgeoisies dominant le monde, (celle des U.S.A.) démontrait que pour assurer son emprise sur les matières premières et autres richesses du globe, il était moins coûteux, plus rentable, de disposer sur place de fondés de pouvoir « indigènes » - même si les risques de débordements populaires étaient réels. Mais avec les nouveaux moyens de communication (avions à grand rayon d'action...etc...) en cas de besoin urgent, il était désormais possible d'intervenir rapidement. Et la corruption bien dosée revenait de toute façon moins cher que de maintenir dans ces contrées lointaines, des administrations pléthoriques et des armées d'abrutis. Exemple à suivre – plus ou moins bien suivi – selon les coutumes, traditions, et autres pesanteurs, des impérialismes secondaires.

Restait évidemment le délicat problème des colonies dites « de peuplement », comme on nous l'apprenait à l'école – les autres étant seulement « d'exploitation ».

Pour la France, c'était surtout le cas de l'Algérie, « française » depuis la conquête de 1830 et transformée avantageusement en trois départements français, où les Algériens opprimés et spoliés des meilleures terres, croupissaient dans la misère. (C'est l'occasion de rappeler que les colonnes du « père Bugeaud », de 1840 à 1872, massacrèrent le tiers de la population algérienne).

Cette population « indigène » venait d'être mise plus que toute autre à contribution, pour la libération de l'amère patrie : campagnes de Tunisie, de France, débarquement dans le midi, bataille d'Alsace, campagne d'Allemagne.

Et le 8 Mai 1945, jour de la fin de la guerre en Europe, les peuples soulagés et heureux, fêtaient un peu partout la victoire.

De même en Algérie, comme à Sétif dans le Constantinois, où un défilé de la victoire était là-aussi organisé. Avec drapeaux français et alliés et...celui des nationalistes algériens qui avaient voulu apparaître en cette occasion, déployant aussi des banderoles contre le colonialisme et réclamant la libération du leader Messali Hadj – prudemment emprisonné par les autorités françaises successives depuis le début de la guerre.

Insupportable !

Les flics locaux ont tiré dans le tas, sur cette manifestation pacifique. Cent morts pour commencer, tous Algériens. Une vingtaine de Français ensuite, par réaction. Et c'est l'engrenage de la violence, spontanée de la part des Algériens, à la fois organisée et aveugle chez les « petits blancs » qui se constituent en milices de chasseurs de têtes et l'armée qui arrive à la rescousse.

Les représailles et la terreur blanche ont duré un mois. Des dizaines de villages (mechtas) ont été brûlés. L'aviation – dont Charles Tillon était le camarade Ministre ligoté – et la marine, sont intervenues. Les « autorités » civiles et militaires ont organisé un simulacre de soumission dans la plus pure tradition coloniale, d'une population hébétée, terrorisée, par le massacre de dizaines de milliers des leurs, tués au hasard, au faciès, au burnous.

Peu de temps après, les combattants algériens de la région qui venaient de libérer une bonne partie de la France et de l'Europe, sont rentrés chez eux, démobilisés. Ils n'ont d'abord rien compris...puis rien oublié.

« La graine de l'insurrection algérienne, semée le 8 Mai 1945, mettra neuf ans à germer »: ce sera le 1^{er} Novembre 1954 ».

*

Il faudra une « expérience » supplémentaire au peuple algérien (conjugée avec d'autres facteurs) pour l'amener à se soulever : « la sale guerre d'Indochine », à laquelle il sera invité aux premières loges avec d'autres populations de la nouvelle « Union française » - le terme de colonies étant devenu inutilisable.

Anticipons immédiatement en notant que la fin de la guerre d'Indochine (conclue tel un marché de dupes sur le dos du peuple vietnamien, avec l'aval des bureaucraties soviétique et chinoise) à la conférence de Genève, fin Juillet 54, après le désastre de Diên Biên Phu, minutieusement mis au point par nos éminents généraux – ils ne pouvaient imaginer que l'enthousiasme populaire fait gravir les montagnes les plus à pic aux lourds canons de la liberté - précèdera de trois mois seulement le début de l'insurrection algérienne.

Retenons aussi que le Viêt-minh, avec un sens (inné) de l'Internationalisme et de « l'amitié entre les peuples », traita ses prisonniers de l'Union française – et des trois « départements » algériens – avec le maximum d'humanité, de fraternité et de sens pratique et politique, avant de les libérer régulièrement dès avant la fin de la guerre, ce qui était excellent pour le mauvais moral des troupes engagées contre lui.

Je ne peux pas reprendre toute l'histoire de la première guerre d'Indochine. Des documents de toutes sortes ont paru, étudiant cet épisode exemplaire des dernières convulsions du colonialisme de papa et de grand-papa. Je voudrais seulement aborder, à partir de « ce que je sais », les origines, les prémisses, de la révolution vietnamienne.

Ce sont les évènements qui forgent les hommes et décident de leur destinée. Le premier homme de la révolution vietnamienne a été un militant trotskyste : Ta Thu Tau (1906-1945), fils de charpentier, bachelier, il fonde à Paris en 1926, le P.A.I. (Parti Annamite de l'Indépendance). Expulsé de France en 1930, il publie en commun avec les « staliniens » du P.C. Indochinois, le journal *La Lutte*, « organe de défense des ouvriers et des paysans qui effectue un travail considérable » (Pierre Broué)

Le Front Populaire a ses répercussions – radicales sur un terrain plus sensible – en Indochine toujours française. Des Comités d'Action sont lancés par *La Lutte* et génèrent « une vague de grèves sans précédent ».

Mais l'appareil stalinien du Komintern et de sa section française (le P.C.F.) veille. Le P.C. Indochinois « à l'ombre du drapeau tricolore » rompt avec les militants trotskystes et les calomnies. Un télégramme du gouverneur général Brévié se réjouit de cette « politique » : « Alors que les communistes staliniens ont compris...que l'intérêt de la masse annamite lui commandait de se

rapprocher de la France, les trotskystes, sous l'égide de Ta Thu Tau, ne craignent pas de pousser les indigènes à se soulever afin de faire leur profit d'une guerre possible pour obtenir la libération totale ».

Aux élections « coloniales » d'Avril 1939, les trotskystes obtiendront une nette victoire sur les staliniens collabos...et Ta Thu Tau sera emprisonné au bagne de Poulo Condor.

Pour sa part, le futur « Oncle Ho » par une lettre envoyée de Chine à ses « camarades bien-aimés », réagit sur « le visage répugnant du trotskysme et des trotskystes...qu'il faut par tous les moyens démasquer et exterminer comme agents du fascisme ». C'était (déjà) un appel au meurtre.

Ta Thu Tau ne sera libéré qu'en Février 1945, à moitié paralysé. Il laissera sa vie entre les mains de tueurs staliniens – que la direction du P.C.Indochinois aura paraît-il du mal à trouver – dix mois après sa sortie du bagne. Nombre de militants trotskystes subiront le même sort.

«Quand Ho Chi Minh vint en France en 1946 signer les accords de Fontainebleau, il rendit visite à des travailleurs vietnamiens. Interrogé sur Ta Thu Tau, il déclara que c'était un grand révolutionnaire mais qu'il ne savait pas ce qu'il était devenu. Cependant il donna une réponse indirecte à Daniel Guérin : « Tous ceux qui ne suivront pas la ligne tracée par moi, seront brisés ».

Malgré tous les compromis ratés des dirigeants, tous les obstacles, les pièges et les tentations semés par l'adversaire colonialiste, le Viêt-nam, dans la lutte, deviendra une nation. « La nation à figure creuse, ravagée de malaria et de tuberculose, celle qui ne marche jamais sans regarder le ciel, celle qui dort dans la forêt et qui a faim, celle qui avait eu la même enfance que les autres enfants de la région et qui, à dix-huit ans lance encore sa grenade, alors que le napalm brûle sur son corps ».(Ned)

*

A Madagascar, colonisée à la fin du 19^{ème} siècle, une révolte éclate en Mars 1947 qui entraînera la mort de 150 Français. Les Malgaches, persuadés par leurs « griots » qu'ils sont invulnérables se jettent, la sagaie au poing, sur les mitrailleuses françaises qui les fauchent par milliers. La répression durera jusqu'à la fin de 1948. Il y

aura plus de 80.000 morts parmi les autochtones. Leurs chefs seront assassinés ou emprisonnés. Les aviateurs et soldats français inaugurent, semble-t-il, les premières « bombes vivantes » : des prisonniers qu'ils jettent des avions en plein vol, sans parachutes, au dessus des territoires insurgés.

*

Pendant l'été de 1946, une grande sécheresse, une grande famine, s'abattirent sur les campagnes de l'U.R.S.S.

Dans un pays en ruine, sans outils de travail, les paysans moururent de faim par dizaines de milliers : « A Bor il n'y a plus que deux hommes en vie. A Valiaevka, c'est désert. Personne pour creuser les tombes...chaque fois qu'on pousse une porte, c'est l'horreur...on mangeait les morts, comme dans les années 20 sur la Volga ». (Andreï Makine : « *La fille d'un héros de l'Union soviétique* ») Dans les villages morts « hurlait la musique du haut-parleur noir...que le secrétaire du Comité de district du parti avait ordonné de brancher le plus souvent possible, pour accroître la conscience politique des kolkhoziens »...

Horrible secret bien gardé, horrible misère et horrible résignation.

Bien des « héros » survivants, rentrés de guerre, allaient mourir de faim, chez eux.

ACHERN

Au début de l'année 1948, par là, la D.S.S.T.O.A. fut transférée de Wildbad la montagnarde, sans doute trop isolée, à Achern, petite ville de la plaine du Rhin, au sud de Baden-Baden. Elle avait l'avantage de comprendre, si l'on peut dire, les anciens bâtiments assez imposants qui nous convenaient parfaitement, d'un ex-asile psychiatrique, dépourvu du moindre malade depuis « l'euthanasie » généralisée pratiquée par Hitler et sa bande, sur les Aryens « dégénérés », au nom de la race.

Sans doute édifié sous la république de Weimar, l'asile – pardon, « le Quartier Turenne », car ce brave Maréchal avait jadis remporté dans le secteur une grande victoire sur l'Ennemi, au point qu'il en était mort – déployait de chaque côté d'un bâtiment central avec clocheton et d'une « cour d'honneur » agréablement verdoyante, deux ailes de rapace, toutes prêtes jadis à se refermer sur les malheureux malades mentaux, souvent victimes dans d'importantes proportions – tout comme en France – des horreurs de la première guerre mondiale.

Il y avait aussi des cuisines et autres bâtiments, dont l'un d'eux transformé en « mess », des cours intérieures plantées de grands marronniers fleuris et, aux confins d'un immense parc, deux villas naguère destinées aux Médecins-Chefs et autres Directeurs, et maintenant « occupées », l'une par le Général, l'autre par son bras gauche, un Médecin-Colonel purement décoratif.

Les autres officiers et sous-officiers étaient « logés chez l'habitant » viré de son habitation, ou parfois toléré selon le grade et la situation familiale de l'occupant galonné.

Pour conclure par une note optimiste sur cet agréable décor, notons que Achern n'était pas très loin de Strasbourg (pour « les courses » c'était facile), mais aussi que, par un petit train désuet partant d'Oberachern, la banlieue champêtre, on pouvait gagner en petite vitesse, les premiers contreforts du vert massif de la Forêt Noire, accueillants et discrets.

*

Dans ces lieux charmants évoluait une certaine faune française avec ses dominants et ses dominés, tous nettement reconnaissables au premier coup d'œil à leurs galons dorés.

Au bureau du matériel (médical) où je m'acharnais (modérément) à suivre les mouvements (capricieux) et la répartition (approximative) dudit matériel, à l'aide de fiches (cartonnées) jamais à jour, notre chef de bureau littéraire à grosses lunettes, avait été remplacé par un autre lieutenant. Un petit homme effacé et discret qui traînait non moins discrètement la patte, brave type résigné et distant, comme pour se protéger. J'accompagnais (en sourdine) sans méchanceté aucune, sa familière claudication d'une chanson alors en vogue, de Pierre Dudan :

« Et je m'en vais, clopin-clopant
 Dans le soleil, et dans le vent
 De temps en temps, le cœur chancelle
 Y a des souv'nirs, qui s'amoncellent
 Ca fait si mal, au cœur d'enfant
 Qui s'en va seul, clopin-clopant. »

Je n'avais toujours pas oublié Annie.

Et puis Georges est arrivé. Il est devenu mon copain et m'a fait découvrir les auteurs Américains : Faulkner, Steinbeck, Dos Passos et ses *Trois soldats*, Caldwell et *Le petit arpent du bon Dieu*, Hemingway, etc... Orphelin de mère, il détestait son père. Originaire de Nice, il s'intéressait au cinéma et espérait en faire. Lorsqu'il rentrait de permission (de Paris), il se faisait toujours ostensiblement

accompagner par une bonne copine, car il était homo. Il me l'a dit plus tard, lors d'une rencontre à Paris et cela m'a plutôt surpris. Il paraît que les dactylos et autres secrétaires de la gent féminine s'en doutaient depuis longtemps... Il m'avait révélé que, dormant dans la même chambre que deux autres gars, il était tombé amoureux de l'un d'eux, un grand brun aux fines moustaches, classiquement « fiancé », dont je me souvenais très bien. Georges m'a confié qu'il avait vraiment souffert de vivre ainsi côte à côte et dans l'intimité de ce type (surtout au moment des douches). Pour mieux se faire comprendre, il m'avait demandé de faire un petit effort d'imagination en me mettant dans une situation analogue à la sienne : moi, dans une chambre de jeunes filles...

Plus tard, lorsque je suis rentré en Bretagne et lui à Nice, nous avons correspondu. Il m'a écrit qu'il « fréquentait » une fille ! Je lui ai répondu des conneries, me montrant quelque peu dubitatif sur ses nouvelles perspectives, et même bêtement moralisateur, lui rappelant que les « grands hommes » que nous admirions n'avaient jamais été de la jaquette !

Il ne m'a jamais répondu.

Après tout : « Personne n'est parfait » !

L'INCONNUE SE DEVOILE

C'est dans ce milieu que je viens brièvement d'évoquer, que je rencontrais celle qui allait cesser d'être mon Inconnue.

Elle s'appelait dans la réalité : **Laura**.

Comme l'héroïne du film d'Otto Preminger, avec son thème musical alors bien connu :

« Laura
Doux visage à peine entrevu
Laura »...etc...etc

Sans aucun autre point commun.

J'ai rencontré Laura assez banalement, comme auparavant la jeune fille de Wildbad : en lui apportant mon linge à laver.

Laura vivait chez une amie : **Elsie**, et le père de celle-ci, le camarade **Pfeiffer**, communiste, rescapé du nazisme et du front russe, comme je l'appris par la suite.

Laura faisait aussi des ménages et la cuisine, chez les familles françaises logées en ville. Il fallait bien vivre mal.

Elle avait une très belle chevelure blonde, des yeux bleus pétillants de vie, un joli sourire, une oreille attentive, une belle voix prenante utilisant intelligemment et avec humour, le « petit nègre » franco-allemand de rigueur.

C'était une femme faite et même bien faite, si mes souvenirs sont exacts, accueillante et gentille. J'avais toujours hâte de la revoir et subodorais chez elle une certaine réciprocité, de plus en plus confirmée par divers indices, comme toujours impalpables – provisoirement.

Et puis un jour, ce fut notre premier baiser, en même temps que notre premier désir.

Immédiat ! Il fallait conclure de toute urgence.

Mais où satisfaire ce désir ?(et qu'on en finisse).

C'est alors et tout à fait à point, qu'un vague copain, d'ailleurs très serviable, (un petit gradé comme moi et les autres, car tous les secrétaires avaient été nommés caporaux-chefs à l'approche de « la quille bon Dieu »), auquel on avait confié la lourde responsabilité de surveiller de près la villa du Général et de Madame partis en vacances quelque part en France, me proposa de le remplacer toute une nuit à son poste avancé.

Ainsi, par un beau soir de Mai, badinant joyeusement et la main dans la main, heureux d'avance, Laura et moi cheminâmes allégrement à travers le grand parc fleuri, vers la villa du bonheur.

Le copain nous gratifia du classique tour du propriétaire par intérim et s'éclipsa discrètement.

Ma belle et moi, saisis d'une inspiration légèrement provocatrice, jetâmes notre dévolu sur le lit hautement conjugal (et à baldaquin) du couple généralesque.

. Au petit matin, sortant de la villa, fatigués et heureux, dans le léger brouillard de « l'aurore aux doigts de rose » qui nous enveloppait elle et moi, nous nous aimions.

« POUR L'AMOUR D'UNE BLONDE »

(Milos Forman)

Depuis cette nuit fantastique, me voilà comblé, heureux, planant avec Laura. *Cerisiers roses et pommiers blancs* ornent nos amours.

Avec Laura, Elsie et le camarade Pfeiffer, je me souviens d'un pique-nique sur les vertes pentes des premières collines. Ces dames s'étaient confectionné des couronnes de fleurs des champs du plus bel effet, un peu à la mode russe. Elles étaient très belles, très femmes-fleurs. Herr Pfeiffer appréciait aussi. Elles se faisaient belles, pour nous, au paradis. C'est là une scène que je n'hésite pas à classer dans « les moments parfaits » de ma vie.

Revenons sur terre, et même en enfer. Celui vécu par le camarade Pfeiffer, que j'ai eu beaucoup de mal à décoder, à cause de la fameuse « barrière » de la langue, de ma méconnaissance de l'histoire du mouvement ouvrier allemand, et d'une pudeur certaine de mon interlocuteur. Il pouvait avoir la cinquantaine bien sonnée, ce qui lui avait permis de subir toutes les années noires du nazisme, en première ligne. Je ne peux que résumer ce que j'ai compris, c'est à dire qu'il avait été en prison et en camp de concentration, puis libéré au plus dur de la guerre (photo à l'appui, sur le front russe, d'une ambulance enneigée, avec Pfeiffer en soldat).

C'était un homme sec et grisonnant, au grand front dégarni. Une figure de pierre burinée de grosses rides. Revêtu d'un « cuir » plus que râpé, il était l'image même du vieux militant, et je l'avais pressenti au premier regard.

Un jour il me fit cadeau d'un couteau de chasse en acier de Solingen, au manche de corne, avec son étui. [*Je l'ai maladroitement*

ébréché et le manche s'est fendu, mais bien après, par delà le temps et l'espace, Ned en affûta soigneusement la lame et remplaça le manche par un autre de sa fabrication, en buis, qu'il tourna et ajusta – par amitié pour moi et pour préserver un objet ayant appartenu au camarade Pfeiffer, « vieux militant communiste allemand »].

Malheureusement nos discussions politiques sont restées très succinctes. J'ai une fois réussi à comprendre sa conception de la révolution mondiale, assez simpliste voire militariste : « Russes : artillerie ! Allemands : cavalerie ! Français : infanterie »!

« Ach ! Danke, kamerad » !

Je ne sais pas trop ce qu'il faisait dans la vie. Il avait sans doute une petite pension car, après toutes ses épreuves, il n'était pas en très bonne santé. Assez puritain et bourré de principes plutôt encombrants, il n'était apparemment pas question que je dorme avec Laura chez lui - sauf quand il était absent, bien entendu, car il allait très ostensiblement au cinéma, le Dimanche après-midi. Il veillait aussi, mais sans succès, sur la vertu de sa fille Elsie qui devait bientôt partir dans la « zone américaine » pour vivre sa vie.

La vie qui allait me poser, très vite, un problème déterminant, fondamental et...déchirant : celui de mon départ...ou non.

Car ma classe 47/1 allait être libérée incessamment sous-peu. Autour de moi, dans les locaux militarisés, ce n'étaient que des « la quille nom de Dieu » et la célèbre et joyeuse petite chanson :

« Tiens-tiens, voilà la quille
C'est pas pour les bleus nom de Dieu
Tiens-tiens, voilà la quille
C'est pour les anciens nom d'un chien » !

Je doutais au fond de moi que mes braillards de condisciples, retrouvent réellement une vie idyllique au pays qu'ils rêvaient, tout haut et trop fort. Ils me devenaient exténuants, monotones et pesants.

Personnellement, je n'en avais rien à foutre de cette quille ridicule. Pour quoi faire ? Je n'avais pas de boulot, pas de perspectives, et personne ne m'attendait vraiment.

Ici j'étais heureux, complètement, et pour la première fois de ma vie. Je commençais à découvrir un monde nouveau et plein de promesses.

Les servitudes militaires, étaient rares et par une sorte d'anticonformisme à rebours, je décidai de... « rempiler ».

Quel mot affreux, n'est-ce pas ? Mais comme le déclare quelque part un personnage de Jules Romain avec un solide et non moins cynique bon sens : « Il vaut mieux avoir des remords que des regrets ».

Sincèrement, je ne peux pas dire que le fait d'avoir milité et intégré - plus ou moins bien - un certain nombre d'idées, pesa énormément sur ma décision. Un peu tout de même, et je n'étais pas spécialement fier de moi. En somme, je désertais les rangs de la IV^{ème} Internationale...pour ceux de la peu glorieuse armée française !! C'était le monde à l'envers. Mais j'étais bien seul depuis des mois et des mois, sans contacts, sans savoir ce que devenaient les copains.

Alors, je restai. J'en ai pris pour deux ans. Comme j'avais été nommé caporal-chef par *la force des choses*, j'étais plus ou moins assimilé au grade de sergent. Je recevrai une paie (solde) à peu près convenable et aurai la possibilité de planquer mon peu seyant déguisement militaire les W.E, pour apparaître en veste de velours côtelé, pantalons de tergal et chemise pied de poule Mes besoins étaient assez modestes et je pourrai même manger au mess des sous-offs et des joyeux contractuels Pas de problème d'adaptation en vue, car je gardai mon petit poste tranquille à Achern - et donc, et surtout : Laura.

Et voilà. « **La vie est belle** ». « Vous qui restez, ne pensez pas à ceux qui partent ».

Je suis dans les grandes découvertes, les révélations fondamentales de l'amour entre les êtres, et du même coup entre les peuples.

Sur une autre planète, je me concocte des théories sur mesures, que je mets en pratique : « le quiétisme » (!) et même « l'existentialisme ». C'est vers cette époque (bénie) que « Jean-Paul S.» publie je crois, son célèbre opuscule : « *L'existentialisme est un humanisme* », qui me fait enfin réaliser que mon anxiété, mon

inquiétude avant l'action, sont tout à fait naturelles, humaines , et largement partagées par le commun des mortels.

Dans mon souvenir – et dans la réalité – mon *amour allemand*, aura (Laura, l'aura pas) beaucoup ressemblé à une quête, non pas du Graal, mais de lieux propices à la consommation (sic) de notre ravageuse passion.

Nous avons toujours recours aux absences minutées et cinématographiques (et non moins insuffisantes) du camarade Pfeiffer, le Dimanche après-midi, mais nous n'osions plus lui infliger la monotonie de programmes débiles – et à la longue démoralisants.

Alors nous battions la campagne pour regarder les feuilles à l'envers.

L'été c'était fort agréable et je me souviens d'une sorte de petite grotte naturelle, faite sur mesure pour nous, enfouie dans les collines boisées dominant la ville de Baden-Baden, où nous avons vécu toute une journée...comme Adam et Eve, en plein pêché original !

L'hiver ça devenait plus problématique : le froid, la neige, le grésil...du pur héroïsme. Poussés par la nécessité, nous avons été jusqu'à louer pour un après-midi, une immense et luxueuse chambre dans un grand hôtel rococo de Baden-Baden sous l'œil légèrement narquois d'un maître d'hôtel, par ailleurs irréprochable.

Nous partions aussi en tortillard d'Oberachern, pour les petits hôtels douillet des villages perdus dans la montagne.

Et j'ai même commis, sans la moindre vergogne, une falsification d'identité : J'avais fait la connaissance d'un Aspirant, responsable des cuisines et qui était aussi, dans le civil, aspirant curé. Nos échanges devaient porter sur l'existence (ou non) de Dieu – vaste sujet - sur « l'idéalisme », la croyance en un paradis, possible et nécessaire sur terre...etc...etc...Ce brave garçon s'appelait **Didierjean**, en un seul mot – ce qui n'est déjà pas si mal – mais surtout, compte-tenu de son grade (assimilé à un officier), il bénéficiait d'*une chambre en ville* – où il n'avait jamais mis les pieds. La suite s'enclenche d'elle-même, moyennant quelques compromis purement théoriques. Je me présente donc dans une villa de bon aloi, à une dame allemande entre deux ou trois âges, sous le patronyme de Didierjean, désireux – très désireux – de jouir au plus vite de la chambre qui m'est réservée par l'autorité militaire. Et voilà, j'emménage, amusé et sans le moindre complexe. Je suis Didierjean,

aspirant français modèle, sérieux et discret, passionné de bonnes lectures...passionné d'amour passionné aussi. Mais au bout d'un certain temps, choquée et n'y tenant plus, ma logeuse vient me faire part de ses doléances. Elle est « gut catholique » et sa foi ne peut lui permettre d'abriter sous son toit, le moindre – ni le pire - dévergondage. Comme la situation s'avère délicate et que je ne veux surtout pas nuire à la réputation du vrai Didierjean auprès de l'Evêché et du Haut Commandement, Laura et moi déménageons un petit matin, à la cloche de bois – et non sans rire un brin.

C'est après cet épisode apparemment anodin que des difficultés commencèrent, sans que je puisse en connaître toutes les implications. Y avait-il eu une sorte de scandale sous-jacent dans cette petite ville où tout devait se savoir et s'amplifier ? La « gut catholique » savait-elle que Didierjean se destinait à la prêtrise – et que Laura la démontait de le détourner par infernale traîtrise, du droit chemin menant au Paradis ? Etait-ce encore une cabale, menée en sourdine par les bigotes du cru ?

Toujours est-il que Laura, peu de temps après, s'en alla faire la popote pour les bûcherons d'une entreprise de déforestation, sévissant du côté de Titisee, dans le sud, pas loin de Fribourg. Elle ne venait plus que de temps à autres à Achern, m'envoyait des cartes postales très tendres, mais nous étions bel et bien – moche et mal – séparés.

Peut-être aussi que vivre « au jour le jour, à la nuit à la nuit » notre amour, ne lui convenait plus. Sans perspective, sans projet, même en pointillés, il était sans doute inévitable que notre relation se détériore...jusqu'à la fêlure.

*

De mon côté, sur le plan militaro-professionnel, je m'ennuyais de plus en plus fermement. Là aussi c'était sans perspectives, sinon celle de me faire expédier en Indochine, dans une « compagnie muletière » de premiers secours aux blessés – ce qui un temps, me pendit au bout du nez.

Je vous épargne les fines plaisanteries de mes chers collègues, mais c'est vrai que je me voyais mal dans la jungle, tirant sur des

baudets récalcitrants, bouffé par les moustiques et les sangsues, et à chaque pas menacé de pièges sournois, (les bambous acérés où l'on s'empale) - les mines des pauvres, en somme.

Bref, je n'avais pas le moral et mes supérieurs hiérarchiques, sensibles à ma détresse, m'accordèrent une ultime permission pour embrasser une dernière fois ma vieille mère – déjà veuve de guerre, ne l'oublions pas. Je partis donc, puis je revins. J'attendis – sans rien faire. A quoi bon en effet venir au bureau comme si de rien n'était, alors que d'un jour à l'autre j'allais être envoyé *en pays lointain*.

Le temps passa. On me disait que, par chance, quelqu'un pris d'un coup de folie subite, s'était porté volontaire à ma place, alors que j'étais inscrit en tête d'une mystérieuse et non moins mortifère liste de condamnés. J'attendais le jour fatal en lisant, en écrivant à Georges, à ma mère. Je voyais Laura, tristement, de temps en temps.

Et puis un jour, au bout de pas mal de semaines, quelqu'un s'avisa que j'étais toujours là et que je ne foutais rigoureusement rien - ce qui était très inconvenant et mauvais pour mon moral, ainsi que pour celui des troupes du général, en général. On me pria donc, avec beaucoup de compréhension, mais fermement, de bien vouloir reprendre mon poste, bien à l'abri derrière mon fichier.

Ce furent quand-même de bien pénibles vacances..

*

A la fin des fins, j'arrivai sans complications, au terme de mon contrat avec l'armée française. Il était pour moi hors de question de le renouveler, pour toutes les bonnes raisons affleurant dans les pages qui précèdent.

Je ne voyais pratiquement plus Laura. La marguerite perdait ses derniers pétales.

De nouveau, j'avais hâte de changer, de revenir à une vie réelle, plus concrète – et militante ?

Avant de quitter la tendre Allemagne, j'ai envie de raconter, avec mes modestes moyens et en puisant aux sources dont je dispose, ce qui s'est passé de révoltant – donc d'intéressant – en Forêt Noire et dans tout le sud-ouest de ce doux pays, jadis. (Je l'ignorai complètement lorsque je m'y trouvais.)

*Pour varier les plaisirs, je vais donc tenter une incursion dans un passé lointain en ouvrant une nouvelle et brève rubrique intitulée : « **Avant ce temps-là** », avec pour « lieu commun » : la Forêt Noire.*

« *Quand Adam bêchait et qu'Eve filait, où donc était le gentilhomme* » ? (John Ball. 1381)

Avant ce temps-là : Thomas MUNZER

En Forêt Noire, en Souabe, en Thuringe, en Alsace (alors terre d'Empire) et jusqu'au lointain Tyrol, éclatait la grande guerre des paysans de 1525, d'une ampleur inégalée, balayant toute l'Allemagne méridionale et mobilisant des dizaines de milliers de paysans et de plébéiens des villes, des petits bourgeois et quelques chevaliers pauvres. Des armées entières, avec canons et mousquets, hallebardes et épées, fourches et faux, détruisant, brûlant, rasant les châteaux forts (plus de mille) et les monastères, s'emparant même – avec le concours d'une bonne partie de leurs habitants, de villes comme Stuttgart, Fribourg, Wurtzbourg, Mulhausen, Saverne...etc...

D'autres révoltes paysannes contre la misère avaient déjà eu lieu. Comme celle initiée en 1476 par le pâtre Jean, le joueur de fifre de Niklashausen qui, un Dimanche, « sortant de l'église fit flamber sa flûte et ses timbales, dans un geste pathétique de misérable protestant contre le luxe. » (Maurice Pianzola «*Thomas MUNZER*») L'évêque de Wurtzbourg lui tendit un piège et, malgré ses nombreux partisans rassemblés, le fit brûler vif. « Le joueur de fifre flamba seul sur son bûcher en chantant un cantique à la Vierge. Il avait confiance et il avait raison, mais pas pour tout de suite ». (M. Pianzola)

En 1525, les temps avaient changé. La Renaissance frappait à la porte de cette vieille Allemagne morcelée, déstabilisée par les réformes (pourtant prudentes) de Luther, appuyé par les princes et les notables, contre le pape et l'empereur (Charles Quint).

Un jeune homme, théologien lui aussi, Thomas Münzer, né vers 1498, dont le père « était mort, dit-on, victime de l'arbitraire du comte de Stolberg, sur l'échafaud » (Friedrich Engels «*La Guerre des*

Paysans») se révéla très jeune, théoricien et organisateur de la lutte émancipatrice et égalitaire des paysans surexploités par les princes, de l'église ou autres, le patriciat – « les honorables » - le pape et toute la clique catholique réactionnaire.

En ce temps-là, les références idéologiques ne pouvaient être que religieuses, c'est à dire confuses, entachées de naïves illusions et les rassemblements des paysans révoltés se déroulaient « *la bible dans une main, et le sabre dans l'autre* » (Henri Heine) – ce qui pour combattre les privilèges et les privilégiés était un lourd handicap. [*Plus tard, les révolutionnaires français, débarrassés du poids de la bible, auront les deux mains libres et garderont un esprit clair et lucide, grâce aux lumières d'un siècle décoiffant – même et surtout les vieilles perruques.*]

Thomas Münzer lui, voyait loin, dénonçait Luther qui, devant l'ampleur de la révolte paysanne, avait ouvertement pris le parti de la bourgeoisie et de la haute noblesse, et s'alliait même au pape « contre les bandes assassines et spoliatrices des paysans ». « On doit les écraser, les étrangler et les estoquer, en secret et en public, quand on le peut, comme il faut assommer un chien enragé, » écrivait-il. (F. Engels)

Münzer, aidé par certains « militants » anabaptistes, des rescapés du mouvement hussite, des moines-émissaires itinérants, des mineurs, des fileurs de lin prolétarisés... poussait à la constitution de ligues – comme « l'Alliance chrétienne » - pour établir non seulement en Allemagne, mais aussi dans toute la chrétienté, le royaume de Dieu, c'est à dire un état social « où n'existeraient plus de différences de classes, plus de propriétés privées, plus de pouvoir d'Etat indépendant. » (F. Engels)

Son « programme transitoire », (les douze articles) repris, simplifié et modifié dans un sens plus radical par les paysans lorrains a belle allure :

« Article 1. – L'Évangile doit être prêché selon la vérité, et non selon l'intérêt des seigneurs et prêtres.

Art. 2. – Nous ne paierons plus de dîmes, ni grandes ni petites.

Art. 3. – L'intérêt sur les terres sera réduit à cinq pour cent.

Art. 4 - Toutes les eaux doivent être libres.

Art. 5 - Les forêts reviendront à la commune.

Art. 6 - Le gibier sera libre.

Art. 7 - Il n'y aura plus de serfs.

Art.8 - Nous élirons nous-mêmes nos autorités. – Nous prendrons pour souverain qui bon nous semblera.

Art. 9 - Nous serons jugés par nos pairs.

Art.10 – Nos baillis seront élus et déposés par nous.

Art.11 – Nous ne payerons plus le cas de décès.

Art.12 – Toutes les terres communales que nos seigneurs se sont appropriées, rentreront à la commune ».

Thomas était sûrement passé par la Lorraine.

Les armées paysannes se rassemblèrent en différents endroits, de la Carinthie à la Franche-Comté, à des moments différents de cette première moitié de l'année 1525. Leur signe de ralliement était souvent la bannière traditionnelle de leurs révoltes anciennes : le « Bundschuh », représentant une chaussure de paysan à longs lacets. « Cet emblème grossier à l'image de leur endurance et de tout ce qui leur était commun en face des bottes des féodaux, leur apparaissait comme un gage d'union et de victoire ». (M. Pianzola)

Quelques chefs « nés » et des fidèles, comme Pfeiffer, l'irréductible moine défroqué qui devait partager le sort de Thomas, comme Joss Fritz, le vieux chef et organisateur du Bundschuh de 1502, « qui mourra la hallebarde à la main » après avoir mystifié des années durant tous les pouvoirs, comme Michael Geismaier, ancien douanier, qui tint bon jusqu'à l'hiver avec les paysans tyroliens avant d'être assassiné à Venise en 1527, sur ordre de l'archevêque de Salzbourg – alors qu'il préparait un nouveau soulèvement - se distinguèrent. Ils se distinguèrent par leur courage, leur abnégation, et...leurs talents militaires, avec beaucoup d'autres. Une « mention spéciale », pour le chevalier « Florian Geyer, véritable héros sans peur et sans reproche des paysans du bataillon noir de Franconie », seul noble rallié à la cause paysanne qui ne trahira pas. [*Sombre ironie de l'histoire, une unité de S.S. prendra le nom de Florian Geyer pendant la seconde guerre mondiale...*]

Mais Thomas Münzer était trop en avance sur son temps et même et surtout, sur ses propres partisans. Engels écrit à son sujet, (ce qui peut être aisément transposé à la révolution russe de 1917) : « Rien

de pire ne peut arriver au chef d'un parti extrême que d'être contraint à prendre le pouvoir à une époque où le mouvement n'est pas encore mûr pour la domination de la classe qu'il représente et pour l'exécution des mesures qu'exige cette domination de classe-là ».

Les princes et les évêques, sans le moindre état d'âme, firent traîner des pourparlers en longueur, jusqu'à ce que le rapport de forces se modifie en leur faveur. Ils attendaient pour cela le retour d'Italie de milliers de lansquenets de toutes nationalités, disponibles pour tous les massacres, les pillages et les viols, depuis la défaite des Français à Pavie, le 24 Février 1525. (François 1^{er} à sa maman : « Madame, tout est perdu, fors l'honneur » !) Ils se jouèrent de l'honnêteté, de la naïveté, de la rigueur morale de chefs paysans, ou réussirent à en corrompre.

Les armées paysannes se firent battre, les unes après les autres, par la ligue Souabe et autres armées des princes, composées aussi bien de papistes que de luthériens. Les villes qui leur étaient favorables furent sauvagement mises à sac et perdirent leurs franchises.

Thomas Münzer, blessé à la tête, fut pris à Schlachtberg – le « Mont de la Bataille, » près de Frankenhausen, en Thuringe. Il fut deux fois torturé, comme on n'avait jamais torturé personne. « Cela dura plusieurs jours pendant lesquels les douleurs lancinantes lui arrachaient d'affreux éclats de rire qui faisaient trembler ses tortionnaires. Il eut la force de soupirer qu'il avait voulu de trop grandes choses et de conseiller aux princes de lire le « Livre des Rois » pour y voir comment finissent les tyrans. » (M. Pianzola)

Thomas s'était marié en 1523 avec Otilie, une petite nonne à peine échappée du couvent et qui, outre son amour, partageait ses idées. Ils s'aidaient l'un l'autre et Otilie « libérait des nonnes de leur cloître », soutenait Thomas, accueillait ses amis et autres émissaires et conspirateurs. Ils eurent tout juste le temps d'avoir un enfant, lorsque Thomas, accepté comme pasteur de la petite ville de Allstedt, devint « une sorte de fonctionnaire municipal », (militant). Lors de son deuxième supplice, Thomas dicta à son bourreau, le comte de Mansfeld (car il ne pouvait plus écrire) : « Je vous prie amicalement de laisser à ma femme ce que je possédais, par exemple les livres et les vêtements, et de ne pas la dépouiller... » Otilie, la petite femme de Münzer fut chassée de la ville. Elle erra quelques temps dans le pays dans une affreuse misère, puis disparut dans un couvent. Elle ne

possédait plus rien qu'un trésor secret dont nous ne saurons jamais rien, le souvenir des deux années passées avec Thomas ». (M. Pianzola)

Le 27 Mai 1525, il n'y avait presque plus de sang dans le corps de Thomas Münzer, quand le bourreau lui trancha la tête.

Sa tête et son corps, avec ceux de Pfeiffer, furent accrochés à des poteaux à titre d'exemple. Cinq ans après, Luther confia à des amis : « On dit qu'on peut voir aujourd'hui encore la tête de Münzer accrochée à un poteau près de Mulhausen. Le sentier qui mène à cet endroit a été tellement élargi par les visites nombreuses des habitants et de beaucoup d'impies qu'il ressemble à une voie publique. Si les autorités n'interviennent pas, il arrivera qu'on honorera Münzer comme un saint. »

La répression des classes possédantes, combinant tradition et nécessité, fut comme toujours implacable, à la mesure des dangers encourus. Il s'agissait pour elles de décapiter l'hydre à cent-mille têtes, ce qui fut exécuté avec le plus grand zèle. A la fin de la répression, cent mille cadavres de paysans pourrissaient dans les champs. Se distingua particulièrement, un certain « Georges Truchsess, de Walbourg, le duc d'Albe de la guerre des paysans. » (F. Engels)

Voltaire, à l'approche des profonds bouleversements de la Révolution française écrivit sur la guerre des paysans : « Ils développèrent cette vérité dangereuse qui est dans tous les cœurs, c'est que les hommes sont nés égaux »...

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » !

Avant ce temps-là : Friedrich ENGELS

1848 : l'année des révolutions en Europe, passées sous silence dans nos manuels scolaires, sauf la française - très édulcorée et par pure obligation. Révolution en Italie où « l'on se bat sous les murs de Rome ». Révolution en Hongrie où « les Magyars de Kossuth, avancent sans cesse sur Vienne ». Révolution en Galicie où « Dembrowski arrivait avec une armée magyaro-polonaise ».

Révolution aussi en Allemagne, où la bourgeoisie, grande et petite, tentait – mollement, faute de disposer partout d'un important prolétariat industriel – de faire admettre une constitution d'Empire traduisant un nouveau rapport de forces entre elle, les grands féodaux, et la bureaucratie d'état.

Après diverses défaites en Saxe, particulièrement à Dresde où les combattants s'étaient pourtant vaillamment conduits contre les troupes saxonnes et prussiennes, la lutte se déplaça vers le sud-ouest de l'Allemagne, en Prusse rhénane et dans le Palatinat (provinces qui avaient pris part à la révolution française et bénéficié de ses prolongements). Dans cette région et sur toute la rive gauche du Rhin se trouvait déjà « l'industrie la plus développée et la plus variée de toute l'Allemagne ». (F. Engels) C'était une zone unique de concentration des échanges commerciaux, y compris au plan international.

D'où la formation d'une « grande bourgeoisie industrielle et commerciale puissante et, en opposition avec elle, d'un prolétariat industriel nombreux ». (F. Engels) Sans oublier les paysans, libres et petits propriétaires fonciers, émancipés récents de la féodalité.

Voilà le décor planté et la masse des figurants rassemblée. Marx et Engels vont pouvoir jouer leur rôle de polémistes et de militants. Ils vont fonder et tenir à bout de bras « *La nouvelle gazette rhénane* », dénoncer les attermolements, les compromis, la confusion et la lâcheté des bourgeois petits et grands, ridiculiser leurs attitudes bravaches et leurs inconséquences.

Engels note qu'à Mannheim « on buvait beaucoup, on riait beaucoup, on caressait beaucoup...Le rétablissement de la liberté de nocer fut le premier acte révolutionnaire du peuple palatin : le Palatinat tout entier se mua en une grande guinguette et les quantités de spiritueux qui furent, au cours de ces six semaines, consommées (au nom du peuple palatin) surpassent toute évaluation ».

[On est encore loin d'Octobre 1917 à Pétrograd, où le marin bolchevik Markine, protecteur spontané de la famille Trotsky, joue un rôle inattendu et combien précieux. Trotsky écrit dans Ma vie : « Une certaine pègre entreprit d'attaquer les caves et entrepôts de spiritueux de la capitale et des palais, richement pourvus. Il y avait certainement quelqu'un pour diriger ce mouvement menaçant, pour tenter de brûler la révolution au feu de l'alcool. Markine flaira le danger et entra aussitôt en bataille. Il assura la protection des caves, et là où il ne pouvait mieux faire, il détruisit les dépôts. Chaussé de hautes bottes, il enfonçait jusqu'aux genoux dans un flot de vins fins qui dégoulinait du verre des bouteilles. Par les ruisseaux, le vin coulait, imprégnant la neige, vers la Néva. Des ivrognes le lampaient, à même les rigoles. Markine, le revolver au poing, combattait pour un Octobre lucide. »]

Marx et Engels « après avoir été ensemble très occupés à essayer (en vain) d'assurer quelque efficacité aux soulèvements armés du Palatinat et de Bade », se séparent. Marx est envoyé en mission auprès des révolutionnaires français.

Engels qui n'a que vingt-huit ans, rejoint le corps démocratique de Willich avec lequel il se bat, fusil au poing, observe, conseille, intervient, démontre, critique, se moque et risque souvent sa vie au coin des bois de la Forêt Noire. Il fustige les horreurs de la répression prussienne et rend hommage aux « milliers de travailleurs qui ont livré les combats, qui sont tombés sur les champs de bataille, qui ont pourri vivants dans les casemates de Rastatt. ». Et il ajoute : « de ceux-là

personne ne parle. L'exploitation des ouvriers est une chose de vieille tradition, à laquelle on est trop habitué pour que nos « démocrates » officiels puissent voir dans les ouvriers autre chose qu'une matière agitable, exploitable et explosible, une pure chair à canon. Pour comprendre la position révolutionnaire du prolétariat, nos « démocrates » sont trop ignorants et trop bourgeois. C'est aussi pourquoi ils ont la haine de ces caractères véritablement prolétariens, qui, trop fiers pour les flatter, trop intelligents pour se laisser utiliser par eux, sont pourtant là, les armes à la main, chaque fois qu'il s'agit de renverser un pouvoir existant et qui, dans tout mouvement révolutionnaire, représentent directement le parti du prolétariat. Mais s'il n'est pas de l'intérêt des soi-disant démocrates de rendre justice à de pareils ouvriers, c'est un devoir pour le parti du prolétariat de les honorer comme ils le méritent ».

Après *les batailles perdues* autour de Landau et de Karlsruhe, Engels et le corps de Willich se replient en combattant à travers la Forêt Noire, passant par Baden-oos, Bühl, Oberachern, Donaueschingen... Ils seront les derniers à passer la frontière suisse.

Engels, domicilié obligatoire à Vevey, puis libre de séjourner à Lausanne, Genève ou Berne rejoindra Marx à Londres par mer, en 1849. Celui-ci, à l'été de cette même année, relégué...*dans le Morbihan*, s'en échappera en Septembre. Les deux amis allaient passer le reste de leur vie féconde dans la capitale anglaise. « Mais ceci est une autre histoire... »

[Ce petit texte est plus ou moins bien inspiré, du livre de Friedrich Engels : « *La campagne constitutionnelle en Allemagne* », publié pour la première fois en 1850]

JEAN, LE RETOUR

Un siècle plus tard, en Juin 1950, je me retrouvais seul à la gare d'Achern – j'avais demandé que personne ne m'accompagne, ce que tout le monde s'était empressé de faire – en civelot, à la fois triste et soulagé. Certains collègues m'avaient dit leur admiration (!) de me voir rentrer au pays, dans cette France pleine de *bruit et de fureur* qui leur semblait grosse de dangers et de périls - surtout le rouge.

Une fois rentré en Bretagne, je renouais très vite avec Ned et les copains rescapés des campagnes électorales de 46 (en fait, à Quimper il n'y en avait plus, soit par *grosse fatigue*, soit par dispersion naturelle). D'autres, pas des masses, avaient rejoint les rangs toujours clairsemés du P.C.I.

Ned était marié avec une institutrice, **Marianne**, et avait un fils, **Michel**, qui résidaient à Logonna-Daoulas, pas très loin de Brest, où il assurait d'ailleurs, quand même, la permanence de la rue Kérvin.

La grande affaire à mon retour, était alors l'affaire yougoslave. Le P.C.I. faisait campagne, envers et contre tous les staliniens de France, de Navarre et d'ailleurs, pour dénoncer les tombereaux de calomnies déversés sur le fasciste Tito,-et-sa-bande-de-vendus-a-l'impérialisme-américain-et-j'en-passe. En fait, c'était la première fois que quelqu'un (et derrière lui tout un peuple) résistait à un ukase du Kremlin. Staline avait paraît-il dit que, pour briser Tito – qui ne pouvait ni ne voulait subir son hégémonie bureaucratique – il lui suffirait de bouger le petit doigt. Il avait fait beaucoup plus...et ça n'avait pas marché !

Dès 1948 il avait fait donner le ban et l'arrière ban du Kominform, avec en bonne place la direction du P.C.F. qui, avec sa servilité coutumière, avait commencé par pratiquer dans le parti, (et même dans la C.G.T.) une épuration systématique. Par une campagne tous azimuts, Tito-le-héros, était devenu le cousin (germain) des hitléro-trotskyistes « qui infligeaient déjà aux dirigeants yougoslaves la flétrissure de leur éloge public » (Etienne Fajon)

L'occasion était trop belle pour ne pas contrarier Staline encore un peu plus. Des « démocrates sincères » (des vrais), des intellectuels honnêtes et courageux, - dont Jean Cassou, Malraux (Clara), Maurice Nadeau et Daniel Guérin - se joignirent à nous et l'idée d'envoyer des jeunes, avec bien entendu l'accord des Yougoslaves, pour ramener des témoignages sur le pays, prit forme. Celle de « brigades » de jeunes de toutes nationalités, de tous les milieux qui iraient, à tour de rôle pendant un mois, aider les Yougoslaves à construire leur socialisme, et pourraient au retour attester librement de tout ce qu'ils avaient vu, vécu, et constaté.

Sans plus de façons, ou autres fastidieuses autocritiques pour ma défection, mon « désengagement-engagement », je fus fraternellement admis dans la « brigade » bretonne.

C'est ainsi que je me retrouvai avec vingt-six autres « brigadistes », à la gare de Brest, un matin du mois d'Août 1950. Nous brandissions fièrement au dessus de nos têtes – et des autres, staliniennes incluses – une banderole, dont j'avais dans un moment d'inspiration trouvé la formule :

LA VERITE SUR LA YUGOSLAVIE L'EMPORTERA

NOUS LUI OUVRONS LE CHEMIN

MEMOIRES D'UN OUDARNIK*

Notre voyage s'effectua dans une bonne humeur intégrale.

De diverses gares, et surtout à Paris, surgissaient de jeunes brigadistes enthousiastes et volubiles, en nombre pour le moins respectable. Les plus impressionnants étaient, sans conteste, les jeunes ouvriers vietnamiens – amenés en France au début de la guerre et devenus dans leur quasi-totalité, partisans disciplinés de la IV^{ème} Internationale. Les entendre chanter l'Inter. dans leur langue, plus tard en traversant la Suisse petite bourgeoise et coincée, a été un grand moment de fraternité exotique - sauf bien sûr pour les Suisses ébahis des quais de gares. Ce n'était pas, bien entendu, le wagon « plombé » de Lénine fonçant vers la Révolution...mais quand même !

Je me souviens aussi d'un arrêt du train la nuit, à Milan, à deux pas de l'abside d'une magnifique cathédrale toute blanche et ajourée qui, sous la lumière de projecteurs se découpait dans le ciel sombre...

Rien de spécial à la frontière yougoslave. Nous devions être pas mal crevés et crasseux lorsque nous arrivâmes à destination : un camp de baraques en bois dans les pins, à quelques km de Zagreb.

Notre tâche, notre contrat, étaient de participer à la construction de la future université de Zagreb (rien que ça !), en chantier pas loin de là. Nous devions y travailler pendant trois semaines tous les matins, en gros de 7 heures à 13heures, bénéficiant d'un casse-croûte sur place (sur lequel je reviendrai) et nous avions les après-midi libres, soit pour flâner, soit pour visiter les « zadrouga » (fermes collectives) d'alentour, ou autres curiosités « socialistes » locales.

* « oudarnik » : équivalent yougoslave de « stakhanoviste », « travailleur de choc », ...employé ici avec une certaine auto-dérision.

La quatrième semaine était réservée à la visite d'une « région » de la Yougoslavie, au choix.

Le camp était situé près d'une toute petite gare de chemin de fer que nous utilisions pour aller sur le chantier ou à Zagreb. Les installations étaient tout à fait suffisantes pour « nous les jeunes », les filles dans certaines baraques, les garçons dans d'autres, et comportait des douches rustiques – soigneusement séparées – un réfectoire, et une petite estrade où certains soirs des groupes folkloriques venaient chanter et danser pour nous, des « kolos » à la gloire de Tito « notre petite colombe », ou quelque chose d'approchant. Ned, toujours jubilatoire autant que sarcastique, avait imaginé d'autres paroles un peu simplistes et sans prétention, qui devaient surtout nous servir de cri de ralliement et de reconnaissance, par la suite :

« Tito, Tito, partei
Staline à baba » !

Des réunions se tenaient chaque après-midi sous les pins, entre brigadistes, auxquelles assistaient celles et ceux qui le désiraient. On y traitait de tous les problèmes rencontrés, soit sur le chantier, soit au camp, avec les Yougoslaves, mais surtout entre nous. Et aussi de la conjoncture internationale, de « nos tâches » et autres « perspectives » plus ou moins radieuses. Ces débats étaient souvent acharnés, voire un peu rasoirs (selon les preneurs de paroles qui parfois se transformaient, sans s'en rendre compte, en preneurs d'otages).

En fin d'après-midi ou le soir, nous allions par petits groupes, selon affinités, nous balader dans Zagreb et nous nous retrouvions presque toujours dans un ex-grand café luxueux de la ville, avec des Yougoslaves accueillants, de « simples gens », et nous tentions de nous comprendre...en allemand – la langue alors européenne par excellence, celle de tous ceux qui avaient diversement souffert « sous la botte » nazie. Le seul parlant parfaitement le français était un grand type brun, ex-partisan grec qui, du plus loin qu'il nous apercevait nous appelait très chaleureusement : « Mes Brestois ». Il continuait à rouler ses cigarettes dans du papier journal car, disait-il, ça lui rappelait le

temps, pas si lointain , où il se battait contre les fascistes dans les montagnes de son pays.

Le chantier était constitué de petits bâtiments à deux étages au plus, loin d'être achevés, de tas de briques rouges qu'il nous fallait trier et charger sur des charrettes à chevaux conduites par des Yougoslaves impavides, ou transporter sur des brouettes ou des brancards rustiques à deux places, une à l'avant, l'autre à l'arrière. Toute activité humaine s'arrêtait net, lorsque passaient deux jeunes Yougoslaves sculpturales, portant majestueusement sans effort apparent, leur fardeau de briques, la tête haute, les bras tendus (ainsi que les seins), ceux-ci chastement dissimulés (mais sûrement pas assez), et nous ignorant superbement.

D'après nos copines, la pudeur était partout de rigueur, y compris aux douches, où les Yougoslaves se lavaient (c'était bien naturel : « les Yougo. s'lavent » !), mais en gardant sur elles leurs maillots de bain. Un petit rigolo Yougoslave avait un jour été surpris à lorgner les filles – toutes nationalités confondues - se douchant derrière une palissade, par le camarade **Bob Trévien** qui, mu d'une vertueuse indignation, lui avait décoché incontinent un magistral coup de pied au cul. Bob, ex-tankiste dans l'armée française d'Italie, y avait été très grièvement blessé, perdant un bras, pratiquement l'usage du second, le visage en partie brûlé. Il avait dû garder de l'armée un sens aigu de l'ordre et de la discipline qu'il transposait volontiers sur le plan du militantisme, et se montrait toujours très catégorique et très déterminé dans ses interventions – tant verbales que physiques. Celle-ci (d'intervention) devait entraîner pas mal de discussions sur : notre attitude à l'égard des Yougoslaves, les us et coutumes – et les préjugés – d'une société encore fondamentalement paysanne, la liberté de s'informer (mais pas n'importe comment)...etc...etc...

Deux filles de la brigade étaient à tour de rôle chargées d'aller chercher aux cuisines du camp notre casse-croûte quotidien. Celui-ci était constitué de pain bien plus noir que blanc et de saucisson, et certains brigadistes déploraient souvent sa frugalité, sa monotonie etc.. Mais les copines, (très) affectées à cette tâche, avaient vite mis les choses au point, exprimant leur gêne, devant les regards chargés de convoitise et de reproche, qu'elles supportaient en plus de leur

fardeau, de la part de la population yougoslave croisée chemin faisant. Une libre discussion, approfondie, permit là aussi de situer le problème, de remettre au pas les mécontents – et probablement de régler plus discrètement celui du transport des saucissons de la discorde et de la culpabilité. Ainsi, nous avons pu prendre conscience de la dure réalité yougoslave.

A l'issue de nos trois semaines de labeur, il nous fallut choisir nos destinations vacancières. Beaucoup optèrent pour la côte dalmate et un farniente qu'ils pensaient bien mérité. Ils le firent courageusement, sous les sarcasmes des plus militants et des moins rassasiés, toujours avides de connaître tous les aspects possibles de la Yougoslavie.

Presque tous les Bretons et Bretonnes de la brigade, fidèles à leur réputation de gens tenaces et sérieux (?), choisirent de voir Belgrade et la Macédoine, la région la plus pauvre et la plus lointaine du pays. Parmi elles et eux : Ned et Marianne, **Fred Rospars** et sa femme **Yolande**, institutrices, **Jeanne** et **Marie**, institutrices « bigoudènes » et **Jean Gourmelen**, ouvrier à l'arsenal de Brest, un militant costaud et sympathique, calme et rieur.

Le moment est sans doute venu de me confier, à propos de Marie, l'institutrice bigoudène, vers laquelle je me sentais attiré...depuis notre départ de Brest. Je recherchai sa présence. Je la trouvai bien mesurée (sur tous les plans), et pleine de grâces. De plus, c'était une bigoudène du genre oriental assez prononcé, ce qui ne gâtait rien, bien au contraire. Nous étions donc très souvent ensemble lors de notre séjour à Zagreb, et c'est avec grand plaisir et fol espoir que j'appris son intention de se rendre, elle aussi, en Macédoine.

Il ne me reste pas de souvenirs marquants de Belgrade : train, gare, et départ en car-cagapoules pour la lointaine, montagneuse et aride Macédoine.

A noter quand même une réunion au sommet dans la capitale yougoslave, entre les représentants des Jeunesses Communistes et les délégués de notre brigade : Ned et Fred Rospars. Je ne sais pas trop ce qu'ils se dirent. Je suppose qu'ils préparèrent le périple macédonien. Mais, d'une manière générale, il était de plus en plus évident que les jeunes yougoslaves ne souhaitaient pas - ou ne pouvaient pas – avoir

de contacts suivis avec nous. Le strict nécessaire leur suffisait amplement, et même, lors d'un « pot » prévu avec eux à Skoplie, la capitale de la Macédoine, il y avait bien sur la grande table nappée de blanc, des verres et des bouteilles (de raki, l'alcool national), mais pas le moindre jeune communiste local pour nous accueillir, trinquer et surtout discuter. Ils devaient avoir des consignes sévères de ne pas trop se mouiller avec nous, leurs dirigeants sachant probablement le virus du trotskysme raki-résistant.

Le voyage au bout de la Macédoine a été avant tout une aventure pittoresque et folklorique d'exploration d'un autre monde, lunaire et assez scabreux, à cause du très mauvais état des routes ou pistes de montagne, et de celui tout à fait déplorable de notre C.R.C. (cercueil roulant collectif). Les camarades chauffeurs yougoslaves étaient parfaitement adaptés au terrain. Il y avait le chauffeur en titre (le plus exubérant), son aide-chauffeur indispensable et tout dévoué, et un troisième homme probablement chargé de maintenir le moral des deux autres à un niveau plus élevé que les pics, les caps et autres péninsules, les arêtes et les vertigineux précipices qui étaient leur lot quotidien (et le nôtre). Ces trois audacieux mousquetaires de l'abîme roulaient gaiement et résolument au raki, chantant sans répit leurs kolos à la gloire du camarade –« droudgé » - Tito, et prenaient des risques insensés – que nous partagions avec eux, plus ou moins résolument. Nous tentions de ne pas trop gâcher l'ambiance en reprenant d'une voix parfois chevrotante, leurs airs folkloriques sur des paroles concoctées par le camarade Ned, superbement fataliste, ou des chants révolutionnaires d'une portée plus universelle :

« Ils ont lutté
Ils ont souffert
Ils ont vaincu
Mais leur tâche il faut la parfaire
C'est notre but ».

Et puis, sur des paroles de Bertolt Brecht, « Le front des travailleurs » :

« Marchons au pas, marchons au pas

Camarades, vers notre front
Range-toi dans le front de tous les ouvriers
Avec tous tes frères étrangers.

Cahin-caha, passant par Skopje (où les minarets des mosquées témoignaient de la liberté des cultes et de la mentalité arriérée de la population), par Titograd et autres lieux, nous arrivâmes sains et saufs au bout du bout de la Yougoslavie, sur les rives verdoyantes du lac d'Ochrid, où venaient se rejoindre trois frontières : la yougoslave titiste, l'albanaise hyper-stalinienne d'Enver Hodja et contre tous, et la grecque militaro-fasciste.

Ce lac charmant autant que charmeur nous apparut comme une oasis de calme et de fraîcheur, après les brutes et épaisses montagnes, rocailleuses et surchauffées que nous venions de vaincre. Ses flots calmes et lisses à l'infini étaient d'une douceur et d'une tiédeur, pour moi inconnues. J'ai nagé avec Marie dans ses eaux limpides, longeant ses petites plages de sable fin et ses grands roseaux discrets.

Nous avons été fort bien accueillis et hébergés dans une sorte d'ex-auberge pour riches, où un incident se produisit, en même temps que je retrouvai inopinément...le camarade Julia-Houdon, celui qui avait déclenché mon trotskysme, jadis, à Quimper. Il se trouvait donc dans cette auberge, provenant d'une autre brigade, en même temps que nous. Bon. On mange, et un orchestre de musiciens yougoslaves nous fait aimablement sa petite musique pendant ce temps-là. Tout se passe bien, fraternellement, et puis, soudain, la « Marseillaise » éclate – sur un rythme d'ailleurs guilleret et joyeux. Certains convives se figent (d'horreur), d'autres s'en fichent, mais des murmures réprobateurs enflent et bientôt grondent, et même des interpellations malveillantes fusent à l'encontre des musiciens qui n'en peuvent mais, croyant bien faire. On finit par s'engueuler : « C'est chauvin...Oui, mais pour eux c'est encore révolutionnaire, la France de *quatre-vingt-treize*...Ils ont voulu nous faire plaisir...etc... » Julia-Houdon qui domine les débats et le brouhaha, me traite de « conciliateur », injure suprême.

Mais toute cette vaine agitation s'apaise dans la nuit étoilée.

Et voilà. Il ne nous reste plus qu'à remonter vers le nord, vers Rijeka sur la côte, pour visiter d'impressionnantes grottes souterraines où survivent des espèces (rarissimes) de lézards plus que

préhistoriques, nageant entre deux eaux, décolorés, et quelque peu répugnants.

A Paris, où je dois avoir un travail, je quitte le groupe qui poursuit son chemin de fer jusqu'en Bretagne. Marie et moi nous nous séparons tristement, mais nous nous reverrons, promis-juré. Et en attendant, on s'écrira.

*

Piqûre de rappel : Malgré certains antécédents bureaucratiques et l'approbation teintée de complicité de Tito lui-même, (il fallait bien survivre), lors de la liquidation à Moscou, entre 1936 et 1939, de toute la direction du P.C.Y. en exil, les dirigeants yougoslaves restés sur le terrain – dont Tito – surent mobiliser, autour du Parti déjà clandestin, tout un peuple de paysans, dans une guerre révolutionnaire contre l'occupant nazi. A la fin de la guerre, un territoire grand comme la Suisse avait été définitivement libéré par les partisans, et une démocratie directe et une réforme agraire y étaient appliquées par l'intermédiaire de comités populaires – comparables à des « soviets ». L'armée rouge n'avait fait que traverser une infime fraction de territoire dans le nord du pays, et Tito avait été tout naturellement reconnu par le peuple. Les Yougoslaves n'étaient en rien redevables aux Russes de leur libération, et ça, ils le savaient.

Lorsque Staline et ses séides, voulurent par N.K.V.D. interposé, tout contrôler dans le pays : la police, l'armée, le nouvel appareil d'Etat...il se heurta à des dirigeants – certes staliniens, ironie de l'histoire – mais qui en avaient vu d'autres, et qui surent discerner, analyser et dénoncer au fil des événements, la dégénérescence bureaucratique et contre révolutionnaire du système stalinien.

De plus, pour avoir une chance de reconstruire leur pays et de le faire évoluer, les yougoslaves n'étaient pas du tout disposés à « vendre divers produits à l'U.R.S.S. au-dessous du cours du marché mondial et à lui acheter d'autres produits [de mauvaise qualité, N.D.L.R.] au-dessus du cours de ce même marché ». (Ned) Et il fallait compter avec la fierté et la conscience de la base. Ned cite un communiste yougoslave : « Nous exportons toujours notre vin. C'est pourquoi il manque dans le pays. Mais hier, nous recevions en échange des montres et des bijoux, à présent ce sont des machines-outils ».

Cependant le pays était pauvre et fragile. La lutte contre les nazis avait pu constituer, non sans peine, un ciment entre les diverses «nationalités», mais l'équipe dirigeante restait obligée d'aplanir encore bien des particularismes – tout en résistant au poids énorme du stalinisme.

Tout appui, si minime soit-il – même le nôtre – était le bien venu...à condition qu'il ne risque pas d'entamer certaines règles bureaucratiques locales autoritaires, qui avaient déjà fait leurs preuves...contre le stalinisme. Notre internationalisme candide et quelque peu échevelé, pouvait irriter et rendre méfiants des dirigeants déformés à l'école stalinienne.

C'est pourquoi nos espoirs de voir le P.C.yougoslave retrouver le chemin du léninisme, celui d'un internationalisme capable de mobiliser la classe ouvrière européenne, se trouva déçu.

Le bruit courait des années plus tard, que notre chère cité universitaire de Zagreb était abandonnée aux herbes folles. Un autre projet, plus réaliste, plus professionnel et plus conséquent, l'avait paraît-il remplacé.

On connaît la suite de l'histoire yougoslave : les excuses de Khrouchtchev à Belgrade en 1956, le « Nous ne savions pas » de Duclos et des autres guignols, les tentatives de tiers-mondisme au sommet, un semblant d'autogestion frisant déjà les privatisations, la mort de Tito, plus Maréchal que jamais, en 1980. Et la désagrégation sinistre, sanglante - inconcevable trente ans avant ce temps-là.

A NOUS DEUX MONTREUIL

Recommandé par un « contractuel » sympathique d'Allemagne, je me présente début Septembre 1950 chez un certain **Durand**, ex-baroudeur de l'armée française, gaulliste primaire et convaincu, qui habite Rosny-sous-Bois, avec femme et enfants. Il est du genre ouvrier stable et dévoué – et surtout très gentil et très accueillant. Il me propose de tenter ma chance avec un gars, représentant en vins (fins) qui a besoin d'élargir son secteur. Il réussit très bien, paraît-il, et Durand ne tarde pas à me le présenter. C'est un jeune type soigné et cravateux, d'un blond cuivré, déjà légèrement empâté, très à l'aise et très (trop) sûr de lui.

Le gars m'entraîne dans sa tournée pour me montrer les ficelles du métier. Nous sonnons aux portes d'innombrables villas d'entre-deux-guerres, dans de longues rues désertes et...il réussit à placer quelques commandes, grâce à son baratin, sa bonne présentation et ses échantillons de vins (fins) qui reposent, soigneusement étiquetés, dans sa serviette de cuir.

Et voilà. Ce n'est pas plus difficile que ça. J'espère que l'atavisme paternel va se déclencher, alors que j'effectue ma première incursion, muni de la précieuse serviette aux échantillons goûteux dans les rues sans joie de Villemomble et autres banlieues aisées.

Premier client potentiel. Je sonne, on ouvre : rien !

Deuxième client potentiel. Je sonne, on ouvre : rien !

Troisième...etc...etc...etc...etc...

Rien. Rien de rien. Je n'ai jamais pu placer la moindre petite bouteille, à personne. Je manquais totalement de conviction, et ça devait se sentir.

J'ai tenu trois semaines, avec un bilan complètement négatif au bout. Au bout du rouleau aussi, car, comme je devais être payé uniquement à la commission, le peu de fric qui me restait s'était vite envolé. Il fallait bien me rendre à l'évidence : je n'étais pas fait pour ça, ce qui ne me chagrinait d'ailleurs pas outre mesure. J'ai rendu ma serviette, (de vins fins), et me suis retrouvé sur le pavé périphérique parisien, un peu déconfit mais soulagé.

Je loge à Montreuil même, dans un petit hôtel pas cher, très 19^{ème}, ou même très 18^{ème} siècle, plein de coins et de recoins, d'étroits couloirs mystérieux et de petits escaliers sournois, qui vous précipitent du haut de quelques marches inégales dans des chambres aux murs gondolés passés à la chaux, et aux planchers de tomettes anciennes. C'est là que je gîte, avec mon petit réchaud à alcool, pour faire passer mon nescafé du matin et mon cassoulet « William S. » du soir, celui-ci raisonnablement arrosé des vins (pas très fins) du « Postillon », ceux « qui vous donnent un coup de fouet ». [*Réclame inédite*, N.D.L.R.] C'est de là que j'écris à Marie, tranquillement, régulièrement, et plus ou moins longuement, le Dimanche.

Je ne sais plus trop comment, par Saint Durand peut-être, on m'a proposé, en désespoir de cause, un travail (temporaire), aux magasins-entrepôts de **Mr Bronstein** – comme Léon Davidovitch – à deux pas de mon logis, en plein Montreuil, dans une petite rue pas passante du tout, donnant sur une grande place arborisée.

Mr Bronstein était carrément caricatural et aurait pu figurer en bonne place dans les ignobles expos. antisémites de l'occupation. Je me demande comment il avait pu y survivre, ainsi que sa femme et ses grandes filles, déjà mariées. Corpulent, pas désagréable, bonhomme et direct, il faisait marcher son affaire qui consistait à acheter des « surplus » américains en gros, quelque part en Champagne, et à les revendre en détail, avec sûrement de substantiels bénéfices.

Le personnel attitré se composait d'une maigre secrétaire chevaline et tranchante, qui ne s'humanisait que pour évoquer de récentes et fugaces amours siciliennes dont tout le monde se foutait, d'un vague contremaître, un « goy » parfaitement inconsistant et de **Moshé**, un simple « manutentionnaire » comme moi, la cinquantaine balèze et empâtée, chargé d'attendrir les clients par ses « au revoir

missié » très appuyés qui déclenchaient des pourboires salvateurs. (Ces pourboires, équitablement partagés entre le personnel précité, représentera, à mon grand étonnement, la moitié de mon salaire – en surplus, comme il se doit).

Me voilà donc équipé en prolo, grâce aux fringues de l'entrepôt. J'irai même un jour, pendant ma « coupure » de midi, au siège de l'Union Locale C.G.T. pour prendre ma carte, mais je trouverai porte close. En tout cas, je me sens bien plus à l'aise que pendant ma période des vins fins. Mon travail consiste à charger et décharger camions et camionnettes, de diverses caisses et à ranger celles-ci dans des entrepôts – dont l'un est situé à Pantin, ce qui nous fait de belles balades dans Paris et sa banlieue. Au tout début de mon activité, le contremaître lui-même, est obligé de calmer mon ardeur au travail. Comme tous les fainéants fondamentaux, je ne sais pas doser mes efforts, et oblige ainsi, sans aucune arrière-pensée, les autres à bosser beaucoup trop et trop vite. Je me calme donc, inspiré par l'esprit d'équipe qui jamais plus ne me quittera, et adopte posément la cadence traditionnelle du groupe. Je ne me souviens que d'un boulot vraiment pénible, vers la fin : le dépliage, pour un client pinailleur, d'une immense bâche qui occupait à elle seule presque toute « notre » rue. Cette bâche infâme, en provenance directe de la Champagne, était complètement gelée par le froid intense qui régnait alors et résistait sournoisement à tous les efforts de nos mains douloureuses et glacées.

Je me suis peu à peu aperçu que l'origine de nos copieux pourboires découlait de combines, d'ailleurs bien rodées et quasi traditionnelles dans la « profession ». Tout le monde roulait tout le monde, sans considération d'amitié, de parenté...etc Par exemple, l'un des gendres du père Bronstein, un type trop élégant, lorsqu'il prenait livraison de cinq « pièces » quelconques, s'arrangeait discrètement pour s'en faire servir sept ou huit, par le personnel permanent qu'il connaissait bien, avec la complicité évidente de la secrétaire. Et Moshé à la sortie, encaissait. Je crois bien que le patron n'était pas dupe de ces manigances qu'il admettait avec une certaine philosophie et que, d'une façon ou d'une autre, il y trouvait son compte : fidélisation de la clientèle, réussite de son gendre, bonheur de sa fille...etc

Et puis un jour, peu de temps avant Noël, ce brave homme me déclare qu'il n'y a plus de travail pour moi : « la saison des pelleteries

est terminée », ou quelque chose d'approchant. Il ajoute aimablement (?) que je suis plutôt fait pour « travailler dans un bureau »...et nous nous quittons à jamais.

Je n'ai plus qu'à rentrer au pays breton. J'en informe Marie, que j'ai hâte de retrouver et me précipite avec mon maigre bagage, dans le train, à Montparnasse. Je suis très heureux de partir, et pas du tout mécontent de *l'expérience vécue* que je viens « d'appréhender » - comme l'écrivait déjà Simone de Beauvoir et Carret*, dans *Le deuxième sexe*.

* Très librement inspiré du toujours regretté Pierre Desproges

LES ARCHIVES PARLENT

Avant de retrouver Marie et de plonger avec délice et la tête la première, dans les eaux troubles de « l'entrisme », je crois devoir évoquer « l'atmosphère-atmosphère » dans laquelle les militants trotskystes du Finistère, que j'allais retrouver après trois ans d'exil (volontaire), évoluaient.

Je vais donc faire de mon mieux, comme d'habitude, pour restituer les analyses auxquelles ils se livraient, en utilisant un document, rescapé du temps passé, un « procès-verbal » d'une réunion de la « Région bretonne du P.C.I. », tenue à Chateaulin les 20 et 21 Octobre 1951 – à laquelle je n'assistais pas.

C'est Ned qui fait d'abord le compte-rendu d'un congrès mondial de la 4^{ème} Internationale dont il « souligne la grande homogénéité politique », mais aussi des « divergences à éclaircir » avec la section de Ceylan. [*Le Lanka Sama Samaja Party, dont paraît-il les militants défilent en chemises rouges et en masses compactes, dans les rues de Colombo, la capitale, menaçant ouvertement le pouvoir de la bourgeoisie, provisoirement aux mains de Mme Bandaranaike. Cette « féerie cinghalaise » fera rêver toute une génération frustrée de militants trotskystes français, réduits à jouer « du luth de classe sous les fenêtres du Parti communiste ». Même rêve compensatoire d'ailleurs, vis à vis de la section bolivienne, (le Parti Ouvrier Révolutionnaire) où les milices paysannes et celles des mineurs de cuivre nous sont très largement acquises.*N.D.L.R.]

Ned note aussi que la majorité « lambertiste » du P.C.I. français est en opposition avec les thèses du Secrétariat International, (le S.I.) et qu'elle n'a pas proposé de thèse opposée. D'où le problème d'une

nouvelle direction de la section française. « Hors de l'Internationale, point de salut » ! comme l'illustrent les tristes exemples des sections anglaise, irlandaise, espagnole et...bolivienne.

En conclusion de son compte-rendu, Ned déclare que « la politique de l'Internationale en France doit se traduire par le rapprochement avec les ouvriers staliniens qui représentent l'avant-garde révolutionnaire de la classe ouvrière française, tout en tenant compte de notre acquis dans le travail déjà entrepris ».

Et la discussion s'engage. (Je n'en citerai évidemment que quelques passages typiques, l'ensemble du document s'étendant sur pas moins de onze pages très serrées).

Alain ouvre *le bal des maudits* en regrettant « le manque d'informations plus précises sur la question de la section de Ceylan et constate sur cette question un manque de direction de l'Internationale et d'objectifs clairs à atteindre »... [*Encore, toujours, et partout, cette exotique section ceylanaise !*] Alain « ne comprend pas l'orientation en direction des ouvriers staliniens et n'est pas d'accord avec l'entrée des sections dans les partis ouvriers ». Il cite en exemple (négatif) l'entrée dans le P.S. et le P.S.O.P. avant guerre. Pense que « les divergences en France peuvent réellement amener une rupture. Au sujet des perspectives de guerre mondiale, d'accord avec l'Internationale.... » « La question à laquelle nous devons répondre : pouvons-nous construire un parti révolutionnaire avant la guerre mondiale ? Car les cadres trotskystes disparaîtront au début, sous les coups de la bourgeoisie et des staliniens. Il ne restera plus de cadres à la Révolution ».

Jean Cariou :... « Certainement que le guépéou fera son possible pour décapiter la Révolution. Il faut s'intégrer au réel mouvement des masses, se lier au maximum au mouvement ouvrier tel qu'il est, quelle que soit sa direction. Nous ne pouvons construire un parti révolutionnaire par dessus la tête des organisations existantes, en France par dessus la tête des ouvriers staliniens. Avant la guerre (« qui vient ») ces organisations ne se désintègreront pas, au contraire. Les ouvriers sauront garder et protéger les cadres révolutionnaires qu'ils auront reconnus dans la lutte. L'entrisme se place dans cette perspective, c'est une position juste ».

Michel Tarquis : Si en France il faut s'intégrer au mouvement ouvrier avec des staliniens, ailleurs il faut le faire avec les réformistes ou autres, si ces directions regroupent les masses ».

Ned : « Bien comprendre ce que recherche la bureaucratie stalinienne : le maintien du statu-quo ; c'est à dire du compromis à l'échelle mondiale, c'est sa raison d'être, sa définition...si le statu-quo est menacé, la bureaucratie se défend contre la Révolution ou contre l'impérialisme. Quand il n'y a plus possibilité de compromis, c'est la guerre, ce qui signifie ...que c'est la mort de la bureaucratie. C'est une raison d'optimisme révolutionnaire...des cadres révolutionnaires pourront survivre et contribuer à achever la contre-révolution stalinienne ».

Bob Trévien : « Chercher à résoudre les problèmes avec les ouvriers...ne signifie pas que nous devons être partout avec les staliniens et en toute occasion »...

Alain : « Souligne la carence de l'Internationale dans l'étude du glaciis, [*les « démocraties populaires »*,N.D.L.R.] sous l'angle de l'économie politique ».

Ned : « Il ressort du congrès mondial que le grand parti trotskyste ne peut pas se construire avant la déclaration de la guerre, mais au travers du conflit. Une défaite du prolétariat amènerait le fascisme, même aux Etats-Unis ».

La suite de la réunion régionale aborde surtout des problèmes d'organisation, de recrutement et d'effectifs (en baisse depuis le tournant gauchisant de la direction stalinienne), de tactiques à employer (ou non) vis à vis des Auberges de Jeunesse, de l'E.E., des Amicales laïques...L'éducation politique des militants est aussi abordée, particulièrement celle des jeunes, auxquels il faut « faire prendre conscience des perspectives de guerre » !

La diffusion de « *La Vérité* » est examinée : « vente insignifiante, trente quatre abonnés actuellement dans tout le département, alors que nous avons des centaines d'anciens abonnés ! ».[!??N.D.L.R.] A ce propos, il est noté que « Jean R. (moi) va travailler à nouveau à Quimper. Susceptible de re-militer et de vendre « *La Vérité* », ainsi que B. (Marie). Camarades à suivre de près ». C'est beaucoup (trop) d'honneur. La suite des évènements, la nouvelle orientation entriste, rendra caduque cette douce perspective – ce qui

prouve quand même, en passant, que mon déjà lointain passé douarneniste est resté dans les esprits.

A mon avis, l'entrisme constituait à l'époque une bonne stratégie, faute de mieux et compte-tenu de la conjoncture déjà définie. (Après tout, Pablo aurait pu ne pas se tromper). Mais il aurait fallu pouvoir assurer une présence visible, repérable, de l'organisation, par des manifestations diverses, dont effectivement la vente régulière du journal. Hélas ! la scission au plan national, avec toutes ses répercussions à la base, n'allait pas le permettre. En gros et en détail, une demi-douzaine de poilus (es) du Finistère optèrent pour la minorité du P.C.I. (donc la majorité de l'Internationale), donc pour « l'entrisme », avec **André Fichaut**, granitique et déterminé,* **Mihoua**, la compagne de Michel Tarquis, Jean Cariou, Jean Gourmelen et Fred Rospars.

En ce qui me concerne, je devais aussi choisir l'entrisme, surtout parce que je me sentais, depuis trop longtemps, en dehors du coup, en dehors de la classe ouvrière, à laquelle je me flattais d'appartenir et de me référer. La classe de « l'avenir du monde » et des « lendemains qui chantent ».

Mais je ne pouvais m'investir dans l'entrisme, dans « le réel mouvement des masses », que lorsque j'aurai moi-même, et grâce à certaines circonstances favorables, constitué une base pour y parvenir – ce que nous verrons par la suite.

* - Toujours « *Sur le pont* », titre de son autobiographie parue en 2003 aux éditions Syllepse, Collection Utopie Critique

PASTIS 51

(à la bonne votre)

Après un bref passage à Quimper, et le temps de retrouver ma mère et Paulo qui y végète encore, je débarque chez Marie, à Penmarc'h, où elle officie de bon cœur et avec un souci pédagogique certain, en classe maternelle, comme « maîtresse d'école ».

Il s'agit dans l'immédiat de « passer les fêtes » chez elle (quatre grandes pièces au dessus de sa classe) et chez ses copines de la pointe – toujours de Penmarc'h – dont je reçois un accueil chaleureux (elles aiment beaucoup Marie) et curieux à la fois. Je suis à peu près le seul type de la bande. Ces filles sont encore « demoiselles » et sans doute très esseulées dans cet environnement de marins-pêcheurs et de paysans, d'une contrée qui rend les hommes rudes et frustes, à l'aune de leur dur métier.

Tout au fond de moi, je me sens pas mal complexé, en pensant (trop souvent) à mon ignorance crasse dans des domaines très élémentaires - « mon cher Watson » – que ces braves filles s'échinent à enseigner, et dont c'est le lot quotidien. Heureusement que nos conversations n'abordent pratiquement jamais les mathématiques ! Je ne progresse cependant qu'à pas feutrés...jusqu'à ce que je m'aperçoive que mes connaissances, acquises depuis le lointain cours complémentaire, par mes nombreuses et saines lectures, mes riches expériences humaines, et surtout la clé magique du « trotskysme-léninisme » qui m'a ouvert bien des portes, me placent, comparativement, à un niveau honorable.

Après ces premières fêtes inoubliables j'irai voir Marie pratiquement toutes les semaines par le car, le « transbigouden » ne

transportant plus , signe des temps, que des marchandises : poissons, patates et autres productions cantonales, en attendant les gros camions inquiétants et pollueurs, redoutables champions des actuels « flux tendus ». Marie viendra aussi à Quimper, particulièrement le Jeudi, et nous apprendrons à mieux nous connaître – et à connaître. Moi surtout, car je découvre alors, sur son électrophone « Teppaz », la musique classique - qui m'ennuiera un peu au début, tant que je n'aurai pas lu le « *Beethoven* » de Jean et Brigitte Massin (air connu). J'apprécie les beaux bouquins du « Club français du livre » et j'essaie de mieux mesurer et maîtriser mes emballements. Je tente « d'être moi-même », comme me le suggère gentiment, mais sérieusement Marie et, par son intermédiaire, un certain Ibsen.

Bref, je mûris légèrement et apprécie en prime la nature sauvage et encore vierge de la région : la « Torche », déserte et inconnue du monde entier, les immenses vagues mugissantes qui déferlent sur les rochers et menacent même parfois le petit port de pêche de St Guénolé, le vivifiant air marin qui enfle la narine ainsi que de nombreuses voiles marines. Au retour de nos longues balades nous savourons de réconfortantes soupes aux légumes (poireaux-pommes de terre) et l'intimité d'un feu de bois dans la cheminée, devant laquelle nous nous identifions sans y penser – comme toute une génération – à Micheline Presle et Gérard Philipe, dans « *Le diable au corps* ». (Le film de cette vieille canaille raciste que deviendra, ouvertement et cyniquement sur ses vieux jours, le dénommé Claude Autant-Lara).

Notre relation devra tenir le plus grand compte du climat rétrograde de l'époque, à savoir : la position, le rôle de « l'Institutrice » dans un petit bourg, où elle doit – et se doit – d'être un modèle irréprochable, avenant, proche et au service du petit peuple, qui l'admire, l'envie et...la surveille. Nos pittoresques villages d'alors étaient encore très loin de l'ouverture touristique, favorisée par les premières automobiles populaires. Et, avec le poids de la curaille toujours vigilante, soupçonneuse (et concurrentielle), celui de la boulangère et de la bistrotière qui régnaient sur les lieux où les gens se rencontraient et où se façonnait l'opinion publique locale, il nous fallait être discrets – car nous n'étions « pas mariés » !

Tout ça est bien joli, mais je me retrouve quand même sans boulot, donc sans moyens de subsistance, sur le pavé de Quimper, où je vis « aux crochets » de ma mère, ce qui n'est pas convenable et qui, à la longue, ne peut qu'entraîner les tensions que l'on devine aisément.

Donc, après quelques réflexions, d'ailleurs peu inspirées et sans convictions profondes, il est décidé que, profitant de mes nombreux loisirs, je préparerai un concours d'entrée à la poste : celui d' « Agent d'exploitation des P.T.T. ». (Ca doit consister à trier le courrier dans des centres lointains, en région parisienne de préférence, où l'on affecte systématiquement et sans la moindre vergogne, les « bleus »).

De toute façon, ça me fera un alibi vis à vis de la population, du genre :

Une voisine (perfidement) : « Et Jean, qu'est-ce qu'il fait ?

Ma mère (sereinement) : Il prépare un concours pour entrer aux P.T.T. »

Et voilà. Je suis (du verbe suivre), des cours par correspondance. Marie m'a prêté de bons bouquins de math. et, ô miracle ! je récolte des notes pharamineuses en Algèbre, Géométrie et autres matières jadis incompréhensibles. Je suppose que les correcteurs doivent avoir les mêmes livres ou références que moi et qu'ils ont aussi la consigne de ne pas décourager d'emblée leur lointain gagne-pain. Mais il s'est aussi peut-être passé quelque chose dans mon obscure cervelle, depuis le certif.

Quoiqu'il en soit, le temps passe agréablement. Paulo est toujours là , on rigole, on va au cinéma, on joue aux échecs au « Grand café de Bretagne ». Yves nous rejoint de temps à autre, grâce à la gratuité des transports ferroviaires dont bénéficient les agents de la S.N.C.F. (Une fois, une seule fois, je réussis à battre Yves aux échecs. Il n'en revient pas – moi non plus, mais je n'en laisse rien paraître) Nous lisons toujours beaucoup, discutons pas mal aussi, merci, et le Printemps est là.

Autre pôle d'attraction dans ma paisible existence : Ned, qui exerce ses talents, comme je l'ai déjà noté, à Logonna-Daoulas, en tant que « mari d'Institutrice » et...fabricant de kayaks.

Après diverses péripéties, entre libération de Paris, colonne Fabien, campagne électorale, solidarité avec les ex-prisonniers « travailleurs libres » allemands de Brest, expédition yougoslave – et j'en passe – Ned avait trouvé le temps de suivre une formation de tourneur à Ivry...qui ne lui avait été d'aucun « profit » sur le marché du travail.

Mais, toujours à l'avant-garde, il a eu depuis peu, l'idée – qui cadrerait parfaitement avec ses dispositions les plus intimes et légèrement fantaisistes – de se lancer dans la construction de kayaks. A l'époque, ceux-ci en nombre encore très restreint – sauf chez les Esquimaux – nécessitaient un réel savoir-faire et toutes sortes de matériaux : bois divers et souvent exotiques pour la fabrication de couples et de lattes, colles, toile, huile de lin pour imperméabiliser celle-ci, peintures, qui faisaient naître des mains expertes de notre compagnon, un authentique bateau extrêmement léger et portable à dos d'hommes, bas sur l'eau, stable, et rapide en fonction de la vigueur avec laquelle on le propulsait à la pagaie (double).

Cet engin ne mesurait pas moins de cinq mètres de long, ce qui nécessitait un certain espace, que Ned avait trouvé en louant un hangar à l'Hôpital-Camfrout, un bourg voisin à quelques km. de Logonna, tout au bord de la rivière (endroit idéal pour les essais). Ned s'y rendait régulièrement, deux fois par jour, sur sa moto Peugeot deux temps, 150cm³.

J'allais donc de temps à autre le rejoindre, sous le fallacieux prétexte de lui donner un coup de main, histoire de lui tenir compagnie. J'y passais quelques jours et, lorsque je sentais que Marianne en avait un peu marre de me loger, et surtout de me nourrir, je retournais chez ma mère. Quand celle-ci se mettait à présenter les mêmes symptômes de rejet que Marianne, j'allais rejoindre Marie – et ainsi de suite.

A Logonna je passais d'excellents moments, non seulement en allant « travailler » avec Ned, juché sur le tansad de sa pétaradante, mais aussi en y rencontrant parfois, le camarade **Privas** (Jacques Grinblat), « dirigeant » du P.C.I., venu de Paris ou d'ailleurs prendre un repos sans doute bien mérité. Privas était du genre brun et

frisottant, déjà discrètement grassouillet, toujours de bonne humeur, et même d'un bon humour, très politisé, (mais pas exclusivement) qu'il partageait surtout avec Ned et dont je me régalaïs.

Un « moment parfait » que je n'aurai garde d'omettre de signaler à la postérité : une pêche de nuit (interdite) à la crevette, en compagnie de Ned. Je tenais la lampe électrique au dessus des trous susceptibles de servir d'habitat aux bestioles convoitées, ce qui attirait irrésistiblement et en masses compactes nos victimes effarées – d'authentiques « bouquets » - dans l'haveneau prévu à cet effet et que Ned tenait d'une main ferme. En une heure nous avons capturé un bon kilo. de ces délicieux « fruits de mer », immédiatement passés à la casserole (d'eau salée) à notre retour, et agrémentés du pain-beurre traditionnel, ainsi que d'un bon coup de rouge. Précieux souvenir.

Pour conclure sur « l'affaire » des kayaks de Ned, disons que celui-ci en construisit pas mal et très soigneusement, améliorant sans cesse sa technique mais que, malheureusement, il n'en vendit aucun. Même les magasins d'articles de sports que nous avons « démarchés » à Quimper n'en voulaient pas. Ces engins prenaient trop de place, il n'y avait pas (encore) de demande...etc...Notons que même avant cet échec commercial Ned, toujours généreux, faisait facilement – sans doute trop facilement - don de ses kayaks aux copains.

Mais il en garda aussi toujours au moins un, pendant un certain temps, pour son usage personnel. Expérimentant déjà des exercices de survie en milieu hostile, et replongeant dans l'univers jamais oublié de Jack London, il entreprit quelques expéditions sur l'Aulne - cette grande rivière qui coupe en deux le département du Finistère – en compagnie de son fils Michel (alors quasiment bébé). Il plantait sa tente sur des berges souvent vaseuses, et à l'aide de feux d'un bois échoué sur les grèves, faisait chauffer les biberons du petit en lui chantant des chansons – révolutionnaires n'en doutons pas, en guise de berceuses.

*

La vie, la mienne en tout cas, tient en grande partie à une succession de petits hasards, d'imprévus, qui modifient son orientation, ses particularités, éventuellement ses engagements...

Je me vouais donc, non sans réticences intimes, à devenir postier dans une lointaine métropole, quand une collègue et amie de ma mère l'informa, pour nous rendre service, qu'un examen allait avoir lieu pour « entrer chez les fous ». Il s'agissait de se présenter à un concours « facile », pour devenir Aide-Soignant à l'Hôpital Psychiatrique Départemental de Quimper, situé sur l'une des collines dominant la ville.

L'« Asile », encore appelé : « chez Lagriffe », du nom d'un ancien et non moins éminent « aliéniste » qui y avait laissé sa marque – sa griffe – n'avait pas très bonne réputation dans la population quimpéroise. Cette locution, devenue familière, résonnait parfois comme une insulte et une menace, aux oreilles de ses éléments les plus ouvertement dévoyés. Les nuits de pleine lune, d'aucuns affirmaient même que l'on entendait les fous hurler, tels des loups-garous, et Quimper devenait alors *la cité de la peur*.

Plus sérieusement, on a déjà vu le sort réservé aux malades mentaux sans défense, pendant l'occupation. Mais l'image du fou, c'était aussi celle des paisibles et joyeux individus vêtus de bleu-marine, que nous apercevions en allant le dimanche au stade Kerhuel, voir les matchs de foot. Nous échangeions avec eux des saluts et mimiques très amicales – un peu forcés et ironiques – auxquels ils répondaient, ravis de ces contacts devenus rituels.

C'était tout ce que je savais « d'eux ».

Entrer à l'« Asile » ? Après tout, pourquoi pas ? Ca n'engageait à rien d'essayer. Et puis ainsi je pourrais rester à Quimper, pas loin de Marie...

La nouvelle amie de ma mère, **Françoise Guéguen**, dite **Soise**, à l'origine de ce nouveau projet, était une demoiselle prolongée, plutôt dodue, et frisant la cinquantaine ; une très brune au teint mat qui avait dû être « pas mal du tout » dans son jeune temps. Françoise Guéguen, l'émissaire du destin, son éternelle gauloise (bleue) au bec, pleine d'entrain et d'optimisme, possédait rue du Lycée, une magnifique vieille maison aux imposants escaliers à vis, taillés de main de maître dans un granit superbe. Elle devait, un peu plus tard, m'y louer une chambrette, aussi pratique qu'agréable.

Je me retrouve donc, début Octobre, par une belle journée ensoleillée, avec une centaine de types en tous genres, dans les jardins merveilleux, agrémentés de palmiers et de fleurs de toutes sortes, la

« cour d'honneur » de l'H.P. de Quimper, pour les épreuves du concours d'entrée. Il n'y a qu'un oral que chacun passe devant un mini jury, comprenant au moins un Psychiatre. Le mien est un jeune homme distingué, le **Dr Collier**, et nous devisons bientôt comme de vieux amis. Quand je lui dis mon goût pour la lecture, il me pose évidemment la question de mes auteurs favoris, et je lui sors, à bout portant et sans aucune préméditation, car c'est la stricte vérité, le nom de celui que je suis en train de découvrir : Rainer Maria Rilke ! Je l'ai sans doute impressionné, sans le vouloir. Toujours est-il que je reçois quelques temps après, un avis m'informant que je suis admis (à la deuxième place !) au concours.

D'autre part, compte-tenu de nouvelles mesures ministérielles, on m'indique qu'à partir de dorénavant, il n'y aura plus que du personnel infirmier dans les hôpitaux psychiatriques, et on me demande si je maintiens ma candidature, cette fois en tant qu'Elève Infirmier stagiaire, avec un salaire tout à fait minimum à la clé – ce qui représente quand même un progrès certain

Evidemment, j'accepte. Et le 16 Novembre 1951, à huit heures du matin, je fais partie du groupe des dix premiers reçus, des dix premiers embauchés, à l'intérieur des *murs de l'Asile*.

L'aventure psychiatrique va pouvoir, elle aussi, bientôt commencer.

*

Certains mystiques et autres visionnaires, homologués dans le calendrier annuel des P.T.T. ont, paraît-il, été la proie d'apparitions miraculeuses. Plus modestement et n'étant moi-même qu'une sorte d'incroyant sans foi ni loi, je suis aujourd'hui en mesure de révéler que, pour ma part, j'ai été le témoin privilégié d'une...disparition. Cette disparition subite et restée longtemps nimbée d'un certain mystère, est celle de Ned !

Cela se passait, si mes souvenirs sont exacts – et ils le sont – entre la rentrée scolaire du 1^{er} Octobre 1951 et les vacances, tout aussi scolaires, de Noël de la même année.

La femme de Ned, Marianne, avait été affectée au port de pêche de Saint Guénolé-Penmarc'h, avec Ned dans son sillage. J'avais donc de ce fait, le plaisir et l'avantage de le rencontrer plus souvent, soit à

Penmarc'h chez Marie, soit à Saint Gué. et même à Quimper où il passait parfois me voir, grâce à sa fringante moto-Peugeot-deux temps-150 cm³ déjà mentionnée.

Pour Ned, le nouveau poste de Marianne était sûrement peu gratifiant, car il le coupait de la base militante de Brest, ainsi que de la construction de ses chers kayaks.

S'ajoutait à cela la nouvelle orientation politique de la 4^{ème} Internationale : « l'entrisme », dans les partis ou les mouvements staliniens de masse, avec laquelle Ned ne se sentait pas très à l'aise - j'y reviendrai.

A l'époque je ne me rendais pas bien compte de ses problèmes, tout à mon nouveau (et surprenant) boulot. Je me souviens quand même d'une scène qui s'est passée entre Ned et moi, dans la cour de l'école de Penmarc'h, à la nuit tombante. Alors que nous nous séparions il se mit à me dire un poème de Baudelaire, qui plus tard devait résonner en moi comme un avertissement – et même comme une invite :

« Ô mort, vieux Capitaine
Il est temps, levons l'ancre
Ce pays nous ennuie
Ô mort, appareillons.

Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre
Nos cœurs que tu connais, sont remplis de rayons
Ö mort, appareillons ».

Et puis, à peu de temps de là, un après-midi chez ma mère, voilà Ned qui débarque et me déclare tout de go, qu'il vient de s'engager dans l'armée (service du matériel colonial) et qu'il en a pris pour trois ans ! Je reste évidemment stupéfait. J'ai du mal à y croire, à réaliser. Mais Ned m'explique, assez brièvement d'ailleurs, qu'il en a marre, qu'il n'a pas de boulot valable et aucune chance d'en trouver ici, qu'avec Marianne ça ne va pas, qu'il ne voit aucun intérêt à « l'entrisme », qu'il à besoin, depuis longtemps de partir, si possible au loin. Il ajoute que je suis le seul à être au courant et me demande de n'en parler à personne. Je lui promets de garder pour moi ce lourd secret, tout en essayant, sans trop de conviction devant sa calme détermination, de le faire revenir sur sa décision. Mais il n'y a plus

rien à faire, il a signé, il aura une prime d'engagement, une petite solde et pourra ainsi envoyer du fric chez lui. Rien à faire, rien à dire, il est buté...déjà parti.

Je ne sais ni comment, ni quand, il a annoncé « la chose » à Marianne...Il n'en a rien dit aux copains – et moi non plus.

Toujours est-il qu'un jour de Novembre, ou de Décembre, je l'accompagne à la gare de Quimper. Il est vêtu en militaire, avec calot et grosse capote. Il monte dans le train qui s'éloigne, reste un moment sur le marche-pieds d'un wagon - le temps de m'adresser, en signe d'adieu, un salut poing levé – et disparaît....

*

Pour en finir, et sans trop entrer dans certaines circonstances – que Ned développera lui-même – de son épisode vietnamien, le plus simple est encore de le citer :

« HIVER 51. J'ai besoin de bouger, d'aller voir ailleurs, et je me rends à Quimper afin de m'engager dans le service du matériel colonial. Normalement, ma demande ne devrait pas être acceptée. La moindre enquête sur mon passé militant devrait m'éjecter automatiquement. Mais il n'y a pas d'enquête. La France est pleine de héros qui tiennent à « leurs colonies » comme à la prune de leurs yeux. De là à s'engager, il y a un abîme. En conséquence, le ministère de la guerre ordonne, discrètement, aux gendarmeries, d'accepter tout le monde sans inquisition : gangsters, ex-collabo...etc... Et me voilà expédié à Nîmes, comme deuxième classe ».

« J'ai écrit à **Pierre Frank** [*dirigeant du P.C.I. et de la 4^{ème} Internationale*, N.D.L.R.] pour lui expliquer où je suis; pour lui dire que je n'ai pas changé. S'il ne veut plus me voir, c'est son droit le plus strict. Sinon qu'il me dise ce qu'il m'est possible de faire ».

« Je suis donc invité à me rendre à Paris. Réunion avec Frank, un copain américain et deux Vietnamiens. On m'explique qu'arrivé à Saïgon, je devrai demander le Tonkin. Je l'obtiendrai car il n'y a pas trop de candidats. Là-bas, je n'aurai pas de contact. Je communiquerai mon adresse. Un des copains vietnamien présent se rendra au Vietnam dans quelques mois. Il me retrouvera et verra avec moi ce qu'il est possible de faire. »

Anticipons carrément, trois ans après, au retour de Ned en 54 :

« Visite à Pierre Frank qui m'apprend que le camarade vietnamien est bien venu au Tonkin, mais qu'il a retrouvé à Haïduong, sa femme qui était cadre Viêt-Minh et qui l'a fait passer en zone libérée immédiatement. C'est aussi simple que ça... »

Du coup, Ned affecté à Hanoï à la Direction du matériel, s'est, autant que possible, coulé dans le moule d'un petit bureaucrate, avec en prime une guerre révolutionnaire dans son environnement immédiat – tout en observant et en notant soigneusement ce qui se passait autour de lui et en ayant le maximum de (bonnes) relations avec la population vietnamienne. Il en a tiré un « *Petit lexique pour servir à l'histoire de la guerre au Nord Viêt-Nam* » qui paraîtra en Mars 1955 dans la revue de Maurice Nadeau : « *Les lettres nouvelles* », ainsi qu'une soixantaine de pages dactylographiées reflétant l'atmosphère, vue de l'intérieur, qui régnait dans l'armée française – et qui ne pouvait la mener qu'à Diên Biên Phu.

Pendant ce temps-là...

Le monde allait mal, c'était « la guerre froide » et « le rideau de fer », l'anathème prononcé contre Tito, les « purges » staliniennes qui reprenaient. L'affrontement se dessinait entre l'U.R.S.S. (plus la Chine, plus les pays du « glacis soviétique », plus les puissants P.C. français et italiens) et l'impérialisme U.S. et ses alliés qui s'appliquaient à contenir « la poussée communiste » - toujours soigneusement dosée par Staline, quand il le pouvait encore.

En « Indochine », la victoire de Cao-Bang assure désormais une frontière commune entre les zones libérées par le Viet-Minh et la Chine de Mao, garantissant ainsi l'acheminement régulier de l'aide chinoise.

En Corée, le 25 Juin 1950, le Nord communiste certainement instrumentalisé par Staline, lance sous d'obscurs prétextes, une offensive vers Séoul, (qui est prise) ce qui entraîne l'intervention des troupes américaines basées au Japon. Après pas mal de revers initiaux, elles occupent presque toute la Corée du Nord, s'approchant dangereusement des frontières de la Chine populaire. Celle-ci réplique en jetant dans la bataille des centaines de milliers de « volontaires » qui rejettent, au prix de très lourdes pertes, (Staline ne leur accordera aucune couverture aérienne), les soldats U.S. et de l'O.N.U., au Sud du 38^{ème} parallèle.

Sur ces deux derniers points sensibles, rappelons que les généraux américains – super-Mac (Arthur) et ses copains - avec une mentalité de vieux récidivistes, proposeront d'utiliser la bombe atomique, pour régler leur compte, une fois pour toutes, aux diables jaunes (et rouges).

Le blocus de Berlin des « soviétiques », contourné par le pont aérien U.S. est aussi un sujet de friction, le moindre avion abattu par erreur pouvant entraîner la déflagration mondiale.

Et le 12 Mai 1951, pour couronner le tout, les Américains font exploser à la face du monde et à celle de Joseph Staline, leur première bombe H !

Pour la IV ème Internationale, devant cette conjoncture menaçante, une fois de plus : « *Que faire* » ? Comment influencer sur les évènements ? Comment être – et rester – révolutionnaires, et devenir efficaces ?

De plus, il fallait se hâter, prendre l'Histoire de vitesse ; se faire reconnaître, pour être partie prenante dans le grand règlement de compte final qui s'annonçait ; « choisir son camp », celui de l'U.R.S.S. telle qu'elle était (hélas !), un « état ouvrier dégénéré », certes, mais un état ouvrier quand même.

D'où, au sein de « l'Organisation » : conférences, réunions, débats intenses, thèses et anti-thèses (le plus souvent indigestes) dont la tristement célèbre « *Où allons-nous* » du camarade Pablo, bientôt complétée par sa brochure au titre sinistrement évocateur : « *La guerre qui vient* », (tout un programme), préconisant en urgence - faute de temps pour construire une organisation révolutionnaire puissante - d'entrer sans états d'âme dans les partis ouvriers majoritaires, tels qu'ils sont, y compris et surtout les staliniens. C'est « l'entrisme ».

Le monde est donc au bord de la catastrophe – plus ou moins nucléaire – au bord de la troisième guerre mondiale, mais d'où sortira (peut-être), le socialisme, le vrai, l'universel, avec le concours de nos camarades, de nos camarades survivants.

Et le « *Canard enchaîné* », pour ne pas être en reste, titrait, sarcastique, à l'occasion des vœux : « On vous souhaite...UNE année » !

Je m'aperçois, au fur et à mesure de ma lente progression, et avec le recul, que cette année 1951 a été dans ma vie, un « grand tournant ». « A partir de là », comme dirait l'autre, je me suis trouvé aux prises avec des « mécanismes », des « engrenages » – n'ayons pas peur des mots - de moi totalement inconnus, et qui se sont imbriqués les uns les autres, sans (presque) me demander mon avis : l'entrisme, la psychiatrie, et bientôt le syndicalisme. Plein de trucs en isme – et en plus avec des Y, le comble étant évidemment le « trotskysme », couronnant le tout.

Et ce qui risquait de me compliquer les choses, c'est que j'étais toujours un ex-exclu, un « orphelin » du P.C. où je ne pouvais guère espérer pratiquer un « entrisme » direct et digne. « Ils » m'auraient sûrement fait payer très cher, au prix des pires calomnies anti-trotskyistes, mon éventuelle réintégration – ce qui était évidemment pour moi, pour nous, hors de question.

Ca faisait beaucoup pour un seul homme et nous allons voir – si ça vous intéresse – comment je m'en suis sorti.

« UN MONDE A PART »

Chris. Menges

A Quimper, les bâtiments destinés aux « soins » psychiatriques étaient relégués aux confins de la ville. Ceinturés de « hauts murs », ils « contenaient » au plein sens du terme, les fous, (les folles du département étaient à Morlaix), dérangés et dérangeants, qui ne devaient, à aucun prix, troubler l'ordre public. Une loi de 1838, toujours en vigueur, y veillait.

L'Hôpital Psychiatrique, en cet automne 1951, se composait de trois bâtiments principaux – encore appelés « quartiers » :

Le service A, dans les locaux les plus anciens – et d'ailleurs agréables à l'œil - où vivotait une tranquille population assez âgée, les « pensionnaires », parmi lesquels les derniers rescapés des traumatisés de « la grande guerre » et ceux des famines de la dernière. Ce service abritait aussi la « lingerie centrale », gérée par des bonnes sœurs, le dernier carré de résistance à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat – en voie d'extinction naturelle. En attendant, St Athanase « patriarche d'Alexandrie et Père de l'Eglise grecque » (295-373) veillait toujours sur elles, et avait même jadis prêté à l'Asile, son saint nom.

Le service B, (ou « quartier » neuf) dans lequel j'allai me retrouver avec d'autres « nouveaux » disciples.

Le service C, (ou « quartier » Beaume, du nom d'un ancien bienfaiteur de l'Asile St. Athanase).

Il y avait encore :

Un I.M.P. (Institut Médico-Pédagogique), un peu à l'écart, où des institutrices de l'Education Nationale exerçaient leurs talents, auprès d'enfants jugés aptes à recevoir quelques notions de base.

Existait aussi, quelque part, un service « d'enfants fous » : les « inéducables » !!!

Et une modeste petite chapelle, ouverte le dimanche matin à la piété fervente des fidèles les plus mystiques.

Là-bas, vers le stade Kerhuel, la ferme de Kerfily employait quelques malades d'origine paysanne logés sur place.

Au milieu de tout cela, se dressait dans un petit parc privé soigneusement muré, la villa-forteresse, du chef suprême : le Médecin-Directeur.

Les « Services généraux » englobaient, outre une grande buanderie, les représentants de divers corps de métiers : maçons, plâtriers, peintres, menuisiers, électriciens, et même un cordonnier.

L'ensemble se présentait généreusement peint en blanc, avec pierres apparentes autour des porches, des portes et des fenêtres (celles-ci soigneusement grillagées), dans la verdure nuancée de beaux arbres centenaires et de pelouses jamais foulées – sauf par les jardiniers de Kerfily.

Avec ça : une vue imprenable sur la gare de marchandises, la ville aux sept collines et, en se penchant légèrement, les deux flèches de la cathédrale St Corentin.

Le service B où je me trouvais affecté (contenance avouée, de trois-cents à trois-cent cinquante malades !!) était soigneusement ceinturés de murs d'apparence anodine qui fermaient deux cours : la cour Est et la cour Ouest, avec préaux, une rangée de beaux tilleuls et, au pied des murs, à l'intérieur... des « sauts de loups » qui les rendaient parfaitement et discrètement inaccessibles.

Les bâtiments étaient construits sur trois niveaux :

Au rez-de-chaussée on pouvait noter divers services publics : les « agités », la salle (et la cour) Est, puis au centre l'entrée-« parloir », avec le « bureau des chefs » et la lingerie pavillonnaire, prolongés d'un dortoir de petits pères tranquilles, de douches évidemment collectives, et puis, en fin de parcours les « cellules », disposées en abside. Re-belote côté Ouest, avec la salle (et la cour) où prospéraient « les travailleurs » - quelques uns aux ateliers d'entretien, la plupart aux champs – puis les « demi-agités ».

Deux courettes séparaient les bâtiments, à l'Est comme à l'Ouest, du grand parc de la liberté conditionnée. Elles servaient de « remises » et, du côté Est, survivance des années noires de

l'occupation, un malade « auxiliaire » des « agités » (qui aidait efficacement un personnel très restreint), cultivait encore, en toute illégalité, des plants de tabac pour son usage personnel.

Au premier étage : le service des malades incontinents, (plaisamment surnommé « Kerlagâteux ») et un dortoir qui n'en était que l'anti-chambre. Au centre la « tisanerie » (traduisez infirmerie), et l'Admission, voisine d'une petite pièce où l'on pratiquait les séances d'électrochocs. Plus loin, un dortoir, et au bout de celui-ci, les tuberculeux alités – étonnamment calmes et sereins, comme si d'être médicalisés (perfusions...etc...) les normalisait.

Au deuxième étage : de grands dortoirs, où s'entassait une population aussi valide que disparate et où s'exerçait une discrète homosexualité, favorisée par l'entassement et la promiscuité. Détail navrant, à mon arrivée, et pendant quelques années encore, ces dortoirs n'étaient pas pourvus de W.C. et chaque malade se trouvait muni d'un authentique pot de chambre qu'il descendait chaque matin avec plus ou moins de précipitation et de précaution, afin de le vider.

(Bien entendu – sauf les dortoirs du deuxième – la destination de certaines salles devait changer au fil des ans, en même temps qu'une évolution plus thérapeutique du service).

Mon entrée en fonction se passa sans ménagement aucun. On m'affubla d'une blouse blanche, naturellement trop courte de manches, délivrée par le malade dépressif préposé à la lingerie pavillonnaire – et homme de confiance des « chefs ». L'un de ceux-ci me remit une clé du genre « à crémone » en me disant benoîtement : « Tout ce qu'on te demande, c'est de ne pas la perdre, » et zou ! Il m'entrouvrit une grande porte à deux battants qu'il referma illico sur moi.

Je me trouvai alors plongé dans une très grande salle, au beau milieu d'une centaine de malades mentaux, avec des barbes de huit jours (on ne les rasait que toutes les semaines), aux mimiques et aux faciès inquiétants, vêtus de bure jadis bleue marine, chaussés de lourds sabots garnis de paille, allant et venant inlassablement d'un bout à l'autre de la salle, et proférant – le plus souvent en breton – des menaces, des injures et autres invectives dénuées de toute aménité à l'adresse de mystérieux persécuteurs. C'était très bruyant, assez

infernale, et tout à fait alarmant. Certains malades, dans leur va-et-vient continu, s'arrêtaient pile sous mon nez, faisaient demi-tour et repartaient de plus belle. Figures grimaçantes, souvent tournées vers le ciel – ou plutôt le plafond – yeux révulsés, bouches tordues par d'incompréhensibles malédictions, se succédaient ainsi devant moi.

Après avoir apprécié la situation, l'instinct de conservation aidant, j'ai repéré une porte vitrée, fermée à clé, et donnant sur une grande cour (la cour Est) où, faisant les cent pas, bavardaient paisiblement un type en blouse blanche coiffé d'un béret résolument enfoncé sur son crâne obtus, et un malade tout à fait tranquille et bien portant. Je me suis dit, en me calant dans l'encoignure de cette porte : « Au moins, ici, « ils » ne m'attaqueront pas par derrière » ! Et j'ai attendu la suite des événements.

C'est alors que deux ou trois malades se sont approchés de moi, des types tout aussi mal rasés et mal vêtus que les autres – des épileptiques du genre « collant », je l'appris par la suite – qui entreprirent de me rassurer. Du genre : « vous savez, *ils* ne sont pas méchants...etc... » Comme ils parlaient français, nous avons pu discuter de choses et d'autres et le temps a passé sans incidents, jusqu'à ce que quelqu'un s'aperçoive enfin que j'étais seul, éperdu dans la foule. (Je crois quand même qu'il y avait une bonne part de vacherie, ou de mise à l'épreuve, à me laisser ainsi isolé, pour mon premier « contact » avec la folie, tant de la part des « chefs » que des « vieux »).

Après huit jours « d'épreuves » de toutes sortes - mais aussi parfois, de bons conseils – un copain entré avec moi, m'a dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? On reste » ? On a décidé de rester, pensant que ça devrait quand même s'améliorer et que, puisque nous avions tenu le coup jusque là, on pouvait continuer.

Et puis « dehors », c'était le chôm'du qui nous attendait – sans la moindre indemnité.

*

Divers médecins psychiatres, parfois médecins-directeurs, se sont succédés à la tête du service B. Dans l'ordre chronologique, je me souviens de :

Madame le Docteur Zangerlin. très altruiste et chaleureuse, voulant bien faire et pour le mieux, mais confrontée au pire.

Le Docteur Ari Beccache, un « pied-noir » d'origine juive, plein d'enthousiasme et d'illusions vite perdues, mais qui, avant de partir, avait décrété, à la grande panique générale, que toutes les « camisoles de force » seraient amenées à la buanderie...et qu'elles n'en reviendraient plus – plus jamais ! (Elles allaient être remplacées – avantageusement, comme on le verra – par l'entrée en scène des premiers neuroleptiques).

Le Médecin-Directeur Neveu, spécialiste disait-on de l'hypnose, d'une susceptibilité malade, qui le faisait s'empourprer irrésistiblement avec des mines de rosière outragée, lorsque nous lui présentions une revendication syndicale, dont il se disait : « très choqué » !

Le Médecin, puis Médecin-Directeur Jean Edouard Benoiston, doté d'une très forte personnalité. Un jeune et grand costaud déjà légèrement enrobé, aux noirs cheveux en brosse et au langage souvent peu châtié. Il devait rester pas mal d'années à la tête du service B et de l'H.P. ce qui lui permit d'entreprendre, et de réaliser, de grandes réformes, visibles à l'œil nu car, possédant une âme de bâtisseur, il commença par se consacrer à l'architecture. Il fit édifier – et fonctionner – le C.E.D.I.A.C. véritable centre de gestion, de l'hôpital, un service d'enfants (un vrai) : « Le Hameau ». (Le précédent « service » d'enfants était la honte de la honte de l'H.P. Je l'avais entrevu un jour où, pour prendre notre service, il nous fallut changer d'itinéraire, quitter le droit chemin qui menait au service B, et passer obligatoirement devant une sorte de cour boueuse et grillagée qui avait tout du poulailler négligé, dans laquelle déambulaient, camisolés sur mesures et très sales, de petits êtres misérables, enfouis dans un cruel autisme, et qui se balançaient, se cognaient, poussant des cris et autres vagissements inarticulés. Une vision d'horreur, devant laquelle personne ne s'attarda. On y affectait alors, renseignements pris, de « vieux gardiens » près de la retraite). [*Notons que la formation de pédopsychiatre n'existait pas encore. Elle ne sera reconnue et homologuée qu'en 1962-63*].

Jean Edouard débuta ses travaux d'Hercule par une mesure tout à fait réaliste et nécessaire : faire construire sur chaque pignon du service B, dont il avait alors la responsabilité, des escaliers extérieurs d'évacuation des malades, en cas d'incendie. (C'était un vrai miracle, qui avait duré des lustres, qu'un désastre ne se soit pas produit dans ce

service surpeuplé, avec tous les malades entassés – et qui, en douce, fumaient le « tabac gris » réglementairement distribué par les « chefs »).

Toujours à la pointe du progrès, Jean Edouard fit rapidement installer des W.C. aux dortoirs du deuxième étage du service et lutta avec acharnement et efficacité contre la persistance de l'usage des pots de chambre, surnoisement entretenu par certains malades traditionalistes. Un jour, un de ces objets désormais honni à la main, il sonna à l'entrée du service et, me fixant mi-furieux, mi-amusé, me demanda : « Le Roux, pouvez-vous me dire ce que c'est »? Je dus convenir qu'il s'agissait effectivement d'un pot de chambre, en lui assurant que c'était le dernier spécimen de la grande croisade qu'il venait d'entreprendre – ce qui sembla le reconforter.

Il nous dispensait, à nous élèves infirmiers, des cours de psychiatrie absolument captivants, fumant d'immondes cigarillos noirâtres, sans jamais consulter la moindre note et sans « aucune, aucune, aucune hésitation » !

Je devais par la suite, en raison de mes hautes fonctions syndicales, rencontrer régulièrement Jean Edouard, lors de nombreuses « délégations », qu'il exigeait « unitaires » pour gagner du temps – ce qui était tout à fait « dans la ligne » de la C.G.T. Il était direct, facilement cynique, lançant par exemple à sa secrétaire de direction, à la suite d'une question embarrassante : « A vous Madame, de justifier votre traitement et votre logement ». Il déclarait volontiers que les docteurs de Quimper « n'étaient que des commerçants qui s'intitulaient médecins » !

Malgré son anti-conformisme affiché et ses coups de gueule, j'appris plus tard qu'il avait viré gaulliste. On l'a même vu aux Nouvelles halles, compagnon d'estrade de Malraux. Triste fin.

Le Docteur Maunoury., successeur de Jean Edouard à la tête du service B. Exécutons sommairement ce grand blond fadasse et lunaire qui débuta sa calamiteuse carrière par une énorme boulette, en attribuant des notes ravageuses autant que rédhibitoires, à des gens qu'il ne connaissait pas encore, à l'occasion de la toute première notation de l'histoire du personnel hospitalier français – qui venait (enfin) d'obtenir un statut comparable à celui des fonctionnaires. Sans doute mal conseillé par quelque « chef » hargneux et atrabilaire, *M. le maudit*, son forfait accompli, s'esbigna pour convoler en justes noces

en la bonne ville du Mans. Hélas pour lui, et sa famille d'aristocrates sûrement décadents, il se trouva contraint et forcé de venir s'expliquer au cas par cas devant la toute nouvelle Commission paritaire, suite à nos demandes de révision de notes, écourtant ainsi sa « lune de miel » – ce qu'il ne nous pardonna jamais. (Il eut quand même, plus tard, le mérite d'initier à l' « ergothérapie », nombre de malades...et d'infirmiers).

Des Internes en médecine interchangeable, en pénitence à l'H.P., se sont succédés au cours des douze années que je devais y passer. Quelques « permanents », pour diverses raisons, me sont restés en mémoire :

Une petite boulotte distante, n'admettant de brefs contacts obligés qu'avec les infirmiers de la « tisanerie », dont la principale fonction consistait à cueillir d'une main preste, la pèlerine réglementaire bleu marine, que la dame en entrant leur abandonnait d'une légère torsion du buste. La précieuse pèlerine était alors soigneusement suspendue à la patère prévue à cet effet, et la visite pouvait commencer.

Un éternel recalé à je ne sais quel concours, tout gris et soucieux – et même légèrement spectral.

Le Docteur Kochbine., d'origine iranienne, la grande classe ; efficace et compétent, pourvu d'un humour à toute épreuve. Un type rassurant au possible et qui faisait toujours plaisir à voir. Qu'est-il devenu dans le chaos iranien ?

Franchissons subrepticement la frontière de son doux pays pour nous retrouver aux Indes, et préserver ainsi un certain exotisme, doublé d'un érotisme non moins certain, qui, dans un monde déjà déroutant, nous sera fourni par une autre interne, très belle, hiératique, aux cheveux d'un noir de jais (le jais étant, renseignements pris, « une variété de lignite fibreuse et dure, d'un noir luisant »), qui apparaissait parfois dans le service pour quelque urgence, une princesse lointaine à la mode indienne, toujours escortée d'un vieux sikh imberbe, son malade « auxiliaire »-valet de chambre-garde du corps, originaire de...Plougastel-Daoulas. Elle me paraissait parfaitement inaccessible, « trop belle pour moi » - mais pas pour tout le monde. Par elle en effet le scandale arriva, lorsqu'elle convoqua à son domicile pour une

urgence en sens inverse, un copain de service la nuit, robuste rouquin de campagne, sur lequel sa libido se déchaîna dès l'abord. Le gars a eu toutes les peines du monde à s'en sortir - non sans avoir quand même donné sa mesure. Il lui fallut ensuite trouver une explication plausible pour sa femme, sur les diverses lacérations qu'il portait sur le corps, dues à la grande fougue amoureuse de la princesse hindoue. Il découvrit je crois, à cette occasion, une maladie mentale totalement passée inaperçue jusqu'alors, même des plus éminents spécialistes, qui se traduisait, symptomatiquement parlant, par des griffures et autres morsures infligées par des sujets en crise, à de malheureux infirmiers victimes du devoir.

Tous ces messieurs-dames prescrivait, appliquaient ou faisaient appliquer aux malheureux malades, certains traitements d'époque qui présentaient souvent des aspects répressifs, punitifs, périlleux, voire expérimentaux. Ils n'étaient d'ailleurs réservés qu'à certaines catégories (soigneusement répertoriées, classifiées et définies à tout jamais par les grands pontes de la psychiatrie française). Les autres malades, considérés une fois pour toutes comme « chroniques », jouissaient si j'ose dire, d'une paix royale, perdus dans leurs délires, ou végétant au fin fond de leurs démences, de plus en plus séniles. Ceux-là n'avaient droit qu'au « gardiennage ».

N'empêche, « il fallait faire quelque chose », et on le faisait – sans trop d'illusions...et bien peu de résultats.

L'électrochoc était évidemment le plus spectaculaire des traitements, avec ses préparatifs, dont la « sucette » de fabrication locale : deux abaisse-langue en bois, tenus et rembourrés par du coton hydrophile et de la gaze, à glisser promptement dans la bouche du patient avant la crise d'épilepsie provoquée par un courant électrique à basse fréquence.

Les pyrétothérapies consistaient à injecter au malade des substances provoquant une infection parfois localisée (abcès de fixation) et contrôlée, entraînant une fièvre de cheval.

L'insulinothérapie, ou cure de Sakel, déclenchant un coma diabétique, dont il fallait sortir le malade par « re –sucrage », le tout soigneusement dosé – et bougrement périlleux.

Le traitement de l'alcoolisme devenait de plus en plus une priorité. Il fallait calmer le malade agité, halluciné, paniqué, horrifié, (en état de delirium tremens) en commençant par le « camisolier », puis en lui faisant des injections diverses, de Curéthyl A, puis B, d'« Hépatrol en masse » etc – et il fallait se mettre à plusieurs pour le maintenir lors des injections très délicates, pratiquées en intra-veineuses, avec des seringues grosses comme ça. Plus tard venait la cure de désintoxication, la cure de « dégoût », avec des comprimés d'« Espéral », accompagnés de la boisson favorite des malades – le plus souvent le « gros rouge qui tache » des marins-pêcheurs, des gars du bâtiment, des paysans ou autres – qui dégueulaient alors tripes et boyaux dans des locaux prévus à cet « effet ».

Mais le point commun de tous ces « traitements », était leur quasi-inefficacité. Beaucoup de travail, de *bruit et de fureur*, pour (presque) rien. Car, le principal, l'essentiel, n'était même pas ébauché, c'est à dire le contact, la prise en charge psychothérapique du malade. Personne n'était – et ne pouvait être – suffisamment à l'écoute de ses besoins et de sa souffrance psychique, pour l'aider à renaître au sortir de ces médications barbares. [*Tous ces « problèmes » - cruciaux - me passaient alors très largement au dessus de la tête. N.D.L.R.*]

Il n'y avait pas assez de médecins, d'internes (en psychiatrie), et pas du tout de « psy. » en tous genres. Et trop peu d'infirmiers, d'ailleurs insuffisamment formés et motivés, dans le meilleur des cas accaparés par le côté purement technique de leurs interventions – et aussi passablement crevés après huit heures d'affilée de soins affairés.

Aucune concertation entre les médecins, internes, infirmiers en charge des soins et encore moins avec les autres soignants – ceux des cours et des salles, qui pratiquaient une psychothérapie toute instinctive en breton. Jamais la moindre réunion non plus, regroupant tous les soignants (la future équipe pluridisciplinaire), dont le concept n'existait pas encore.

« Service-service, jugulaire-jugulaire », telle était la devise sous-jacente qui présidait à la « gestion » de 350 malades mentaux, par une quinzaine de soignants en équipe – ce qui relevait du tour de force.

Le miracle des « neuroleptiques », en l'an de grâce 1952, a heureusement ouvert une véritable relation soignants-soignés et amené des changements spectaculaires – et combien bénéfiques. Presque du jour au lendemain, certains patients murés dans leur folie, sont

devenus abordables, intéressants, transfigurés. Beaucoup ont « eu leur sortie », sont retournés dans leurs villages, où on pouvait les imaginer heureux, apaisés, admis.

Mais l'H.P. de Quimper, comme sans doute les autres « vieux » hôpitaux psychiatriques, ne pourra se défaire pendant de très longues années encore, de son lourd passé asilaire, comme si une malédiction suintant de ses vieux murs pesait toujours sur lui.

*

Je m'en vais relater quelques « cas » parmi des dizaines d'autres. Tous des cas « lourds » qui pouvaient exprimer leur souffrance, à nu, à vif, en l'absence de toute thérapeutique valable. De véritables « aubaines », pour l'observation et la description des maladies mentales à l'état brut. C'était un mélange détonnant de toutes sortes de pathologies, allant des folies les plus douces aux plus sinistres et menaçantes, avec des dominants et des dominés, des déambulants et des prostrés, ceux qui apostrophaient leurs « infernaux » et leurs « physiquiers » à longueur de journée et ceux qui ne parlaient jamais. La plupart avaient leurs repères, leurs rites et leurs manies, auxquels ils s'agrippaient. Quelques uns devaient accentuer volontairement leurs symptômes, pour mieux s'intégrer à cet univers de folie régnante. Ceux-là jouaient les bouffons, les « fous du roi », le roi qui n'était autre que le soignant, qui lui aussi avait souvent besoin de dédramatiser, de détendre l'atmosphère par des plaisanteries plus ou moins fines, lui permettant d'arriver à peu près intact au bout de ses huit heures d'enfermement rémunéré

Certains malades, le plus souvent en « placement d'office », car considérés comme « dangereux pour eux-mêmes et pour les autres » : « grands déséquilibrés psychiques », mystiques particulièrement ravagés, épileptiques épais et pâteux, rebelles à tout traitement ...etc...se distinguaient. Parmi eux :

C. Albert, « amputé des deux avant-bras », comme il signait lui-même ses tableaux de style naïf, dont une exposition devait avoir lieu en ville, à la célèbre galerie Saluden, sous l'égide de Jean Edouard.

Ce C. Albert, petit homme râblé, originaire d'un port très célèbre du Finistère, avait eu une vie peu commune. Pendant l'occupation, il s'était (bêtement) engagé dans la L.V.F. (Légion des Volontaires

Français contre le bolchevisme) mise en place par Hitler-Pétain-Laval, et s'était retrouvé sur le front de l'Est à garder les ponts et les voies ferrées que les partisans faisaient sauter, au prix du sang et des flammes des villages détruits en représailles – des centaines d'Oradour. On ne sait toujours pas pourquoi, ni quand, ni comment, Albert déserta la sinistre L.V.F. et passa chez les partisans ! On ne sait pas non plus de quelle façon il fut rapatrié à la fin de la guerre.

En tout cas, il rentra chez lui sain et sauf et se mit à picoler sérieusement. Il se bagarra pas mal, avec une redoutable efficacité et une renversante rapidité d'exécution de ses adversaires, ce qui lui valut d'être interné plusieurs fois à Quimper, semant la panique dans le service. Au cours d'une de ses sorties, sans doute pas mal bourré, il fit le pari stupide d'aller d'un poteau électrique à l'autre en se suspendant aux fils ! Electrocuté, il perdit ainsi ses mains et ses avant-bras.

Dès lors, cessant – et pour cause – d'être la terreur du service et inspiré par la nostalgie de son cher vieux petit port de pêche, il prit goût à la peinture, aidé par Jean Edouard qui le parraina. Il peignait des bateaux et des bateaux, en tenant son pinceau par la bouche et s'aidait de ses moignons, en particulier pour mélanger les couleurs. Quand je l'ai connu c'était un type toujours très vif, plein de vitalité, et absorbé par son œuvre picturale. Il me fit cadeau d'un de ses tableaux qui trône toujours chez moi à une place d'honneur. Je regrette évidemment de ne pas l'avoir fait s'exprimer davantage sur ses aventures de la seconde guerre mondiale.

Autre manchot, volontaire celui-là, qui après avoir tué son père et sa mère, se trancha le poignet - *la main du Diable* - avant de se jeter dans la rivière, à marée basse. Ses parents le destinaient à la prêtrise. Il était resté très croyant et secondait l'aumônier lors des offices. Je me souviens encore de sa voix discordante, comme une soudaine clameur de détresse, pendant l'exécution d'un chœur de Noël. Retranché dans son mysticisme, hyperactif, il tenait le coup comme il pouvait.

Le Tatoué (de la tête aux pieds), tout bleu, lent, calme et reptilien. Ancien légionnaire, avant mon arrivée, il avait lardé de coups de cuillère bien aiguisée, l'aide-soignant préposé aux cellules, où il résidait par mesure de sécurité. Expédié à Rennes pour y être lobotomisé (une intervention chirurgicale sur le cerveau « sectionnant les fibres nerveuses qui unissent le lobe frontal au thalamus », ce qui

était censé agir sur l'impulsivité), il vieillissait depuis paisiblement, et entretenait avec son ancienne victime, toujours fidèle au poste, des relations exceptionnellement cordiales et teintées d'une évidente complicité..

L'Espagnol, continuellement « camisolé » sur son lit des « agités » et seulement levé (bien encadré), pour son bain hebdomadaire. La haine, dans ses yeux noirs, brillait en permanence. Il avait sectionné, d'un coup de mâchoires, le doigt d'un infirmier qui le faisait manger. Il ne parlait pas un mot de français. La grâce des neuroleptiques le leva, l'habilla et lui donna une apparence normale. Difficile quand même d'établir un contact. On le devinait confus et embrouillé – voire délirant.

J'ai appris que plus tard, l'administration l'avait expédié en Espagne, sous Franco, alors qu'il avait combattu dans les rangs républicains. Il avait d'ailleurs fait plus : réfugié en Algérie après la guerre civile, il s'était engagé dans l'armée Delattre jusqu'à la fin de la guerre mondiale. A Irun, lors de son « transfert », les gardes civils espagnols l'avaient empoigné sans ménagement aucun, pour le plonger à nouveau dans le gouffre sans fond.

D'autres, moins inquiétants, mais souvent plus spectaculaires, pouvaient, bien à l'abri des hauts murs, donner par « périodes » - terme fréquemment utilisé pour désigner les phases aiguës de certains comportements – libre cours à leur folie :

Jourlidt, jeune gars costaud et velu qui cultivait les fausses reconnaissances, dans un délire fraternel. Certains soignants étaient par lui soigneusement sélectionnés, comme étant ses « cousins ». Ainsi nous formions tous une grande famille. Moi, j'étais le cousin **Dain Gabriel**.

Jean Louis, paisible et précieux « auxiliaire » à « Kerlagâteux », débonnaire et replet, nous confiait parfois, sous le sceau du secret, qu'il avait « un cœur en or », en or pur – et il en était tout ravi.

Louis, son collègue, petit homme moustachu, la cinquantaine, droit comme un I, passant parfois spontanément aux aveux, à la confession publique et déclarant tout de go : « J'étais là, comme un coq sur une poule, et je baisais le sacré cœur de Jésus » ! Mais il s'agissait d'un inceste.

Jules, le prototype du maniaco-dépressif livré à lui-même. Ce petit maigrelet, au nez pointu et à la mine chafouine, passait d'un extrême à

l'autre progressivement, et d'après sa physionomie, les expressions de son visage, ses attitudes, on pouvait aisément prévoir ce qui allait arriver.

Il oscillait ainsi de la plus grande instabilité psychomotrice, avec plaisanteries et jeux de mots confinant à la pure niaiserie, le tout teinté d'une certaine provocation, à un repliement complet sur lui-même : regards de chien battu, pâleur cadavérique, mutisme complet, rictus haineux...etc...dont il n'y avait alors rien à faire pour le sortir.

Victor, ex-kleptomane, en même temps que coiffeur itinérant, était le plus souvent « en période » d'excitation maniaque, pétillante de bonne humeur. Ce petit bonhomme plus très jeune, musclé et agile, baignait le plus souvent dans une joie assez exaspérante – à la longue – dont il faisait largement profiter son entourage. Plein de trouvailles, il se débrouillait pour obtenir un tampon d'ouate imbibé de mercurochrome qu'il fixait sur son grand béret bleu réglementaire. Il retrouvait ainsi sa place de matelot « à bord du torpilleur A.K.K. », un chasseur de mines scatologique, dont il imaginait diverses « missions », toutes plus farfelues les unes que les autres, salut militaire répétitif et caricatural à la clé.

Et puis, d'un seul coup d'un seul, il disparaissait de la circulation, se recroquevillait sur lui-même...et se mettait à déchirer tout ce qui était déchirable : ses vêtements, ses draps, son matelas, les torchons et les serviettes...etc...etc...Excédé – et talonné par l'Economat et la Lingerie ? – Jean Edouard le fit boucler dans une « cellule » (bien chauffée), à poil sur la paille, afin qu'il n'ait plus rien à déchirer. Erreur. Au bout de quelques jours, on s'aperçut qu'il avait réussi à réduire sa paille en fine poussière, la découpant brin par brin avec ongles et dents, sans arrêt, jour et nuit. Il n'était plus qu'une sorte de *bête humaine* enduite de poussière de la tête aux pieds, rampant, l'œil sournois, à la recherche d'encore quelque chose à détruire.

Il était plus que temps que les neuroleptiques arrivent sur le marché – et que Jean Edouard fasse transformer les cellules en bureaux, pour lui, sa secrétaire, les internes, les chefs, les entretiens avec les familles...etc...

Pour ma part, j'ai gardé un (seul) bon souvenir de mon passage, une nuit aux cellules, où des malades particulièrement tranquilles, plongés dans les bras de Morphée, m'ont laissé savourer en paix le

livre de James Jones : « *Tant qu'il y aura des hommes* », que j'ai lu d'une seule traite.

*

L'organisation et les conditions de travail étaient immuables, figées, les mêmes pour tous les infirmiers ou aides-soignants.

C'était le régime des trois-huit : 6 heures-14 heures, 14 heures-22 heures, et 22heures-6 heures. Les types en général, détestaient « être de l'après-midi » (14-22 h.). Ils appréciaient particulièrement l'équipe du matin qui leur permettait de « travailler » sur leurs maisons, leurs jardins ou leurs champs, et même d'être embauchés comme « dockers au Corniguel », l'avant-port de Quimper – comme je le fus moi-même pendant deux jours, histoire de rigoler un peu, un peu jaune.

Durée de chaque « prestation » en équipe : quatre semaines d'affilée, un rythme qui nous laissait largement le temps de nous adapter au mode de vie qui en découlait.

Repos : trois jours par quinzaine, dont deux accolés et qui variaient toutes les quatre semaines, à chaque changement d'horaire. (Pour atteindre les W.E. convoités, il fallait poireauter six ou sept mois).

Congés annuels : une semaine par trimestre depuis la nuit des temps. Commode pour les chasseurs, les pêcheurs, « les travailleurs de la terre » (les foins, la moisson, l'arrachage des patates, les labours d'hiver...etc). Les amateurs d'exotisme et de voyages culturels pouvaient aller se faire foutre.

Chaque équipe de jour comportait un certain nombre de « postes fixes » - des soignants affectés pour quatre semaines dans l'un des services déjà cités – et des « remplaçants »...qui les remplaçaient lors de leurs repos et congés. Et là, c'était la foire d'empoigne quotidienne. Si l'on guignait particulièrement tel ou tel poste (fixe) vacant, il fallait arriver très en avance sur l'heure de prise de service, enfiler sa blouse vite fait, et s'installer solidement. Les derniers arrivés des remplaçants, parmi lesquels je figurais avec constance, héritaient toujours de postes (ridiculement) déconsidérés, comme les cours Est et Ouest, où pourtant le grand air vivifiant nous donnait bonne mine.

Les équipes de nuit, moins pourvues et plus intimes, « tournaient » à l'amiable, selon affinités. Les « veilleurs » se réunissaient le plus souvent possible, dans certains postes qui le permettaient : agités, demi-agités, dortoirs...pour y pratiquer des jeux de cartes : belote, puis plus tard, le poker – surtout le poker, auquel nous avons converti un des deux « Chef-veilleur » qui en était devenu complètement accroc. Il allait même, dans cet enfer du jeu qu'était devenu le service la nuit, jusqu'à nous débaucher de nos postes pour pouvoir assouvir sa nouvelle passion. (Pour nous et pour l'ensemble de l'H.P. c'était aussi la façon la plus sûre de neutraliser cet être balourd et peu ragoûtant).

Le second « Chef-veilleur » guettait, avec des ruses de Sioux – « pardonne-moi, ô Grand Peuple » - les veilleurs qui piquaient du nez, glissant silencieusement sur ses chaussons-mocassins à semelles de feutre, pour leur foutre des « rapports au cul », des rapports parsemés de perles restées célèbres, du genre : « Je l'ai trouvé en état de dorme profonde, enroulé autour de ses couvertures ». Ce gros bonhomme, aussi large que haut, complètement buté et rigide, m'étonna cependant quelques années plus tard, alors que j'étais « reconnu » comme syndicaliste – et sans doute un peu plus. Il se permit, une nuit, quelques confidences : pendant (ou plutôt après) la guerre de quatorze, où il avait été mobilisé dans la marine, il s'était trouvé mêlé à la révolte de la flotte de la mer Noire. Il y avait participé comme les autres, trouvant alors tout à fait légitime « qu'on leur foute une bonne fois la paix », ainsi qu'aux Russes, et qu'on les laisse enfin rentrer chez eux. Même celui-là avait pu se révolter.

On le devinera aisément : j'aimais bien la nuit. Je ne tentais jamais de dormir car, en rentrant chez moi, je me glissais tout de suite dans les toiles, et ça durait souvent jusqu'à cinq heures du soir. L'hiver, je ne voyais pratiquement pas le jour pendant quatre longues semaines. Au réveil, je prenais un petit déjeuner classique café-pain beurre, à vingt heures je « mangeais la soupe » et partais ensuite vers « l'asile de nuit », mon petit sac à l'épaule abritant ma thermos de thé, mon sandwich et mon indispensable bouquin.

Je détestais tout naturellement l'horaire du matin, complètement inhumain : très pénibles levers à cinq heures dans l'hostilité d'une ville encore endormie, travail ingrat à effectuer rapidement (lever des malades, toilettes, lits à faire...etc...) Et rien à bouffer, pas de cantine,

ou de cafétéria (impensable). On disposait tout juste d'une petite demi-heure pour mastiquer l'éternel casse-croûte jambon-beurre, vers dix heures.

Deux mots des « Chefs de quartiers », au nombre de quatre ou cinq, plus tard dénommés Surveillants, qui étaient chapeautés par un Surveillant-Chef. Le nôtre, qui s'en alla prestement en retraite, était un vieux type souriant, encore très alerte, qui avait la particularité de se marrer tout le temps, comme s'il venait de faire une bonne blague à quelqu'un. Sur sa blouse blanche, il arborait à la première boutonnière, deux petits galons dorés. C'était peut-être ce qui le rendait si heureux. Son successeur, dit « **Le Triste** », était un individu accablé et soucieux, particulièrement pessimiste en ce qui concernait la nouvelle génération.

*

C'était la première fois que des cours étaient organisés pour des dizaines de types, qui par ailleurs travaillaient en équipes et servaient avant tout de « renforts » et de « bouche-trous ».

Pour ma part, après huit heures de travail du matin, j'étais complètement vidé, incapable d'assimiler quoi que ce soit. Mes cours de première année s'en ressentirent cruellement et de façon tout à fait irréversible, au point que dans le domaine resté mystérieux de l'anatomie physiologie, mon cahier de cours, après la première leçon sur la cellule, s'arrête tout net sur celle consacrée aux os – une vraie fracture. Ensuite, rien que des pages résolument blanches, jusqu'à la fin de l'année scolaire. Je devais somnoler de bon cœur, au fin fond de la salle, retrouvant ainsi mes vieilles habitudes de « cancre las » !

En deuxième année, sursautant brusquement, je semble m'améliorer, si j'en crois un cahier assez bien tenu – qui a traversé miraculeusement toutes ces longues années – comprenant des cours restitués avec une certaine application, des leçons numérotées, des passages soulignés, des paragraphes bien distincts, ainsi que j'avais appris à le faire en histoire, au Cours complémentaire « Jules Ferry ». Ces cours portaient sur les diverses et nombreuses pathologies mentales et les moyens (limités) de les traiter. Ils m'intéressaient d'autant plus, que Jean Edouard et le Dr Collier les dispensaient avec talent – et je me souviens encore d'une phrase sublime prononcée par

ce dernier : « *La pensée est toujours soutenue par un sentiment qui la colore et la transforme* ».

Point (très) faible de cette formation : la pratique – ou plutôt son absence totale. Personne apparemment, pour cette première fournée d'élèves infirmiers, ne s'était posé ce problème, pourtant allant de soi ; faute de temps, faute de moyens, faute de formateurs. Faute d'organisation du travail sur le tas aussi, où les élèves subissaient le tir de barrage d'une certaine « vieille garde », soigneusement protégée et confinée dans les « postes clés » - censés ouvrir la voie à de belles carrières de « chefs » - à savoir : les « infirmeries-tisaneries », où les soins étaient pratiqués par de relativement vieux infirmiers, jaloux de leurs prérogatives, de leurs contacts privilégiés avec médecins et internes, et de leurs tabliers blancs noués sur leurs blouses bien repassées, signes visibles à l'œil nu de leur rang et de leurs importantes fonctions médicalisées. Une sorte d' « aristocratie infirmière », en somme.

C'est ainsi que la première promotion d'élèves infirmiers, arriva, plutôt mal que bien, en Juin 1953, à l'Examen.

Elle était complétée de certains aides soignants, des anciens pour la plupart, auxquels « on » avait laissé entendre que, pour eux, cet examen ne serait qu'une simple formalité leur permettant d'être « reclassés », comme certains de leurs collègues déjà promus infirmiers. (Ceci à la suite de divers concours de circonstances pas très nettes, où le piston, les manœuvres perverses d'un ancien Médecin-Directeur et les répercussions de la scission perpétrée par « Force Ouvrière » avaient fait disparaître la C.G.T. du paysage syndical. Notons que pas mal d'aides soignants irréductibles, considérant qu'ils auraient dû être reclassés purement et simplement par voie administrative – et n'ayant ni l'envie, ni parfois les moyens, de se mettre à étudier la cinquantaine venue, avaient refusé tout net le moindre compromis.

*

La date de l'examen approchait inexorablement, et je devenais de plus en plus conscient de mes lacunes et de mes pages blanches. Je décidai donc, huit jours avant la date fatidique, d'en prendre tout autant, en très officiels congés de maladie, pour

« bûcher ». J'empruntais des cours de première année, des bouquins, achetais une provision de « gauloises vertes » (dénicotinisées), tout à fait dégueulasses mais encore conseillées par la faculté(!), et je me fis du thé, beaucoup de thé, celui-ci étant, comme je l'avais entendu dire dans un cours : « un toni-cardiaque et une nourriture de base ».

Difficile quand même, de se fixer pendant des heures, sur les subtilités du fonctionnement du corps humain « qui tant est cher ». J'essayai cependant d'apprendre le minimum du minimum, sur tous les sujets possibles. Et au bout de quatre ou cinq jours, regardant la situation bien en face, je me dis – et j'allai le dire à un bon copain de mon acabit : « Rien à faire, nous sommes collés d'avance », ou quelque chose comme ça. Ce copain, toujours optimiste – et non moins déconnecté – essaya de me remonter le moral par des arguments apparemment réalistes que je jugeai spécieux. Pour résumer sa pensée : « Ils ne nous demanderont jamais tout ça, puisque dans la pratique, au quotidien, on ne l'applique pas ». Bon. Ce qui est fait est fait, ou plutôt ce qui n'est pas fait n'est pas fait, et il est trop tard pour le faire.

A l'écrit nous sommes surveillés par des médecins, des internes, des « chefs » et des infirmiers titulaires, dont quelques sympas, qui nous filent en passant dans les travées des tuyaux utiles – sur lesquels je brode tant que je peux. Comme beaucoup d'autres, je me paie même le luxe d'aider nos camarades aides soignants, en leur glissant discrètement en oblique et sous le nez, ce que j'ai déjà pondu, précisé de quelques chuchotements qui se veulent explicatifs. (Hélas ! la plupart d'entre eux n'arriveront pas à copier à temps, ce que nous leur montrons). Je termine l'écrit en luttant jusqu'aux extrêmes limites du temps imparti. Et voilà, je suis reçu.

Quelques jours après, c'est l'oral...et la pratique. Des « médecins-commerçants » d'en ville sont présents. Chacun dans sa spécialité : ophtalmo., cardiologue et autres champions du clientélisme qui rapporte, nous interrogent, et nous passons devant eux à tour de rôle. Je commence par être interrogé sur l'œil. Je n'y connais vraiment pas grand chose, mais il me revient qu'on l'a comparé à un appareil photographique. Or, Yves s'est lancé dans la photo. et m'en a un peu-beaucoup parlé. Alors, j'y vais, je plonge dans un univers en noir et blanc qui semble satisfaire et surtout désennuyer mon examinateur. Il me remercie par ce que je prends, en lorgnant furtivement à l'envers,

pour un 18 – qui s'avérera n'être qu'un modeste 12 – mais aura l'énorme mérite, de me rendre résolument optimiste et complètement décontracté, durant toutes les épreuves suivantes. Je vais alors, papillonnant, de l'un à l'autre de ces messieurs, bourré de confiance en moi (!!!) additionnant en mon for intérieur, mes notes, plutôt médiocres au bout du compte, à mon faux 18 qui me dopera toute la journée. Je crois, je sais d'avance, que je suis reçu ; lorsque se pointent les épreuves pratiques – très mal organisées, ce qui me permettra de passer victorieusement au travers.

Quelques jours plus tard j'attends les résultats officiels de l'examen, devant l'entrée de l'H.P., avec la petite bande des premiers embauchés. Il fait beau. Je me suis payé, depuis quelques temps déjà une « Motoconfort » 125 cm³, 4 temps, latérale. D'autres aussi sont motorisés, et nous sillonnons Quimper et ses environs pour annoncer la bonne nouvelle...et « arroser ça », les uns chez les autres.

*

Quelques temps après cet examen qui faisait de moi un titulaire à part entière, je m'aperçus, considérant mon bulletin de paie, que l'administration me subtilisait une certaine somme pour ma lointaine retraite – et même qu'elle poussait la perversité jusqu'à me délester d'une pincée supplémentaire, afin de « valider » mes deux années d'élève infirmier stagiaire.

Ca ne me convenait pas du tout. Pas tellement pour le fric (encore que) mais aussi (et surtout), parce que je ne croyais pas un instant à « leur » retraite, une situation dans laquelle je ne pouvais vraiment pas m'imaginer. [*Voilà quinze ans que j'en « profite ».* N.D.L.R.]

Mon raisonnement était très simple. Compte-tenu de la conjoncture de guerre révolutionnaire à l'échelle mondiale, qui m'attendait particulièrement, je pensais, dur comme fer, que je n'aurai jamais, au grand jamais, le moindre besoin de la moindre retraite. Si je « tombais » dans la lutte finale, plus de problème, et si par hasard je « survivais », la société socialiste – la vraie – prendrait tout naturellement en charge, et à un niveau convenable, le sort de tous les vieux travailleurs, et autres anciens combattants.

Je décide donc de faire une démarche personnelle auprès de la secrétaire de direction - sans bien sûr lui dévoiler mes motivations profondes - pour lui demander de surseoir à toutes ces inutiles ponctions sur mon déjà maigre salaire. Mais cette brave dame (au demeurant) m'explique patiemment que c'est impossible, que c'est la loi, une loi prévoyante et juste – et de plus une « conquête » sociale obtenue par les luttes des « travailleurs et travailleuses de ce pays. » [*Pardon Arlette, pour cet anachronisme.*] Ah bon ! Je me sens tout de même un peu con. Et je bats...en retraite, ne pouvant lui avouer mon scénario catastrophe.

*

Comme j'ai la ferme intention de me lancer bientôt à fond dans le syndicalisme, (entrisme oblige), je me rends compte qu'il y a dans ce qui précède quelque chose qui cloche. Un évident décalage entre l'idée que je me fais de « la situation à l'échelle internationale » et celle que vivent au quotidien, en bons terriens terre à terre, mes compagnons de travail qui constituent encore la majorité du personnel : beaucoup de « cadets de Bretagne » qui n'ont pu rester à la ferme, faute de place et de moyens d'y subsister.

Mais, progressivement, d'ex-ouvriers de petites boites sur le déclin devaient passer les concours d'entrée, ainsi que des « cas » très variés, et divers « marginaux » dans mon genre, avec chacun sa petite histoire. Je me dis qu'il me faudra sûrement faire un gros effort d'adaptation pour mener à bien mes projets syndicaux – devant lesquels je vais me retrouver bien seul.

Pendant ce temps-là...

Staline aussi croit en « *la guerre qui vient* ». Pour lui, elle est inévitable. « Il faut s'y préparer et donc, dès maintenant, éliminer tous les traîtres réels et potentiels ». (Philippe Robrieux)

L'épine titiste qu'il ne parvient pas à extirper, lui fournira quand même matière à se débarrasser de ceux qui, dans leur passé de combattants antifascistes (brigades internationales d'Espagne), ou de résistants antinazis, risquent, à la « faveur » d'un conflit mondial de le déborder - sur sa gauche. Issus eux-mêmes du stalinisme, mais projetés en première ligne des combats passés, ce ne sont pas des bureaucrates planqués et dociles, mais des hommes d'action qui croient, ou veulent encore croire, en un monde meilleur, pour tous. Des hommes à abattre.

La vague de répression déferle en 1951 sur Prague (procès Slansky-London), illustré par *L'aveu* de Costa-Gravas, sur Budapest (procès Rajk), sur l'« affaire » Marty-Tillon au P.C.F.

La « machine à broyer » stalinienne ne peut rigoureusement plus rien contre Mao victorieux et sa Chine nouvelle. Mais Staline, de plus en plus fou (paranoïa aiguë détectée dès 1936, par des psychiatres soviétiques imprudents et qui seront vite liquidés), invente en Janvier 1953, « le complot des blouses blanches », celui des « médecins du kremlin », déjà « coupables de l'assassinat de Jdanov et de Cherbakov » - ce qui en même temps place Béria, responsable suprême des services de sécurité défailants, sur une pente aussi savonneuse que fatale.

La propre fille du tyran, Svletana, dira : « C'est comme si mon père était à l'intérieur d'un cercle noir. Quiconque s'aventure à

l'intérieur du cercle disparaît, meurt, ou est détruit d'une manière ou d'une autre »...

Staline, de plus en plus persécuté-persécuteur, ne fait confiance à personne pour sa précieuse petite santé, et surtout pas à des médecins-assassins. Il se fait « suivre » par un vétérinaire qui lui prescrit des gouttes quelconques.

En vain. La bête meurt le 5 Mars 1953.

Elle entraînera avec elle dans la tombe, 1.500 personnes, inconsolables de la perte de leur père fouettard, venues lui rendre un dernier hommage, lors de ses grandioses funérailles officielles. Pour canaliser la foule, « les autorités » firent donner la milice dont les camions « bouclèrent le centre ville pour arrêter le torrent. C'est ce qui provoqua la panique. Les derniers adieux tournaient au cauchemar ». (Svetlana Alliluyeva)

La succession étant immédiatement ouverte, les grandes manœuvres commencent sans perdre un instant, entre : Malenkov, Molotov, Beria et Khrouchtchev le finaud – le moins hypnotisé par Staline et, de plus, « homme de terrain ». Après la liquidation de Beria et de ses sbires les plus haut placés par l'armée de Joukov, qui lui-même montera en première ligne, les sommets de la bureaucratie du parti et de l'état vont pouvoir respirer normalement. Il y aura encore des disgrâces et des limogeages, mais plus de goulag, ni de balle dans la nuque. Le retour massif des survivants des camps va entraîner *le dégel* et, en 56, le fameux rapport (secret) « attribué » au camarade Khrouchtchev...

Les directions des partis staliniens, pas spécialement futées – dame, « on » a éliminé, d'une manière ou d'une autre, tous ceux qui avaient le malheur d'avoir « une tête pensante » - s'affrontent, tâtonnent et font n'importe quoi. Le gros et huileux Malenkov leur semblant bien placé, je me souviens d'une très étrange « photo » truquée, parue en bonne place dans « L'Huma. », représentant Lénine et Staline, côte à côte pendant la Révolution d'Octobre – c'était bien précisé – avec devant eux, « le jeune Malenkov », déjà pas mal replet, qui leur désigne, et même peut-être leur démontre, quelque chose d'essentiel, voire de décisif, pour la prise du pouvoir. Staline joue admirablement le rôle de protecteur bienveillant du petit génie, que « le grand Lénine » paraît découvrir et apprécier lui aussi, charmé, et complètement convaincu. Grotesque.

Conditionnés par des années de mensonges et de « culte de la personnalité » du monstre, les braves gens, les militants staliniens, les bureaucrates de tous niveaux, sont réellement et profondément affectés par la disparition de leur sinistre père spirituel. Philippe Robrieux observe, en ce 5 Mars 1953, à la conférence nationale du P.C.F. certaines réactions : « Bon communiste, Roger Pannequin cherche à faire appel à son tempérament militant pour surmonter sa douleur. Il se tourne vers son voisin, Gaston Monmousseau et lui glisse : « Lénine a été remplacé... »; aussitôt le vieux Monmousseau lui saisit le bras : « Ecoute-moi, mon garçon. Je les ai connus tous les deux. Lénine, on pouvait le remplacer. Staline, on ne le remplacera pas. »

Même des trotskystes chevronnés n'arrivaient pas à croire tout ce que Trotsky avait déjà écrit dans sa biographie de Staline, interrompue en Août 1940 par le coup de piolet du tueur stalinien. Ils pensaient que « le Vieux » ne pouvait réaliser un travail impartial sur un tel « sujet », compte-tenu des épreuves qu'il avait lui-même subies, après l'assassinat et la disparition de toute sa famille et de ses proches.

Comme disait Baudelaire : « La plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas. »

*

Le 22 Juin 1953 « les prolétaires de Berlin se lèvent ». C'est un mouvement spontané qui débute le 16 Juin par la grève massive des ouvriers du bâtiment protestant contre l'élévation de « leurs normes » de travail – sans augmentation de salaire. Les cheminots et les métallos se joignent à eux. Les grévistes descendent dans la rue et clament : « Nous en avons assez. Nous ne pouvons plus vivre ainsi. Vive la grève générale » !

Par centaines de milliers, venant de dizaines de kilomètres à la ronde, ils marchent sur le siège du gouvernement Grotewohl pour exiger sa démission.

Les 17 et 18 Juin les manifestations ouvrières s'étendent à toute l'Allemagne de l'Est, et parfois la « police populaire » fraternise avec les travailleurs en lutte.

Le gouvernement, sans doute le plus servile et le plus momifié de tout le « glacis soviétique », complètement dépassé, s'abrite

aussitôt derrière l'occupant russe. Les tanks interviennent, les mitrailleuses fauchent les rangs des manifestants qui scandaient : « Nous sommes les travailleurs de Berlin ! Ils ne feront rien, nous sommes des ouvriers » !

« Plusieurs dizaines furent tués, plusieurs centaines blessés. A Magdebourg, où 10.000 métallurgistes des usines Thaelmann s'étaient emparés de la préfecture et de la prison et avaient libéré les détenus politiques, vingt d'entre eux furent tués. Des événements semblables se déroulèrent à Weimar, Chemnitz, Hall, Dresde, Leipzig, Erfurt et dans les mines d'uranium de Saxe. A Berlin, l'ouvrier électricien en chômage Willy Göttling, fut fusillé pour l'exemple. Le vice-président du gouvernement, Nuschke, déclara : « Les Russes ont raison d'employer les tanks, car c'est leur devoir, en tant que puissance d'occupation, de rétablir l'ordre ». (*La Vérité* n° 317 du 29 Juin 53)

Enfonçant le clou pour achever de crucifier le peuple, les plumitifs aux ordres de la bureaucratie, osent écrire : « Il y a lieu de rougir que les travailleurs allemands soient tombés dans le piège des machinations des provocateurs de Berlin-Ouest, que les ouvriers de Berlin n'aient pas réussi à empêcher que fût souillée leur ville ».

La bourgeoisie internationale, très satisfaite de la tournure (répressive) des « évènements », se frotera discrètement les mains, tout en versant des larmes de crocodile sur le triste sort des ouvriers berlinois. Mais elle redoute surtout que les travailleurs de toute l'Allemagne s'unissent dans un même combat. « On comprend dès lors que Kayser, ministre d'Adenauer, ait adressé aux travailleurs insurgés de la zone orientale un appel au calme ».

Mais le plus dramatique, et le plus fondamental à la fois, était « que personne ne s'était trouvé à la tête des manifestants, inorganisés et livrés à leur seul sens de classe, pour donner un programme à la lutte qu'ils voulaient mener. Des témoins oculaires ont rapporté comment, au matin du 17 Juin, de nombreux travailleurs, manifestant dans les rues de Berlin, disaient entre eux : « Malheureusement nous n'avons pas de direction ».

Mais les ouvriers de Berlin, malgré les anciennes défaites programmées, malgré le nazisme et la guerre, malgré le stalinisme réel, avaient les premiers montré le chemin : celui de la révolution politique ? Cette révolution politique si chère au cœur des trotskystes, qui devait permettre d'éliminer la bureaucratie sans porter atteinte à

l'économie planifiée, à la propriété collective des moyens de production, redonner tout le pouvoir à des soviets démocratiquement élus, et relancer la « révolution permanente ».

*

Un inconnu qui allait devenir illustre livrait son *premier combat*, le 26 Juillet 1953, en attaquant avec cent cinquante « companeros » la caserne Moncada, à Santiago de Cuba.

Fidel Castro, jusqu'alors seulement repéré à La Havane comme leader étudiant, avait compris qu'il fallait créer « l'étincelle d'où jaillira la flamme ». Pour ce faire, lui et ses compagnons – dont son frère Raul – avaient besoin d'armes et, ne voulant pas devenir « tributaires du monde louche des trafiquants », avaient décidé pour s'en procurer, armés seulement de quelques fusils de chasse et autres armes disparates, de s'emparer de Moncada qui regorgeait d'armes modernes...et d'un millier de soldats de Batista – valet aussi cruel que détesté des Etats-Unis.

Malgré une sérieuse préparation et une grande détermination de la part des insurgés, les « impondérables » se liguèrent contre eux lors de l'attaque du « cuartel » - et la répression fut atroce. Les soldats du régiment n° 1 de la « guardia rural » avaient eu peur, ils avaient découvert « qu'on pouvait , eux aussi les tuer ». « Ils se baignèrent dans le sang ». Plus du tiers des assaillant fut exterminé.

Fidel fut capturé avec d'autres combattants, à l'aube du 1^{er} Août, dans un « bohio » (cahute), par le lieutenant noir Sarria – un homme sentencieux qui n'avait jamais cessé de se cultiver – placé à la tête d'une patrouille verte de trouille.

Des soldats veulent alors abattre Fidel sur place. Celui-ci n'arrange pas les choses en leur lançant :

« -Vous êtes les soldats d'un tyran » !

Mais Sarria s'interpose : « -On ne tue pas les idées »

Fidel chuchote à l'oreille de Sarria : « -Vous avez deviné qui je suis. Si vous me tuez, vous serez nommé capitaine »...

«-Muchacho, je ne suis pas ce genre d'homme » !

«-Si vous m'épargnez, c'est vous qu'on tuera ».

«-Qu'ils me tuent ! C'est l'éthique de chacun qui décide ».

Fidel fut jugé à part des autres insurgés survivants. Tous transformèrent leur procès en acte d'accusation contre le régime de Batista, dans la plus pure tradition révolutionnaire. L'opinion publique cubaine secouée par l'événement étant favorable aux accusés, les sentences du tribunal furent relativement modérées. (Et le poids de la sanglante répression « à chaud », pesa aussi dans la balance).

Condamné à quinze ans de prison au pénitencier de l'Île des Pins, Fidel y « fonda une Université pour ses trente compagnons » - toujours dans la plus pure tradition révolutionnaire.

Libéré par une amnistie en Juin 1955, il...etc...etc...etc...

Le 26 Juillet deviendra la date de la Fête Nationale cubaine.

A chacun sa Bastille. Fidel, après le triomphe de la « Révolution », transforma Moncada en école, et « les murs qui, le 26 Juillet 1953 avaient entendu tant de hurlements d'agonie, résonnèrent des chants et des rires des enfants quand les grilles de l'ex-caserne s'ouvrirent devant eux, et qu'ils s'envolèrent avec des cris joyeux pour prendre d'assaut leur domaine ». (d'après Robert Merle : « *Moncada, premier combat de Fidel Castro* »)

PRELUDE A L'ENTRISME

Au mois d'Août 53, je traverse presque toute la Bretagne en diagonale, de Quimper à Saint-Malo, pour accueillir dans cette dernière cité citée, Marie qui revenait d'Angleterre avec Jeanne. Marie et moi sommes restés dans le secteur, campant au bord de la Rance, puis visitant le Mont Saint-Michel.

Les guides employés « sur le site », contrairement à l'ensemble des agents de la Fonction Publique, n'étaient pas en grève contre les décrets-lois pris par le gouvernement Laniel, qui osait s'attaquer aux régimes de maladie et de retraite des fonctionnaires et des travailleurs à statut (E.D.F., S.N.C.F. etc). La grève, massive et déterminée, dura en moyenne trois semaines avec un pic de quatre millions de grévistes le 14 Août, en pleines « grandes vacances », et fut un succès mérité. [Nous vivions alors, sans même nous en douter, « *une époque formidable* ».] Laniel ne s'en releva jamais – et cette grève générale me donna à penser.

*

Rentré à Quimper après avoir constaté l'impact que pouvait avoir sur la société, un grand mouvement de masse, j'étais plus que jamais décidé à y participer.

Un autre facteur supplémentaire, en ce réjouissant automne 1953 allait me conforter dans mes bonnes résolutions : un film, celui d'un Américain, Herbert Biberman, « *Le sel de la terre* ». Il passait à la « Phalange d'Arvor », le cinéma des curés ! Etrange programmation ; peut-être pour tenter d'affirmer le côté « social » de l'Eglise ?

Toujours est-il qu'un Dimanche après-midi, j'ai pénétré dans l'ancre des curés pour voir le film. Et que je suis sorti de la salle tellement bouleversé que j'en avais les larmes aux yeux ! Au point que n'y voyant plus très clair, je me suis étalé de tout mon long au pied des grands marronniers des quais, déchirant aux genoux par la même occasion, mon seul et unique pantalon à peu près sortable.

J'ai soigneusement gardé une critique du film, parue au début des années soixante-dix, dans « *Le Nouvel obs.* », et je trouve que le passage suivant le résume bien :

« L'histoire que raconte « *Le sel de la terre* » est celle d'une grève dans une mine de cuivre américaine, près de Silver City, à la frontière du Mexique, où la population ouvrière est d'origine mexicaine. Des semaines, des mois passent sans que les grévistes cèdent et laissent travailler un seul « jaune ». Mais quand un tribunal, en exécution de la loi Taft-Hartley, somme les grévistes d'arrêter le piquet de grève, c'est la fin. Alors, les femmes « mexicaines », jusque-là tenues en lisière par leurs maris, prennent la relève. La grève sera gagnée, les revendications seront satisfaites. Double victoire : celle de la solidarité ouvrière, mais aussi et surtout, victoire des femmes ».

La réalisation du film, sa sortie et sa diffusion subirent, dans l'Amérique mac-carthysée tout ce qu'un tel témoignage – car inspiré d'une grève réelle – pouvait subir : raids par avions ! attaques de milices spécialement constituées, menaces de mort, sabotage de matériels, fusillades, expulsion par le F.B.I. de la seule actrice (mexicaine) professionnelle Rausora Revueltas, « digne et belle », qui tient dans le film le rôle d'Espéranza – tout un symbole. « Elle pourra léguer à ses enfants la part de liberté qu'elle a conquise. Ses enfants, *le sel de la terre.* »

*

Un autre événement d'importance devait aussi à cette époque, m'enrichir (intellectuellement et politiquement), et étayer mes convictions. Ce fut la « divine surprise » que me procura la vitrine de la très catholique librairie Le Goaziou - là où j'avais jadis piqué « *Le yogi et même le commissaire* » de Koestler - celle de voir en bonne place les deux tomes de l'œuvre de Trotsky, « *Histoire de la révolution russe* », Février et Octobre. C'était la première réédition

osée depuis la guerre. Deux gros bouquins assez chers – mais quand on aime on ne compte pas.

Pour Le Goaziou c'était sans doute, une façon de « faire chier les communistes », et pour moi une sacrée bonne aubaine car, en fait, je n'avais alors presque rien lu de Trotsky, tellement pesait lourd le poids du stalinisme sur toute la société – y compris sur les maisons d'édition.

[Dans le même ordre d'idées, j'en profite pour rappeler que le livre de John Reed : « Dix jours qui ébranlèrent le monde », recommandé par Lénine « du fond du cœur aux travailleurs de tous les pays », avait été mis sous le boisseau par Staline, ses sbires, et ses complices bourgeois, pendant des décennies. En France, il faudra attendre 1958 et la diffusion confidentielle du « club français du livre » pour y avoir accès. En poche, le livre ne paraîtra, je crois bien, que vers la fin des années soixante-dix, avec une préface venimeuse, peut-être due au citoyen André Wurmser, en tout cas à un falsificateur patenté du P.C.F., dans un dernier effort désespéré pour en atténuer la portée].

Bref, je me suis régalé de mes deux gros bouquins. J'ai découvert l'homme et son style, les événements et leurs enchaînements, les personnages et les décors, les menaces et les sursauts, les incertitudes et les résolutions – et au bout, la victoire ! La première victoire tenacement voulue, pensée, organisée et durable, des opprimés de tous les temps.

Je ne vais pas me lancer ici dans une critique de cette œuvre sensationnelle, écrite par « le Vieux » en « trois années d'un acharné labeur » et d'après un connaisseur : « le livre le plus important publié sur la Révolution russe, et un de ceux qu'aucun des hommes qui étudient l'histoire contemporaine ne peut se permettre de négliger. Nous savions tous que Trotsky était un grand écrivain, mais dans ce volume il s'est surpassé ». Pour moi c'était comme si je visionnais un grand film, une « super-production » en technicolor, avec des mouvements de foules, des orateurs inspirés et véhéments, des baïonnettes menaçantes, des poings levés, des chants de lutte et de victoire – et une sacrée leçon de stratégie de prise du pouvoir.

Je ne résiste pas, pour conclure, au plaisir de citer un passage de la préface du livre – par son auteur : « *Sans organisation dirigeante, l'énergie des masses se volatiliserait comme de la vapeur non*

enfermée dans un cylindre à piston. Cependant le mouvement ne vient ni du cylindre ni du piston, mais de la vapeur ». Tout est dit.

*

Donc, la conjonction de trois évènements majeurs (pour moi) : les grandes grèves d'Août 53, « *Le sel de la terre* » et l'« *Histoire de la révolution russe* », allaient être les facteurs déclenchants de mon action syndicalo-entriste.

Je n'aurai garde d'oublier un autre élément propice : mon surprenant succès à l'examen d'infirmier qui me titularisait d'office, et me laissait les mains complètement libres.

Ici, il faut que je précise quand même que je n'étais pas tout à fait vierge, au plan syndical. En effet, je n'avais pas manqué, assez vite, de m'enquérir de l'histoire du mouvement syndical psychiatrique local, sondant quelques anciens (en tout bien, tout honneur) et contactant certains jeunes (idem). Cela donnait le tableau suivant :

A l'origine, entre les deux guerres, il n'existait qu'un seul syndicat : la C.G.T. Là-dessus, est survenue la scission générale, avec la création de F.O. en 1948. Au plan local cette scission avait été confortée par la direction qui avait joué la carte de la division, du favoritisme et de l'arbitraire, pour « reclasser » certains aides soignants qui, après un petit examen maison, avaient été nommés infirmiers – avec le plus souvent la carte de F.O. en poche. (C'est ce que j'ai retenu de cette sombre histoire).

Malgré des luttes et des protestations dont je ne connais pas le détail, la C.G.T. s'était dissoute.

Les « responsables » de F.O. avaient par la suite été nommés « chefs », en récompense de leurs bons et déloyaux services, et tout baignait dans la rancœur, le dépit et la division.

Survint alors une nouvelle génération d'aides-soignants, sans passé syndical, ne voulant surtout pas entrer dans les querelles anciennes, et promise à un avenir infirmier. Ils fondèrent en conséquence, avec une certaine naïveté, le syndicat autonome, relié à une fédération aussi bidon que chicanière, dont le slogan démagogique était : « Pas de politique dans les syndicats » !

On me confirma de plusieurs sources que les anciens de la C.G.T., les irréductibles qui méprisaient F.O. et ses « arrivistes », se

trouvaient au syndicat autonome. Dès lors, ma voie était toute tracée et, sans attendre de passer mon examen titularisant, j'adhérai à ce syndicat pour repérer les anciens et me faire moi-même repérer d'eux, proclamant à la moindre occasion mes profondes convictions cégétistes ! (Comme l'avait si bien exprimé à la réunion d'Octobre 51, Michel Tarquis, je m'intégrais ainsi au mouvement ouvrier, « avec les réformistes *ou autres*, si ces directions regroupent les masses »). Je devais même être élu au bureau du syndicat, et c'est à la suite de cette « promotion » que j'avais pu, lors d'une délégation auprès du Médecin-Directeur Neveu voir celui-ci s'empourprer, « choqué » de nos revendications – pourtant pas spécialement révolutionnaires.

Suite aux grandes grèves d'Août 53, sentant la conjoncture favorable, je décidai donc de franchir le pas.

Après m'être renseigné plus en détail sur certains anciens militants C.G.T. et leur habitat, j'enfourchai un beau jour ma fidèle Motoconfort 125 cm³ et entrepris de faire ainsi le tour de Quimper et de sa banlieue rouge, pour contacter plus directement mes vieux briscards, et leur proposer la botte - c'est à dire la reconstitution de la C.G.T., nom de Dieu !

Je reçus presque partout un excellent accueil, doublé du désir d'y aller. Particulièrement de la part d'**Yvon Guichaoua**, la cinquantaine, costaud décidé, qui joua un grand rôle par son influence, sa personnalité et son intégrité, dans la reconstitution du syndicat. Je pris aussi des contacts avec certains jeunes entrés en même temps que moi, comme **Michel Bégos** et **Jo Kersulec**, ainsi qu'avec des ouvriers des services généraux qui m'assurèrent de leur soutien. Parmi ceux-ci – et pour ainsi dire à leur tête – **André Le Nair**, ouvrier peintre, beau garçon placide et souriant, toujours très digne, sûr et posé et, ce qui ne gâtait rien (je l'appris plus tard), membre convaincu mais discret, du P.C.

Et voilà. Je convoque une réunion dans l'arrière salle d'un bistrot de la place Saint Mathieu, où une trentaine de gars attentifs m'écoutent leur vanter les charmes de la C.G.T. « syndicat de classe et de masses ». Personne ne me traite d'hitléro-trotskyte, une première. A la fin de la réunion, (pardon, de l'Assemblée Générale constitutive), nous élisons un bureau...qui me nomme secrétaire.

Le lendemain, je me présente la bouche en cœur et le front serein, une discrète ironie dans le regard – et un peu d’inquiétude au fond de moi – au siège de l’Union Locale C.G.T. rue Jean Jaurès, antre du stalino-syndicalisme. J’y rencontre **Louise Tymen**, jeune et efficace permanente et **Roger Morvan**, secrétaire de l’U.L., ouvrier à la robinetterie, sectaire décidé et farouche, bien dans la ligne – mais cordial – qui acceptent et entérinent sans hésiter, le nouveau syndicat que je leur amène sur un plateau. Mon passé plus que douteux ne sera bien sûr pas évoqué lors de ce premier contact, ni d’ailleurs plus tard, ni d’ailleurs jamais.

Je suis accepté comme militant syndical. Il ne me reste plus qu’à apprendre ce que c’est.

Je vais maintenant aborder les dix années suivantes (1953-1963) – décade relativement prodigieuse - en mordant parfois légèrement sur la chronologie des évènements, regroupés par thèmes : vie politique semi-clandestine et quelque peu ténébreuse, travail syndicalo-entriste local, départemental, et même national, amitiés, amours, et autres fantaisies.

Le temps pour moi va passer vite. Ce sera je crois, la période de ma vie où je me sentirai le plus disponible, le plus en phase, Athanase, avec la conjoncture, les gens, la réalité quotidienne.

Heu-reux, en somme, dans un monde pas encore pollué ni envahi – donc agréable à vivre.

Je vais abandonner la rubrique « Pendant ce temps-là » et quelques échappées, pourtant chères à mon cœur.

Ceci parce que la complexité des « évènements » du dernier demi-siècle se situe largement au dessus de mes possibilités intellectuelles et autres.

Et que d'excellents historiens et journalistes se sont penchés sur ces délicats problèmes. Des livres épais, de poussiéreuses archives, des documentaires bien montés (sans oublier Internet), sont maintenant à la disposition de tout un chacun.

Et puis, d'avoir commencé avec « la longue marche » des paysans Chinois et m'être arrêté au « Premier combat de Fidel Castro », suffit à mon bonheur – et conclut aussi sans doute, le temps des épopées.

Sans oublier Thomas Münzer et Friedrich Engels, combattant déjà « avant ce temps-là » pour l'émancipation et l'épanouissement de l'humanité.

Je me bornerai donc désormais, au fil de mon récit, à quelques rappels ou allusions à des faits normalement connus de tous – sans pour autant « dissimuler mes opinions et mes projets ».

HISTOIRE PARALLELE

Le rôle que pouvaient jouer le P.C.I. et la 4^{ème} Internationale dans le soutien des militants entristes était très limité : pas assez de moyens, trop de scissions...etc...

Dans les faits, chacun se débrouillait comme il le pouvait pour se faire reconnaître et admettre dans les organisations staliniennes : P.C., C.G.T., et y trouver sa place. Ceci selon son passé, son milieu de travail, son tempérament, ses facultés de résistance à toutes sortes de pressions s'exerçant dans la durée.

L'apport de l'organisation trotskyste était essentiellement celui de la formation permanente – à défaut, mais en attendant la révolution du même type. Pour ce faire, nous avons assez régulièrement à notre disposition, diverses précieuses publications :

« *La Vérité des travailleurs* », journal de très petit format, discrètement expédié de Paris tous les mois, et dont Pierre Frank devait déclarer, très satisfait, à Jean Cariou, qu'avec cent abonnés, le journal était enfin sauvé (!)

Autre précieux véhicule des idées, des analyses, des informations essentielles : la revue *4^{ème} Internationale*, traitant d'une foule de sujets planétaires, avec toujours d'exaltantes perspectives.

[Depuis, je me dis que les dirigeants de l'Internationale, hommes de grande valeur, de courage et d'abnégation, qui s'exprimaient dans cette revue devaient, par la force des choses et de leur engagement résolu, jongler plus que quiconque, et constamment, avec la parole bien connue de Gramsci : « Il faut allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté », leur préférence étant sans doute un peu trop affirmée pour la deuxième partie de la formule. Mais comment faire autrement] ?

Des livres édités peu à peu , grâce à la ténacité de Pierre Frank : les « *Ecrits* » de Trotsky, de 1928 à 1940, allaient aussi remettre les évènements de l'entre-deux-guerres, les choses et les gens, à leur vraie place.

D'autres documents incontournables nous imposaient, au moins avant chaque congrès national ou international, leur pesant d'étude et de réflexion. Il s'agissait des « thèses » et des antithèses généreusement pondues par certains camarades, très (et même trop) doués pour ce genre d'exercice, qui nous parvenaient sous la forme assez redoutée d'épais assemblages ronéotés et sur lesquelles il fallait se prononcer, afin de déterminer avant congrès, la ligne politique majoritaire de l'organisation. Une épreuve nécessaire et néanmoins bienfaisante qui alimentait les débats de nos clandestines rencontres.

Celles-ci se déroulaient à Brest, dans mon souvenir d'abord chez les Tarquis, dans une sorte de cave aménagée, (la ville était toujours en ruines), puis chez André Fichaut qui habitait alors une impressionnante grande tour H.L.M. sûrement bourrée de staliniens soupçonneux.

Comme pendant la plus grande partie de cette étrange période, j'étais le seul de mon espèce à Quimper, je venais à Brest à peu près une fois par mois, dans ma toute petite 4 chevaux Renault bleue (achetée d'occasion à Yves), le soir, à la nuit tombante ou déjà tombée, et rentrais à Quimper après la réunion, dans la nuit noire de la plus absolue clandestinité.

A part les discussions sur les fameuses « thèses », nous échangeons des informations sur nos propres expériences militantes et les réactions glanées ici ou là, de nos désormais « camarades staliniens ». Rien de bien marquant dans mes souvenirs, à part qu'une fois, avant une réunion, Fichaut me vanta, engin magique en mains, les avantages de la cocotte minute, nouvelle venue sur le marché des appareils ménagers. La mémoire, parfois, vous joue de ses tours – de valve.

*

En dehors de ces discrètes réunions, j'avais assez peu de contacts avec les copains de Brest. Je me souviens seulement les avoir rejoint quelques fois lorsqu'ils se trouvaient en vacances-camping dans le Sud-Finistère, du côté de la pointe de Trévignon, de l'Île-Tudy, ou du Cap-Coz. Une fois aussi à Saint Guénolé Penmarc'h, chez Marianne – Ned étant encore « absent » - où je me mêlais à leurs jeux nautiques (ils tentaient avec une belle insouciance de faire du kayak dans les rouleaux de la plage de Pors Carn), ce qui m'avait valu de perdre mes lunettes dans les grandes vagues – et, miraculeusement, de les retrouver ! Ce jour-là, il y avait avec nous un camarade Chinois, pas un Vietnamien, un vrai, un authentique camarade de Chine, la cinquantaine, grisonnant et affable – échappé de quelles tribulations ? Il logeait chez Marianne, ce qui explique sa présence, et nous considérait du haut de la dune, un livre sous le bras, d'un œil amusé, tel un vieux sage aussi bienveillant qu'oriental (ou l'inverse).

Pendant un temps je me rendais assez régulièrement chez Jean Cariou, alors qu'il habitait à Quimper, un rez-de-chaussée du côté du quartier de l'ancien abattoir. J'y allais le plus souvent le Lundi après-midi, car Jean, qui travaillait à Brest toute la semaine comme Econome dans un Centre d'apprentissage, était de repos ce jour-là. C'était toujours un plaisir de faire le point de la situation avec lui, le point de la situation internationale ou locale, qu'il décortiquait avec talent. Jean était – ou allait devenir – un responsable syndical des fonctionnaires C.G.T. du Finistère et je devais le rencontrer parfois dans des réunions où il prenait la parole avec assurance, faisant passer en ces occasions le maximum de messages radicaux. Dans l'intimité il était toujours aussi porté sur la gaudriole – ce qui ne gâtait rien.

*

Comme une comète dans le ciel finistérien, **Ernest Mandel**, dit **Germain**, passa nous enseigner quelques rudiments d'économie politique. Jeune dirigeant de la 4^{ème} Internationale, survivant des camps de l'horreur nazie, il allait devenir un économiste reconnu, d'envergure internationale.

Il resta, selon André Fichaut, « à Brest dix jours d'affilée », dispensant ses exposés aux militants tous les soirs, et au cours de deux

W.E., avec à la clé un contrôle rigoureux de ce que nous avons assimilé de son enseignement.

Germain, d'origine belge, était un grand type sympathique et chaleureux, plein d'humour et de plaisir de vivre. (J'ai remarqué d'ailleurs, que pratiquement tous les militants (tes) trotskystes étaient des gens joyeux, équilibrés, altruistes et épanouis, et d'un « commerce agréable », comme heureux de détenir la vérité).

Entre deux exposés, Germain passait son temps disait-on, à la bibliothèque municipale de Brest – ce qui était systématique de son comportement lorsqu'il débarquait dans une ville nouvelle.

Il est aussi passé par Quimper, car je me souviens de conversations passionnantes qui se tenaient au « Grand café de Bretagne ». Il nous parlait alors avec enthousiasme de l'Italie, où il venait de séjourner. Des Italiens aussi, héritiers de riches cultures et de grands moments d'Histoire. Son propos préfigurait déjà, sans qu'il s'en doute lui-même, ce qui n'était même pas encore en gestation, et dont le monde entier allait bientôt se régaler et s'émouvoir, c'est à dire la comédie (à) l'italienne, traitant avec humour, ironie et autodérision, des sujets les plus graves: « *Le pigeon* », « *Divorce à l'italienne* », « *Les nouveaux monstres* », « *Le fanfaron* », « *Nous nous sommes tant aimés* », « *Drame de la jalousie* », etc, etc, etc...

Nous projetant dans l'avenir d'un monde tel que nous le voulions, « le paradis sur la terre », dont les ressources et les techniques permettaient largement l'avènement, Germain nous rappelait, pragmatique et solidaire, qu'avant de jouir pleinement d'une société socialiste avec un haut niveau de vie et de culture, il nous faudrait d'abord et de toute urgence, aider les peuples des pays pauvres et encore colonisés – auxquels nous devons notre (relatif) bien-être – à se hisser au niveau commun. Il pensait aussi que, très vite, compte-tenu de la fin de l'aliénation productiviste et du temps dégagé pour l'étude, la culture, les voyages et les loisirs pas cons...le niveau intellectuel de l'humanité progresserait jusqu'à faire de tous les hommes, de véritables génies - reprenant et développant ainsi sans doute, une pensée de Trotsky, selon qui : « l'homme moyen s'élèvera à la taille d'un Aristote, d'un Goethe, d'un Marx ». Ca nous donnait du baume au cœur.

*

Autres activités trotskystes clandestines ou semi-clandestines. Vers la fin de la « guerre d'Algérie » seulement, je fus contacté par un « copain de Vernon », où le P.C.I. avait alors un groupe très dynamique, qui me proposa d'adhérer à « *Jeune Résistance* », réseau de soutien au F.L.N. C'est sûrement lui qui m'a indiqué des gens à contacter, et c'est ainsi qu'au volant de ma 4cv bleue, j'ai pu rencontrer un couple de jeunes étudiants à Quimperlé et discuter avec eux toute une soirée – sans plus.

Une autre fois, je me suis rendu à Rennes où je devais prendre contact avec un étudiant, leader autonomiste breton qui, logique avec lui-même, était aussi pour l'indépendance de l'Algérie. Je l'ai cherché, en vain, dans un grand café bourré de jeunes bourgeois bruyants, où l'on m'a dit qu'il était absent de la ville. Je me suis alors rabattu sur un prof. imposant et attentif que j'ai rencontré dans son appartement cossu, et qui, lorsque je le quittai, m'a refilé cent sous pour mes frais de route.

Les accords d'Evian ayant été signés peu après, c'est à cela que s'est bornée mon action en faveur des Algériens, si je laisse de côté – et je le fais – quelques manifs traîne savates, ressassant mollement : « Paix en...Algérie » organisées sur la fin, par le P.C. et ses satellites habituels, dans les rues de Quimper – manifestations reflétant sur le terrain, l'absence d'implication réelle de la direction du P.C.

Quand même, je me souviens qu'au moment du mouvement spontané des rappelés contre la guerre en 1956, j'ai reçu, moi aussi, une convocation de la gendarmerie. En me rendant place du 118eme à la caserne gendarmique, je réfléchissais à ce que j'allais faire, et deux options s'offraient alors à moi : ou me tirer comme déserteur ou insoumis, ou me laisser incorporer, MAIS pour faire de « l'agit-prop. » parmi mes camarades soldats. Les gendarmes ne me laissèrent pas le choix. C'était paraît-il, vérification faite, une erreur, et je n'aurais jamais dû être convoqué. C'est tout ce que j'ai pu savoir...Je crois quand même que si j'avais dû choisir, j'aurais retenu la deuxième option – à tort sans doute, compte tenu du poids de la machine militaire, de la guerre cruelle, (un million de morts côté algérien) et de l'abandon des rappelés à leur triste sort.

Un autre fait que je ne m'explique toujours pas, c'est d'avoir été chargé (par qui ?) d'accueillir Pierre Frank en mission secrète, à la gare de Quimper. Je me revois avec Pierre avenue de la Gare, échangeant avec lui quelques propos anodins, sans bien sûr lui poser la moindre question, avant de, très vite, nous séparer...

Pendant toute cette période algérienne, sur le plan local, tout ce que nous savions c'est que André Fichaut était le seul à avoir le contact direct avec les Algériens, à Brest. Ceux-ci refusaient paraît-il, toute discussion politique, remettant cela à plus tard. D'abord l'Indépendance Nationale et la Discipline, ensuite les palabres. (C'était la même chanson – triste – que celle des staliniens pendant la guerre civile espagnole, et qui allait avoir aussi de fâcheuses conséquences).

Mais les dirigeants de la 4^{ème} Internationale s'impliquaient à fond – avec raison et courage – dans le soutien à la révolution algérienne aux côtés du F.L.N., sans conditions doctrinales, persuadés de la transition naturelle de cette révolution au socialisme, avec juste un petit coup de pouce. Ainsi Michel Pablo et Sal Santen, furent-ils arrêtés et jugés pour avoir fabriqué de faux papiers en Hollande et des armes légères au Maroc.

Plus tard, après la victoire de la révolution algérienne, Pablo deviendra irrémédiablement pabliste, entraînant d'autres camarades misant tout sur la révolution coloniale – ce qui ne fit qu'une scission de plus. Parmi ces camarades, **Albert Roux**, jovial et très avenant, heureux de vivre, avait eu droit au plastiquage de son appartement par l'O.A.S. à Paris, puis un peu plus tard à la torture des agents de Boumediene à Alger, ceci après le renversement de Ben Bella, dont il était devenu, comme quelques autres militants, une sorte de « conseiller ». L'Histoire recommençait à marcher sur la tête.

ENTRACTE

De petites vacances avec Marie m'aidaient considérablement à supporter le poids de l'entrisme et celui de la psychiatrie.

Pour prendre la route nous n'avions à nous mettre sous les fesses que son vieux vélo – de femme évidemment – pour moi, et sa nouvelle et authentique Mobylette, pour elle et notre modeste bagage : tente canadienne « André Jamet » de bonne facture, gamelles, vache (pour l'eau) ...etc...

Je me souviens d'un périple « dans le Morbihan », où je pédalais comme un beau diable, quoique honorablement, derrière la Mobylette-Derbi de Marie, et pendant lequel nous étions obligés de prendre des bacs, souvent rudimentaires, pour traverser les estuaires de toutes les rivières du département, les ponts détruits lors des combats de la « poche » de Lorient n'ayant pas encore été reconstruits.

J'aimais bien le Morbihan de l'époque, quasi désert, ses bois, ses plages sans le moindre touriste qui vive, ses tumulus et ses pierres levées. Et les étapes où le soir nous surprenait...

Plus tard, chevauchant la « Motoconfort, nous avons pu Marie et moi, nous lancer dans des incursions de plus en plus longues et de plus en plus hardies vers le Sud, jusqu'à l'île de Noirmoutier, alors quasi déserte, où Yves est venu une fois nous rejoindre. (Je me souviens aussi d'un péage-solidarité – en 1955 – sur le pont de Nantes, où les ouvriers des constructions navales étaient en grande grève).

Grand événement à Quimper au début des années cinquante : la venue d'Yves Montand qui se produisit sur la scène du cinéma Odet Palace, plein à déborder dans la rivière voisine.

J'y allai avec Marie au milieu d'un public enthousiaste, perdant pour le coup sa réserve habituelle.

Le grand « Youenn », seul sur scène, chemise et pantalons marrons, avec en toile de fond son orchestre (Bob Castella, Henri Crolla...) nous a servi avec aisance et bonne humeur, son répertoire de l'époque.

Il popularisait déjà Prévert – son grand mérite – et chantait aussi avec ses mains, ses pieds, et ses mimiques. Une grande présence de « bête de scène » qui transmettait des chansons pleines de sens, et souvent très engagées, comme *C'est à l'aube*, dont les paroles faisaient se lever des salles entières :

« C'est à l'aube, c'est à l'aube
 Qu'on achève les blessés
 Qu'on réveille les condamnés
 Qui ne reviendront jamais.

C'est à l'aube, c'est à l'aube
 A l'heure triste où le jour point
 Qu'on regarde son destin
 Dans les yeux.
 A la croisée des chemins
 Les hommes crispent leur poing
 Pour l'adieu.
 C'est à l'aube, c'est à l'aube
 De demain ».

Montand était alors, vraiment, un chanteur populaire, dans tous les sens du terme, comme l'atteste sur une photo, cette banderole déployée devant une usine de Billancourt, en 1952 :

YVES MONTAND VIENT CHANTER POUR VOUS
 TOUS A LA CANTINE MERCREDI A 18 HEURES

Un chanteur, et déjà un excellent acteur, révélé par *Les portes de la nuit*, de Carné-Prévert, et surtout par *Le salaire de la peur*, de Clouzot.

On connaît la suite de sa carrière...

SYNDICALISTE C.G.T.

Après mon pré-entrisme au syndicat autonome, et maintenant que la C.G.T. était constituée, il me fallait rompre officiellement avec mes ex-camarades autonomes. Mis devant le fait accompli, ils n'y pouvaient rien. Restait à définir la nature de nos relations à venir, ce qui se déroula au cours d'une rencontre de délégations de nos deux syndicats, en terrain neutre, dans le bistrot du cinéma « Odet Palace ». Devant les reproches de « scissionniste » et de « diviseur » dont je fus l'objet, je répliquais, aidé de mon sens inné des mathématiques que, désormais, nous serions un de plus face à la direction, et que surtout, bon nombre de gars qui ne se reconnaissaient pas dans leur syndicat (ni dans F.O.) se mobiliseraient « avec la C.G.T. » nouvelle, et pleine d'un avenir prometteur - ne leur en déplaise. Je leur fis, pour conclure, d'honnêtes propositions d'unité d'action qu'ils n'avaient plus qu'à accepter, ils le savaient bien, du fait aussi que le Médecin-Directeur Jean Edouard ne faisant pas de détail, tenait plus que jamais à nous recevoir tous ensemble « ouais, ouais », lors des rituelles délégations.

Dès lors, bien qu'ayant chacun ses pratiques, nos deux syndicats se rencontrèrent régulièrement au niveau de leurs bureaux, pour préparer les entrevues avec le Directeur et sa suite – et même parfois, dans les grandes occasions, pour des Assemblées Générales communes.

Les réunions des deux bureaux définissaient le « cahier de revendications » locales, à présenter à la direction (vestiaires, tableaux d'affichage, et même bibliothèque...etc...) et veillaient à la mise en

oeuvre des dispositions des textes ministériels (application des statuts, primes...etc...).

Je résume, naturellement, mais pour moi, ce genre d'activité a quand même duré une dizaine d'années.

En tant que syndicat C.G.T. nous bénéficions des moyens de l'Union Locale, c'est à dire de sa dévouée dactylo-permanente Louise Tymen, et de divers locaux du gymnase pour nos réunions – ce qui était loin d'être négligeable.

Les autres, les Autonomes, avaient pris un abonnement dans un bistrot-caveau de la rue du Frou, où nous les rencontrions en réunions communes. A la fin de celles-ci, « pour payer la salle », il fallait commander à boire, quelques litres de rouge en général – et les ingurgiter. Heureusement qu'il y avait toujours de joyeux volontaires plus assoiffés que moi pour se dévouer.

Syndicalisme rimait alors trop souvent avec alcoolisme, et certains, à la longue, ne devaient plus savoir où ils en étaient.

Et le danger restait permanent. Difficile, lorsque je rencontrais un « collègue » dans la rue de ne pas répondre à son invite : « Tiens, salut Yann, tu viens boire un coup ? Il faut que je te parle de mon cas »...etc...etc...De plus, le savoir vivre commandait de « remettre ça », sous peine d'être sévèrement jugé – et le syndicat avec. Après avoir avalé d'aigres muscadets de derrière les comptoirs qui me laissaient les jambes molles et me décapaient cruellement le tube digestif, je me sentais plutôt mal parti. Alors je rusais. Je me mis héroïquement, au rouge-limonade - avec beaucoup de limonade – (pouah !), ou au rouge-vichy – avec beaucoup de vichy – ce qui était peut-être encore pire, mais m'a évité jusqu'à présent la funeste cirrhose.

A part ces détail navrants, ce qui marqua le plus, je crois, le « paysage syndical » de l'H.P. – qui, grâce au recrutement effréné d'élèves infirmiers, devenait le plus grand employeur de Quimper – c'est la grève dont la C.G.T. fut le moteur, une grève jusqu'alors réputée impossible dans le milieu psychiatrique, par tout le monde,

syndicats compris : « On ne peut tout de même pas lâcher les fous...etc...etc »

La notation du personnel, faite à la va-vite par notre irrécupérable Médecin-Chef, fut à l'origine de cette première grève. Mais, ce qui comptait, c'était la grève par elle-même, la démonstration qu'elle était possible, réalisable, et cela sans que les malades en pâtissent, ni que de graves « désordres » en découlent. Je sais, pour l'avoir vécu, que dans mon service, nous avons tenu à tour de rôle, à l'entrée, un piquet de grève près du bureau des chefs – qui faisaient évidemment plutôt grise mine.

Cette action, assez radicale compte-tenu du milieu, n'eut pas l'ampleur, la rigoureuse organisation, la combativité de celles que je devais connaître par la suite (ailleurs) en Mai 68, mais quand même, elle marqua le coup et prouva à tout un chacun que nous avions nous aussi, malgré nos conditions particulière de travail, le moyen – suprême – d'agir. Et l'appui des ouvriers des services généraux, dans leur écrasante majorité acquis à la C.G.T., était pour l'ensemble un argument de poids, car nos joyeux camarades (ils rigolaient tout le temps) n'avaient pas à se préoccuper directement des « patients ».

Ce que personne ne savait – à part moi – c'est que cette grève qui a dû se dérouler en 1954, était aussi la conséquence directe de tout ce que j'avais ressenti et retenu du film « *Le sel de la terre* ».

Autre action spectaculaire, qui se déroula quelques années plus tard : un grand défilé unitaire des « blouses blanches », pour la défense du cadre unique infirmier, dans les rues de Quimper et devant la Préfecture. Ce n'était pas encore une habitude, et cela fit sensation ; mais nous ne savions pas encore bien tirer parti des médias – elles-mêmes balbutiantes. Quand même, c'était très impressionnant.

En Octobre-Novembre 1956 : problème. Celui « des évènements de Hongrie ». Pour moi, c'était le début de la tant espérée « révolution politique ». Ca y était, « ils » avaient compris . Ce furent là mes premières impressions.

Mais comment allait réagir la classe ouvrière en France ? Comme on le sait, celle-ci toujours encadrée ou influencée par le P.C.F. et ses organisations « concomitantes », resta plutôt amorphe et indifférente – mais gênée. Elle se laissa paralyser par les arguments du

P.C. sur la « contre-révolution hongroise » et la nécessité de l'intervention des chars « soviétiques » pour préserver l'intégrité du « camp socialiste ». Dans l'ensemble elle se désintéressa – ou feignit de se désintéresser – de la question. Les « stals » régnaient encore en maîtres sur la classe ouvrière, et bien au delà. Ils donnaient le ton, et les interventions de la droite musclée contre le P.C. ne firent que resserrer les rangs de ses militants et sympathisants inconditionnels, autour des dirigeants et de l'appareil.

Juste pendant cette trouble période, une Assemblée Générale commune aux deux syndicats, C.G.T. et Autonome, avait été prévue pour des questions revendicatives dans une grande salle de la rue Verdelet (plaisamment rebaptisée rue Mendès France, à cause bien sûr du verre de lait que ce brave homme obligeait alors tous les petits enfants des écoles à ingurgiter, pour leur plus grand bien – et celui des éleveurs dont les stocks débordaient). La salle était comble. Du haut de la tribune, je sentais, je palpais, l'hostilité d'une bonne partie - « autonome » - du public, venu là pour voir comment j'allais me tirer de ce mauvais pas hongrois car, naturellement, « ces gens là » pour l'occasion, avaient mis au rancart leurs vertueux principes apolitiques. Je détectai facilement quelques sales gueules de « chiens sanglants » (en fait quelques roquets rageurs), prêts à la curée. Alors, après quelques considérations générales, je décidai de prendre les devants, sans ménagement aucun. Bille en tête, je leur ai demandé qui ils étaient pour NOUS demander des comptes et les ai traités de « paysans sans terre », d' « ouvriers ayant renié leur classe », de « petits bourgeois » et autres amabilités. Personne n'a bronché. Ensuite, j'ai quand même essayé de situer les « évènements », (j'avais préparé un petit exposé), plutôt en ouvrant des pistes de réflexion qu'en portant des jugements et, je crois, en laissant assez clairement entendre vers qui allaient ma sympathie et mon soutien.

J'avais été pris dans un des avatars déplaisants de « l'entrisme » - mais cela m'avait quand même permis de m'exprimer, d'expliquer, de nuancer, dans mon milieu de travail tel qu'il était, plutôt que de ratiociner inutilement dans le vide.

Surtout, je ne voulais pas me couper d'une « base » récemment acquise, qui me permettait de garder le contact avec les militants staliniens connus et reconnus. Mais au fond, j'étais loin d'être satisfait de tout ça. Ni de moi, ni des autres, ni de toute cette tragique histoire

qui n'avait pas eu les répercussions espérées sur le mouvement ouvrier. Le poids de *la grande illusion* « communiste » allait durer encore des années, des années de plomb – jusqu'à Mai 68, et même encore après.

Pour en finir avec mes activités locales je dois préciser brièvement qu'après la création de la C.G.T., le syndicat F.O. disparut comme par enchantement – à tout jamais. Puis la C.F.T.C. se constitua, jusqu'à ce qu'elle devienne C.F.T.D. Plus tard, après mon départ, le syndicat autonome disparut à son tour. Ainsi va la vie, ainsi va le monde. Ainsi va la vie du monde.

Pour ma part, j'entretenais d'excellentes relations avec les militants C.G.T.-P.C. de l'Union Locale, particulièrement avec son secrétaire de l'époque, **Jean Pédel**, rude militant cheminot.

En 58, après le « coup de chien fasciste » dénoncé sans la moindre nuance par l'inénarrable Gaston Monmousseau dans la « *Vie ouvrière* », (la V.O.), organe populaire confédéral, des « responsables » du P.C., dont un certain **Perchec**, journaliste à « *Ouest-matin* », (le journal moribond du P.C.) et un non moins certain **Le Berre**, me demandèrent de « figurer » sur leur liste électorale, (tout en bas), pour des élections municipales. Avec moi, il y avait deux autres copains de l'H.P. : André Le Nair naturellement, et **titi Lu Simon**, le sympathique plâtrier, vrai titi quimpérois, costaud et plein de vitalité.

Avant d'accepter j'essayais – en vain – d'amener ces « responsables » à discuter, faisant état de mes désaccords connus sur la Hongrie ; mais ils s'en foutaient éperdument. Ils étaient pressés et tout ce qu'ils voulaient, c'était ma signature et ma date de naissance.

J'ai gardé l'impression que compte-tenu de la menace du « coup de chien fasciste », ça ne devait pas trop se bousculer parmi les « militants » quimpérois pour apparaître publiquement.

*

Le Groupement Départemental des Services Publics et de Santé C.G.T. réunissait – comme d'ailleurs au niveau de la fédération nationale – les communaux et les hospitaliers. « Bizarre bizarre »,

mais c'était comme ça. J'y appartenais donc de fait et j'en fus élu secrétaire au bout de très peu d'années de bons et loyaux services. Sans doute en partie parce que le précédent secrétaire, **Bernard**, de Douarnenez, qui était aussi le secrétaire de mairie de cette bonne ville riche pour moi en cuisants souvenirs, avait besoin de repos. Comme autres « personnalités » de cet échelon indispensable (?) de l'organisation syndicale, je me souviens d'**Argouac'h** et de **Cottier** de Concarneau, de **René Le Guill**, d'Audierne. Toutes villes rouges-staliniennes à l'époque, où l'appartenance au P.C. et à la C.G.T. était pour ainsi dire obligatoire pour tous les employés communaux.

Les congrès du Groupement Départemental se tenaient tous les ans, souvent à proximité d'un restaurant renommé, et donnaient lieu à des échanges de bons procédés, à des retrouvailles fraternelles – et à de bons coups de fourchettes. Le même rituel se perpétuait d'une année sur l'autre : présentation du rapport d'activité, point sur les effectifs, bilan financier...etc...

Même aux « repas fraternels » je ne me souviens pas avoir pu aborder sérieusement des questions politiques ; sans doute parce que tous ces braves gens étaient complètement enfouis, immergés, empêtrés, dans le milieu stalinien : travail, environnement, parti et syndicat – et qu'ils en dépendaient complètement, à tous les niveaux.

J'ai quand même « participé activement », comme on disait alors, à la constitution de deux syndicats hospitaliers, l'un à Carhaix d'où le souvenir d'une belle et capiteuse sage-femme blonde, entrevue à la réunion, m'est resté ; l'autre à Quimperlé, mais là c'était à la demande du Directeur de l'hôpital lui-même – « un copain » m'avait-on précisé – qui tenait sans doute à ne rencontrer que des « interlocuteurs valables ».

Tout cela m'occupait positivement, et c'est sans rechigner – et même avec une certaine satisfaction – que je préparais mes nombreuses réunions, avec l'aide régulière de la documentation fédérale, dans ma petite chambre sous les toits, rue du Lycée, à Quimper, « sur la terre, la terre qui est un astre ».

*

Comme si ça ne suffisait pas à mon bonheur, de nouvelles tâches supplémentaires me furent confiées par la fédération (la fédé.),

à la suite d'un congrès rituel, où je me trouvais élu par surprise à la commission exécutive (la C.E.). Celle-ci se réunissait régulièrement à Paris, rue Lafayette-me-voilà, pour entériner et approuver, (à l'unanimité des votants), toutes les décisions prises entre temps par l'appareil fédéral – ce qui n'excluait pas la discussion, soigneusement canalisée dans le bon sens.

Un peu plus tard « on » trouva que j'avais ma place au bureau fédéral qui lui, siégeait tous les mois dans la capitale. Au comble de l'espoir et des responsabilités, je me voyais déjà influençant notablement les divers échelons de la hiérarchie syndicale. (J'exagère, mais j'y croyais tout de même un peu). Je ne figurais pas très longtemps au sein de cet organisme surtout décoratif qui me donnait en prime l'impression de passer ma vie dans les trains – qui mettaient alors douze heures pour faire le trajet Quimper-Paris.

En fait, je n'avais pas encore compris que, tout comme au P.C., le pouvoir était entre les mains de quelques secrétaires fédéraux (pas tous), permanents inamovibles autant que bureaucrates habiles.

D'ailleurs très cordiaux, chaleureux, amicaux même, entre-eux et avec les autres. C'est ce qui m'a le plus surpris, au début de nos relations. J'avais apparemment à faire à des gens heureux, épanouis, optimistes, et bien rôdés. (Mais il devait y avoir derrière la façade quelques coups tordus, et je me souviens de l'éviction, en douceur, d'un secrétaire général de fraîche date, ma foi très amène – le fric – qui fut proprement viré pour une sombre histoire de – ce qui était toujours l'arme absolue)

Ces permanents haut placés préparaient minutieusement, n'en doutons pas, les réunions aux divers niveaux, aidés de tout un peuple de dactylo-secrétaires dévouées et admiratives. Elles briguaient volontiers l'insigne honneur d'accompagner leurs camarades-patrons en Urss pour des rencontres fraternelles avec les syndicats « soviétiques ». « La vie était belle, aux sons joyeux des balalaïkas... » pour les camarades syndiqués venus d'ailleurs.

Mon travail de taupe rouge n'avait en fin de compte que peu, très peu d'influence sur la conscience des camarades rencontrés, qui me semblaient dans l'ensemble très satisfaits de leur sort. Pour beaucoup d'entre eux, les responsabilités syndicales devaient constituer une sorte de promotion sociale, une reconnaissance dans la société parallèle, grosso-modo stalinienne, de leurs (souvent réelles)

qualités militantes et humaines. La C.G.T. à leurs yeux était sacrée, intouchable, avec à sa tête, une bonne fois pour toutes, leur dirigeant bien aimé : **Benoît (Frachon)**, le laconique homme à la pipe du Bureau politique du P.C. ; et les bourgeois des salauds, auxquels on ferait sûrement un jour la peau – ne serait-ce que pour les remplacer (avantageusement ?) aux commandes de l'Etat et des syndicats « socialistes ».

J'étais donc régulièrement délégué aux congrès fédéraux où j'essayais de glisser dans mes interventions le plus de radicalité possible, sans que jamais personne y trouve à redire. Comme tout était réglé d'avance, et que beaucoup de congressistes étaient souvent distraits, ça ne portait pas à conséquences, et devait seulement mettre un tout petit peu de piment dans le « ron-ron » généralisé – et encore...

A la tribune des congrès, les camarades permanents et les invités d'honneur, lisaient paisiblement « L'Huma. » - sauf le secrétaire général, qui seul avait le privilège de consulter ouvertement « Le Monde ».

Le premier « général » que j'ai connu, d'assez loin il est vrai, avait au moins deux particularités :

- on disait que lors de la scission de 1948, bien qu'étant de tendance « réformiste » classique à la Jouhaux, il avait choisi de rester à la C.G.T. – ce qui lui valait l'estime et le respect unanimes

- étant un cardiaque reconnu, il bénéficiait – si l'on peut dire – dans son bureau, d'un divan où il pouvait faire la sieste et se reposer de ses lourdes responsabilités.

En fin de compte, il avait tout d'un P.D.G. avec l'avantage d'avoir à sa disposition, un nombre considérable de bénévoles très dévoués – qui ne risquaient pas de se mettre en grève.

Une de mes interventions à la C.E. m'attira une sorte de « volée de bois vert », de la part d'un gars du ch'Nord, un nouveau venu, qui s'en prit à ma façon trop personnelle d'aborder les problèmes. Etant d'une sensibilité à fleur de peau, il ne supportait pas que je débute mes démonstrations par la formule suspecte : « je pense que », dont d'après lui j'abusais. Il en fit tout un plat, ne pouvant admettre un tel individualisme, ou quelque chose d'approchant. Ne lui en déplaise, « je pense » encore qu'il avait été chargé, par les instances dirigeantes, de calmer mes ardeurs suspectes.

J'essayais le plus souvent possible de semer le doute dans certaines cervelles que je croyais encore relativement épargnées par le virus bureaucratique, en dehors des réunions, en coulisse, avant, pendant, ou après nos repas (fraternels). Ainsi un jour, profitant du rapport encore « attribué » au camarade Khrouchtchev, je me permis d'aller plus loin que d'habitude dans ma critique de la politique post-stalinienne, faisant résolument « du bouton de veste » auprès d'un jeune type à l'air éveillé, brillant dans ses interventions (quelqu'un de l'appareil francilien, je crois), qui accepta la polémique sur le terrain neutre de la rue parisienne. J'y allai de bon cœur et après quelques échanges, mon cher camarade complètement coincé, mettant ainsi fin à notre discussion, me lança tout à coup, dans un sursaut exaspéré : « Oui, mais nous on a Maurice Thorez » ! Texto.

En ce joli mois de Mai 1960 je participai, toujours activement, à un stage de deux semaines au « Centre Confédéral d'Education ouvrière » à Courcelles-sur Yvette. Sur **Yvette** où je passai d'ailleurs d'agréables moments, et dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

Mais ne nous égarons pas, et abordons avec sérieux l'éducation ouvrière dispensée alors par la C.G.T. et ses talentueux intervenants – dont j'ai oublié les blases. (Je me demande encore comment ils s'y prenaient – mentalement – pour ignorer, ou feindre d'ignorer, la vérité historique, alors qu'ils savaient tant et tant de choses). Sur les notions de base : rien à redire. J'ai gardé les cours photocopiés aux titres évocateurs, qui nous étaient distribués : « *Le capitalisme et son développement* », « *L'exploitation capitaliste* », « *L'état capitaliste* », « *La lutte des classes et les syndicats* », « *L'autonomie communale* » etc, avec des citations adaptées de Marx, d'Engels, de Lénine, et même de Jaurès. En gros comme en détail, jusqu'à la Révolution d'Octobre – que quand même « ils » ne détaillent pas – en passant par la Commune de Paris, tout est correct. C'est après que ça se gâte, avec notamment le rôle (nouveau) des syndicats dans la société socialiste d'Urss – seul modèle valable – et des « Démocraties Populaires ». Pour ne pas se mouiller, « ils » se raccrochent à de (trop) longues citations indigestes d'illustres inconnus, tous « dirigeants », sûrement respectés et bien pourvus, de syndicats tchèques, polonais, et même chinois, où un certain camarade Siou-Tcheu-Tchen « secrétaire de

l'Exécutif de la Fédération des syndicats de Chine », surpasse tous les autres par une très dure et très râpeuse langue de bois.

Et pour conclure brillamment un cours sur « *Les syndicats et la démocratie* », nous avons même droit à une déclaration du Président Nikita Khrouchtchev à la « délégation » des syndicats parisiens : « Il est exact que chez nous les ouvriers ne font pas grève. Pour quelle raison ne font-ils pas la grève ? Parce que nous avons un Etat des Ouvriers et des Paysans. Contre qui feraient-ils la grève, puisque tout appartient au Peuple ? Contre eux-mêmes ? » Imparable ! Je ne suis pas loin de penser que Nikita croyait, au moins en partie, à ce qu'il ressassait depuis si longtemps.

A cette école campagnarde, notre grand camarade Benoît Frachon nous fit une petite visite à la fin du stage, sans d'ailleurs prononcer la moindre allocution. Musique. Et démonstration de danses déjà ringardes, dudit Benoît, légèrement congestionné, la bedaine avantageuse et enlaçant gaillardement une jeune stagiaire – une « camarade femme » - naturellement ravie et très honorée.

Plus tard, j'ai « assisté » à un congrès confédéral à St Denis, où je m'ennuyais tellement que j'ai consacré un peu de mon précieux temps à me recueillir sur les tombeaux des *rois maudits*, dans la célèbre basilique. J'ai aussi noté que, hors séances, le représentant des syndicats cubains était très entouré et très sollicité pour des autographes, par beaucoup de fervents congressistes.

Je ne regrette rien de ces dix années (et plus) d'activité syndicale, « avec la C.G.T. ». Je les ai vécues dans le réel de l'époque, où le post-stalinisme marquait complètement le mouvement ouvrier français. Ceci avec bien sûr quelques nuances, même au sein de la confédération. C'était tout à fait visible au niveau de la présentation, de la décoration des différents locaux, attribués rue Lafayette aux diverses fédérations de métiers. Celle des mineurs, que nous pouvions entrevoir parfois en passant sur leur palier, était bourrée de drapeaux rouges, d'affiches et de banderoles, témoins de leurs luttes passées, alors que « chez nous » tout était parfaitement banal. Nos modestes services publics et de santé n'avaient pas (en ce temps-là) le même poids que les mineurs ou les métallos.

De toute façon, le système était parfaitement verrouillé, et je crois qu'en dehors des bienfaits engendrés par « l'entrisme » sur notre santé mentale et militante, notre action – au moins la mienne – d'ailleurs absolument pas coordonnée (faute de moyens sans doute), n'aura eu que très peu d'effets sur le déroulement des événements.

C'est de l'extérieur et de l'évolution des sociétés que poindront les changements : « dégel » (momentané) en U.R.S.S., révolutions coloniales, révoltes étudiantes, Printemps de Prague, « Solidarnosc »...etc...Les militants de la 4^{ème} Internationale pourront alors jouer pleinement leur rôle – de soutien, de clarification, et même parfois les premiers rôles, comme la *Génération* de Mai 68 – mais hors du carcan bureaucratique, et en opposition ouverte avec lui.

« VOUS LES COPAINS »...

(Sheila)

A chacun de mes voyages syndicaux à Paris, je ne manquais pas de rencontrer Ned – qui ne tarda pas d’ailleurs à me qualifier ironiquement de « fédéral », en toute amitié.

Il s’était donc fait embaucher comme « contrôleur de fabrication » chez Citroën, dont il soulignait le caractère flicard et suspicieux, preuves anecdotiques à l’appui.

Après une rencontre décevante avec Pierre Frank, il entra en contact avec « Vie Ouvrière » (la future « Lutte Ouvrière ») qui sortait mensuellement des petits journaux de boîtes, avec un édito. commun. Les ouvriers militants de Citroën, dont Ned, se chargeaient des nouvelles locales, dénonçant toutes sortes d’abus. Mais le journal ne pouvait être diffusé à la porte de l’usine que par des militants extérieurs, souvent étudiants, à cause de la répression policière : « vérifications d’identité », retenues au poste...etc...On baignait en pleine démocratie.

A son retour à Paris, Ned avait retrouvé **Jeannette**. Ils s’étaient connus sous l’occupation, où l’un se disait (classiquement) : « Elle est trop belle pour moi », tandis que l’autre pensait : « Il est trop brillant, je ne l’intéresse pas »...

Dix ans après ils étaient mûrs pour vivre ensemble. Ce qui se passa rue St Joseph, où Jeannette résidait dans un « minuscule garni, à deux pas de la rue du Croissant où fut assassiné Jaurès ». (Ned)

Jeannette travaillait à l’hôpital Lariboisière où elle était devenue infirmière, après une formation sur le tas – ce qui n’était pas rien. Elle était pleine de gentillesse, d’esprit, et de compréhension, avec une

grande passion pour la lecture – et beaucoup d'autres qualités humaines, parmi les plus rares.

Elle avait un fils : **Jeffy**, six ou sept ans, l'air sérieux et réfléchi pour son jeune âge, qui un matin, alors que nous n'étions que tous les deux, et que j'étais chargé de fermer la porte derrière nous avant de partir, me dit soudain : « Toi Jean, tu n'aimes pas les enfants ». Je ne sais plus ce que j'ai pu lui répondre, mais ça m'a quand même beaucoup surpris et un peu choqué – et surtout m'a amené à m'interroger, à essayer de me situer par rapport à l'enfance. Je me suis alors rendu compte que je ne connaissais aucun enfant, absolument aucun, pas le moindre marmot à me mettre sous la dent ! Tout simplement, je ne savais pas ce que c'était d'être en contact avec un enfant. Je n'en avais jamais eu l'occasion. Il n'en existait pas jusqu'alors dans mon entourage, dans mon milieu proche. Je n'y étais pour rien, c'était comme ça et voilà tout. Les copains de Bretagne commençaient bien, je le savais vaguement, à en avoir...mais ces chers petits ne participaient jamais à nos tardives réunions. (Je trouvais d'ailleurs à part moi, que ce n'était pas très sérieux, ni très réaliste de procréer avec la perspective quasi immédiate du « règlement de comptes final à l'échelle mondiale » prophétisée par le camarade Pablo).

Pour en revenir à la rue St Joseph, disons comme Ned qu'elle était « très pittoresque », surtout par son « petit peuple » besogneux et spontané, dont il décrivait avec humour et tendresse, la vie quotidienne. Lui-même y ajoutait volontiers son grain de sel, et je me souviens de la proue d'un kayak de cinq mètres et plus, qu'il fabriquait dans une chambre trop exiguë, émergeant de la fenêtre et surplombant bizarrement la rue étonnée.

Restons encore un peu dans le gai Paris. Ned rédigea, à la demande d'un jeune copain, **Charles**, qui venait d'être rappelé pour cause de guerre d'Algérie, un projet de tract qui fut remanié par les jeunes chrétiens de son unité et distribué lors d'une manifestation devant l'église St. Séverin. Ned avait ainsi participé de près à l'une des premières manifestations anti-guerre, qui allait devenir célèbre sous le nom « d'appel de St. Séverin ». Il note cependant : « Je ne reconnus pas la moitié de mon texte...J'avais écrit, nous ne sommes pas pour l'insoumission individuelle. Individuelle avait disparu ».

Autre fait politique auquel je me trouvais mêlé par hasard : un meeting de Mendès-France qui protestait alors contre la guerre d'Algérie – et dont le précédent meeting avait été sérieusement « saboté » par l'extrême droite. Un soir que je me trouvais en mission syndicale à Paris, Ned décida qu'il fallait aller à ce meeting, sur lequel planaient de lourdes menaces, pour le soutenir. D'accord, on y va. Mais en arrivant nous constatons que toutes les rues menant à la salle sont barrées par des cordons de C.R.S. casqués – mauvais signe – qui en interdisent l'accès, afin d'éviter des « troubles » bien évidemment, mais aussi pour empêcher, cela va sans dire, les simples citoyens d'entendre la bonne parole de Mendès.

Alors on reste-là, espérant peut-être que les C.R.S. finiront par s'en aller. Les gens affluent de plus en plus, de petits groupes se forment et discutent ferme, à distance quand même prudente des hommes casqués. Il n'y a absolument aucune provocation de notre part, mais soudain je remarque que les rangs des sbires en noir se resserrent, ils ont leurs matraques blanches en mains sales ; un ordre bref, et ils chargent !

Les groupes de discussion refluent et se dispersent, les gens se préviennent et partent en courant. Les flics les poursuivent. En bon provincial benêt, j'ai au début du mal à y croire. Je ne me tire pas tout de suite, j'ai tout à fait bonne conscience – et aussi une confiance absolue dans ma pointe de vitesse. Quand je ne peux plus faire autrement, quasiment à deux pas des matraques, je m'élanche comme une flèche. Un type que je ne connais pas court à mon côté, et un petit groupe de C.R.S. nous cavale après, avec plus de célérité que je ne pouvais le supposer, bien décidé à nous avoir. Ils s'accrochent à nous dangereusement et m'obligent à mettre toute la gomme. Le gars qui m'accompagne semble faiblir un peu quand nous arrivons à l'entrée d'une petite rue dans laquelle nous nous engouffrons, les flics toujours au cul. Nous repérons tout de suite un croisement, le type prend à gauche (mauvais réflexe, c'est une impasse, les matraqueurs le rejoignent et dans ma course je crois l'entendre crier). Moi j'ai pris à droite (« le bon choix »), les flics m'abandonnent et je débouche presque aussitôt sur une grande artère bien éclairée où les gens se promènent paisiblement. Je m'oriente, marche un peu sur le boulevard, et retrouve un Ned inquiet de mon sort. Je suis outré de ce matraquage absolument gratuit des « bandes armées du capital ».

C'était avant Charonne (huit morts). Il faudra attendre Mai 68 pour que les étudiants, d'une autre génération qui n'avait connue aucune défaite, ripostent à coups de pavés, sans complexe, aux charges des « C.R.S.-S.S. » qui en prendront à leur tour, plein la gueule.

« Vive les étudiants, ma mère,
Vive les étudiants » !

Après la rue St. Joseph, Ned et Jeannette allèrent habiter un quartier pauvre dans une maison vétuste, une très grande pièce, où est née leur fille **Marie Eve**. Je la revois encore dans son berceau, gentille enfant d'Aubervilliers.

Un peu plus tard ils s'installeront en haut du boulevard de Port-Royal et d'une maison de six étages, sans ascenseur, dans l'ancien appartement des parents de Jeannette, tout près du quartier latin. C'est là que je les retrouverai plus tard, régulièrement et très souvent, en compagnie de Yves – avec qui je les avais mis et remis en contact, pour le plus grand plaisir de tous.

*

Pour parler encore un peu de Paris il me faut évoquer la rencontre des trois mousquetaires de notre folle jeunesse quimpéroise, Yves, Paulo et moi, le Samedi 12 Novembre 1955 exactement, au Châtelet.

Yves, marié avec une demoiselle rencontrée dans un train, alors qu'il était mirlitaire, habitait Sucy-en Brie dans l'extrême banlieue Est, et travaillait toujours dans les bureaux d'une administration centrale de la S.N.C.F. à St. Lazare où, passant avec brio divers concours internes, il gravissait allégrement les échelons de la hiérarchie. Ceci sans trop se fouler et avec un sens de l'organisation de (son) travail qui lui permettait de l'effectuer en tout juste deux jours, alors que, théoriquement, il en fallait au moins quatre. Une situation qui dura quelques bonnes années et qui permit à notre très éclectique ami de se documenter sur des techniques qu'il appréciait : la photographie de A à Z, le son de plus en plus stéréo, l'isolation thermique et phonique des bâtiments...etc... et en plus de lire « *Le*

Monde » entier régulièrement – et même de jouer aux échecs par téléphone avec un collègue aussi disponible que lui. Un tel sens de l'organisation du travail fut sans doute remarqué, apprécié à sa juste valeur, et intelligemment utilisé par ses supérieurs bardés de diplômes qui, s'inclinant devant son modeste Brevet Élémentaire et son savoir ne rien faire, l'accueillirent parmi eux jusqu'à le gratifier bientôt de l'immense faveur de voyager – gratuitement comme il se doit – en première classe, ce qui traduisait l'importance de ses hautes fonctions. (Voilà réglée une fois pour toutes, la situation professionnelle d'Yves Quiniou, et je n'y reviendrai pas, inutile d'insister).

Paulo lui, s'était installé à Paris. Toujours comptable non diplômé, mais « homme de confiance » de son patron - ce dont il se montrait très honoré – dans une entreprise de transports.

Moi, je n'étais qu'un « fédéral » en vadrouille.

D'une manière ou d'une autre, nous nous étions donné rendez-vous au Châtelet ce soir là, pour assister à un concert Beethoven (le premier et le dernier de toute ma vie), avec au programme – que j'ai pieusement conservé :

LEONORE, ouverture N° 3
2^{ème} CONCERTO pour piano et orchestre
CINQUIEME SYMPHONIE, opus 67

Rien que ça. Inutile de m'appesantir sur l'effet produit, surtout par la cinquième, surprenante par l'importance des cuivres – qui ne pouvaient pas être rendus sur les modestes électrophones mono. de l'époque.

Après le concert nous avons brièvement arpenté un pont de la Seine, échangeant nos impressions.

Yves est parti avec sa jeune femme – dont il devait assez vite divorcer.

Paulo et moi avons traîné encore un peu avant de nous quitter, puis il a disparu « dans la nuit froide de l'oubli ». Je ne devais jamais plus le revoir. Ni même en entendre parler. Mais son souvenir m'est resté.

Je n'avais pas que des fréquentations parisiennes, bien entendu. Pour Quimper et sa région je connaissais d'assez près des copains « *que je n'oublierai jamais* » - et quelques mines patibulaires que j'ai résolument effacées de ma mémoire, une fois pour toutes. Une pensée quand même pour les nombreux braves types côtoyés au hasard de mes activités, sympathiques, mais disparus depuis dans le temps et dans l'espace.

Les nominés sont :

Djao Le Roy déjà entrevu. Il était d'origine parisienne ouvrière, et orphelin précoce de père et de mère. Maigre et osseux, un brun aux fines moustaches, la narine frémissante, sensible et intelligent, gouailleur et sceptique, sujet à des états d'âme qu'il comblait comme il pouvait. Il lisait (surtout ce que je lui recommandais), aimait la musique (classique), dessinait (il me reste de lui un portrait de Beethoven à l'air grignou), savait bricoler (il m'avait fabriqué et posé une porte double pour m'isoler des voisins lorsque j'avais travaillé la nuit).

Nous allions, quand nos horaires décalés le permettaient, à des séances du Ciné-club, où des profs talentueux, sans doute proches du P.C., présentaient à merveille des films qu'ils aimaient, animant des discussions passionnantes et passionnées sur les grands classiques, surtout les soviétiques : « *Yvan le Terrible* », « *Le cuirassé Potemkine* »...etc...et aussi le film que Malraux avait ramené de son épisode espagnol : « *Sierra de Teruel* ».

Michel Bégos, déjà cité et membre du bureau syndical, était bien plus sérieux, plus terre à terre que nous (il était d'origine paysanne). C'était un travailleur acharné, adepte des gros efforts physiques : sa maison, son jardin, « les terres » de ses beaux-parents, ses activités de docker au Corniguel...etc...Né sur les bords de l'Aulne, il connaissait à fond la pêche en rivière à bord d'un petit bateau à fond plat (une plate), qui permettait diverses pêches miraculeuses, non seulement de poissons, mais aussi d'huîtres (énormes et sauvages) que nous allions draguer en la sainte – et non moins dynamique – compagnie...du curé de Trégarvan.

Michel et moi avons même décidé d'acheter en commun une plate neuve, pour pouvoir pêcher et nous balader sur l'Odet, « la plus jolie rivière de France », comme le proclamait déjà le syndicat d'initiative. Nous descendions la rivière avec la marée jusqu'à

Bénodet, et la remontions, toujours avec elle, vers Quimper – car il était hors de question de pouvoir ramer contre le courant avec notre modeste embarcation. A cette époque bénie, l'estuaire de l'Odet (16 km.) était très peu fréquenté et en ramant tranquillement nous pouvions observer le vol en flèche des martins-pêcheurs, les petits oiseaux bleus, le long des berges.

Je me souviens aussi d'une longue et intéressante discussion avec Michel, tout en souquant plus ou moins ferme sur nos avirons, à propos de l'existence – ou de la non existence – de Dieu, et de l'art et la manière de s'en passer.

Marcel Le Priault. Celui-là je l'ai gardé pour la fin, pour la bonne bouche, et aussi pour assurer la transition entre deux périodes de ma vie, dont il fut le moteur principal – l'instrument du destin.

La nature l'avait affublé d'une belle gueule, un peu à la Clark Gable – en plus viril et les célèbres fines moustaches en moins. Il avait cinq ans de moins que moi, ainsi que pas mal de centimètres.

Marcel tout jeunot, avait fait un jour le tour du pays bigouden sur un vieux vélo de femme, avec des copains tous nantis de superbes vélos de course dernier cri. Il les avait attendus, aussi surpris que goguenard, pendant une bonne heure, au lieu fixé pour l'arrivée. Ce test inattendu lui avait naturellement donné des idées et, normalement équipé par de modestes « sponsors » - il travaillait dans un magasin de cycles – avait pu se lancer irrésistiblement vers de nombreuses lignes d'arrivée, lors de kermesses et autres fêtes locales, cantonales, et même peut-être, départementales, où il récoltait bouquets et baisers et baisait. Djao, qui en bon badaud qu'il était, l'avait vu arriver en fin de course avenue de la gare – « Vas-y Marcel ! » - nous l'avait décrit comme : « un petit crevé avec de grosses cuisses ».

Le (faux) petit crevé, avec sa belle gueule et ses grosses cuisses – un vrai « battant » – devait atterrir à l'H.P. comme élève infirmier, après avoir été contraint d'abandonner la réparation de cycles, devant la puissante lame de fond des Mobyettes et autres Cucciolo. Le voilà donc en blouse blanche et en stage à l'infirmierie-tisanerie, où je me démène alors. Marcel en demande et en redemande, c'est un rapide – bien plus que moi – d'une efficacité exceptionnelle. (Il me l'a confié plus tard : certains « anciens » de l'aristocratie infirmière, par pure bêtise sans doute, le brimaient systématiquement, le tenant à l'écart de leurs pitoyables embrouilles). Comme j'avais, tout naturellement, une

attitude exactement inverse – après tout, il faisait mon boulot de piqueur bien mieux que moi – il m'en était resté très reconnaissant.

Du coup, nous sommes devenus copains. Avec Michel Bégos aussi, qu'il retrouvait comme docker au « port » du Corniguel, où ils se distrayaient à remplir des cales entières de sacs de patates de 50 kg, avec une agilité époustouflante, et une discrète rémunération..

Mais bientôt « le destin frappe à sa porte », et voilà notre Marcel (marié une enfant), qui tombe amoureux de **Jeannine**, élève infirmière dans la même « promo. » que lui. (L'entrée des femmes en psychiatrie quelques années plus tôt, avait largement contribué à humaniser notre monde abrupte). Ca se passe au tout début des années soixante, et c'est une situation encore peu commune – et très mal, très mal « jugée ».

Peu après son examen, Jeannine s'expatrie à St Cyr l'Ecole (Seine et Oise), dans un service d'enfants. Marcel, qui a rompu avec sa femme et loge chez Michel, part la soutenir de temps à autre dans sa Peugeot 203 noire, avant de pouvoir se faire embaucher dans le même service.

Là-bas il devient rapidos, grâce à son dynamisme, responsable d'un service d'ados prolongés, pas du tout homogène, et entreprend avec Jeannine des études de ré-éducateur pour enfants déficients mentaux. Ils vont en stages à Champigny et à Ménilmontant, et suivent les cours d'éminents professeurs – **Michaux** et **Duché** – à la Salpêtrière. Ils ont assez vite un premier enfant : **Vania**. Comme nous restons en contact, Marcel ne cesse de me faire miroiter l'avenir radieux et passionnant qui m'est promis – celui d'Educateur Spécialisé – si je le rejoins à St. Cyr.

UN NOUVEAU DEPART

Alors je me tâte, pèse le pour et le contre à divers niveaux.

Sur le plan professionnel, pourquoi pas ? A Quimper je resterai, c'est certain, jusqu'au bout du bout de « ma carrière » (!) infirmier psy. – mes chefs y veilleront – mais ça ne m'empêche pas de dormir. Au contraire, ça prouverait à tout le monde que je n'ai rien d'un « arriviste », ce qui pour moi compte beaucoup.

Au plan syndical, j'ai un peu la trouille d'être une sorte de secrétaire perpétuel, réélu à l'unanimité, et ayant tendance à devenir, comme bien d'autres, un petit chef (pseudo) stalinien local, incontesté et incontestable. Et je pense à part moi, et déjà avant tout le monde : « Dix ans ça suffit » !

Politiquement, la guerre qui n'est toujours pas venue, justifie de moins en moins l'espèce particulière d'entrisme syndical, que je pratique maintenant sans trop d'illusions.

Au niveau de mes relations avec Marie, ça va, et elles concordaient bien avec mes choix, mon mode de vie – et le sien. Mais là aussi la fameuse conjoncture internationale influe et, même en restant révolutionnaire et décidé, on peut songer à d'autres rencontres s'ouvrant sur un autre avenir. - ce qui m'arrive assez souvent. Mais il n'y aurait pas rupture entre nous, compte-tenu que je ne partirais, en principe, que pour deux ou trois ans d'études (valorisantes).

Du côté de ma mère, ça va aussi. A soixante-trois ans, elle est en forme et passe du bon temps avec sa copine Françoise. Et il me revient que, discrètement, mon parrain de passage à Quimper, m'a laissé entendre qu'elle serait un peu soulagée si je volais complètement de

mes propres ailes. C'est vrai que j'ai (déjà) trente six ans. Comme le temps passe !

Tout ça réuni fait que j'ai envie de changer d'air, de milieu, de voir d'autres têtes. Et puis, il y aurait la proximité de Paris (ah ! Paris, Paris !). Et Ned et Yves, ne les oublions pas !

Alors je pars visiter le Centre de Réadaptation de Jeunes (C.R.J.) de St. Cyr l'Ecole, et Marcel me présente à son chef de service, le bon docteur **Braesco**, pédo-psychiatre de son état, exsudant ce jour-là un magnétisme inquiétant, doublé d'un humour corrosif. Notre rencontre ne se déroule pas très bien (pour moi). Je me sens pas mal paralysé par la pétulance de ce petit monsieur au profil aigu, déjà dégarni, mais sûrement pas à l'intérieur de la tête, qui conclut notre entretien en me souhaitant de réussir « à faire mon trou à St. Cyr ». Je le quitte en me disant que je ne le reverrai sûrement plus – plus jamais !

Je rentre à Quimper assez ébouriffé et le cul entre deux chaises.

Et je rencontre Fred Rospars, le militant institrotskyste, par hasard dans la rue. Nous allons boire un coup. Je lui raconte mes projets, mes espoirs et mes craintes, et surtout – puisqu'il est par profession un homme de savoir – mon inquiétude de ne pas être à la hauteur des études que je pourrais entreprendre. Fred me rassure illico, déclarant que la longue habitude de me taper des textes touffus (les « thèses ») et de préparer des réunions me servira grandement. Voilà qui me reconforte et m'aide à prendre ma décision.

Peu de temps après, je croise un gars du syndicat qui, au courant de mes projets de départ, me lance : « Alors, tu nous laisses tomber » ? Sur le coup, ça me culpabilise et en même temps me fait plaisir. Mais je peux mesurer aussi à quel point mes craintes de rester pour l'éternité – « mais pas une seconde de plus » - secrétaire de syndicat, sont fondées.

Alors, tout bien pesé, et ayant réglé mes petites affaires – administratives et autres – le 1^{er} Octobre 1963, je débarque à St. Cyr l'Ecole avec deux valises, dont une quasiment pleine de mes chers bouquins.

Quelques copains étaient venus m'accompagner au départ de la gare de Quimper et m'avaient offert en souvenir, un livre de Jean Marabini, une biographie de Lénine : *L'étincelle* !

Et voilà. Nous allons entrer résolument dans la période parisienne, banlieusarde et pédo-psychiatrique de mon existence. Une période riche d'évènements exogènes (Mai 68, printemps et hiver de Prague, victoire vietnamienne sur le géant U.S., Solidarnosc, perestroïka, implosion du système bureaucratique...) et endogènes (« chut » ! suspens...).

Je vais rester – tenez-vous bien – à St. Cyr l'Ecole, pendant...vingt-sept ans ! Et je ne les verrai pas passer, engagé d'abord dans mes chères études, la transformation du C.R.J., et la vie qui va son train, avec ses choix à faire ou à ne pas faire, des conflits, des moments difficiles ou agréables – et même de grands bonheurs.

PREMIERS PAS A SAINT-CYR

La petite ville de St Cyr-L'Ecole, jadis berceau de nos futures gloires militaires, avait été bombardée sous l'occupation, car elle abritait une garnison allemande dans les ex-locaux de nos fringants élèves officiers et des demoiselles de la (petite) noblesse, chères à Mme de Maintenon et à Louis XIV – sur lequel je ne ferai aucun commentaire, la monarchie absolue m'ayant toujours révolté.

La ville, reconstruite et assez pimpante – quoique sans originalité – située à 5 Km. de Versailles et à 20 Km. de Paris, était administrée depuis des lustres par une municipalité P.C., le « bassin d'emplois » étant dominé par les cheminots de l'importante gare de triage de Trappes. Le maire de l'époque, brave type chaleureux dont un garçon était mongolien (un mongolien aussi évolué que possible), entretenait d'excellents rapports avec le Centre de Réadaptation de Jeunes où je me trouvais propulsé.

Le C.R.J. (appelons-le désormais ainsi) était situé sur l'emplacement d'un très ancien monastère, devenu ensuite une annexe de l'école de Madame de. En témoignait un beau portail évidemment Louis XIV, à fronton, classé monument historique – que plus personne n'empruntait, même sans intérêts. Plusieurs centaines de mètres de hauts murs ceinturaient le C.R.J., l'isolant alors soigneusement du reste du monde, c'est à dire des H.L.M. en construction, des derniers « jardins ouvriers », et de la morne plaine à betteraves fourragères.

Le Dr Braesco, dans sa trop peu connue « *Présentation du Centre de St-Cyr* », dévoile la provenance des « pensionnaires » de cet indigne établissement :

« Après la destruction d'une grande partie des bâtisses pendant la guerre, l'idée est venue d'utiliser les résidus. Or, il existait toute une catégorie d'individus dont on ne savait que faire : les enfants arriérés. Résidus avec résidus, l'idée était séduisante. Ils furent donc amenés là en 1956, arrivant d'un peu partout, mais surtout des hospices où ils étaient mal tolérés, sous le signe de l'irrécupérabilité.

Il faut retenir les différentes démarches qui président donc à la naissance d'une telle collectivité :

En premier lieu, le rejet, démarche fondamentale qui signale partout le malade mental.

En deuxième lieu, le désir de s'en débarrasser aux moindres frais, avec comme excuse, cette idée naïve [mais très répandue N.D.L.R.] qu'un sujet qui ne produit pas des matières consommables, et ne semble pas capable d'en produire un jour, n'a droit à aucune considération. Enfin, qu'on en entende plus parler car c'est inconfortable. Plus la culpabilité d'un rejet est grande, plus ce rejet tend à se maintenir.

Et sur ces prémisses s'établit le fonctionnement de la maison, chef d'œuvre de fonctionnement en circuit fermé.

Elle fut en effet conçue en premier lieu par l'autorité anonyme comme une fabrique. Mais une fabrique d'un genre particulier, n'ayant rien à produire. En voici le système de fonctionnement : quelques pensionnaires, les mieux doués, travaillent à l'exploitation [agricole et/ou maraîchère N.D.L.R.] ; le produit de leur travail va à la cuisine pour la nourriture des autres. Le reste des pensionnaire a pour toute activité le grouillement et l'agitation, ou les stéréotypes dans la salle commune. Peu ou pas de sorties, donc d'usure des vêtements, peu ou pas de matériaux consommés dans des salles nues.

Donc sur le plan économique et administratif, une affaire en or, peu coûteuse et rationnelle... » Merci Docteur.

*

Deux bâtiments vétustes renfermaient deux types de population :
 -le « Petit quartier » - encore cette sinistre appellation – « soignait » avec les moyens du bord, des enfants très arriérés sur tous les plans, souvent alités.

-le « Grand quartier » était destiné, par la force, (ou plutôt l'inertie) des choses, à une population très hétérogène, allant des plus attardés aux « grands », capables d'excellentes performances – et aussi des coups les plus tordus – et où régnait plus ou moins ouvertement, une sorte de « caïdat ».

Pour en finir une fois pour toutes avec cette intolérable situation, je crois devoir relater comment Marcel y mit un terme, sans avoir jamais lu le «*Poème pédagogique*» de Makarenko – qui n'est pas pour autant une référence. Il le fit d'un, ou deux tout au plus, fulgurants coups de poing, en plein dans la gueule d'un redoutable et redouté chef de bande, (qui cessa immédiatement d'être chef de quoi que ce soit), alors qu'avec trois ou quatre autres de son acabit, il s'appêtait, à l'occasion d'un guet-apens camouflé en partie de billard, à attaquer notre ami. Dès lors, tout devint clair pour tout le monde. Le chef, reconnu et respecté, celui qui décidait et avait le pouvoir dans cette caverne d'apprentis brigands qu'était alors le « grand quartier », c'était Marcel et personne d'autre. D'ailleurs omniprésent, y compris en dehors de ses heures de service (notion largement dépassée), et poussant à toutes sortes d'activités, souvent très physiques, pour bien crever les « grands » : cross du Dimanche matin, parties de foot ou de basket, billard, baby-foot, ...etc... où il était toujours, nécessairement, le meilleur.

Il n'y avait pas que les ex caïds mis au pas et devenus fréquentables. Les autres, les « nanars », avec chacun sa personnalité, se montraient avides d'affection, spontanés, souvent très drôles et il était tout à fait hors de question de leur échapper. Aux prises de service ils guettaient les infirmières ou aides-soignantes qui arrivaient et, les prenant par le bras, les escortaient joyeusement, tout fiers de leur conquête, jusqu'au « grand quartier ». Le « grand quartier » : un étage de quatre dortoirs au parquet ciré chaque matin avec grand acharnement ; au rez-de-chaussée : un réfectoire, une salle de jeux (avec la télé), les douches, une grande lingerie et un petit bureau constamment et chaleureusement envahi par les « nanars ».

C'est dans ce service de 90 pensionnaires que je me trouvais affecté – et même logé, aussi clandestinement que provisoirement (on sait ce que cela veut dire), et tout à fait gratuitement (c'était la moindre des choses). Ceci sous les toits, dans une sorte de box séparé des combles par une rudimentaire cloison de bois. Pour tenter de

compenser le manque d'agrément et de commodités de ce sombre logis, le « cousin » Marcel (lui-même entassé dans un tout petit logement avec femme, enfants – **Natalia** était née - et belle maman), affectera à mon service, un « grand », **Claude**, un gars très laconique et un peu rogue, au vocabulaire assez pauvre, mais bien conditionné aux tâches ménagères.

Voilà mon gîte assuré. Pour le couvert, je me sustenterai avec le personnel en équipe (2 personnes pour les 90), ou à la cantine lors de mes jours de repos. Pour mon hygiène corporelle : les douches du service, hors utilisation quotidienne de mes camarades pensionnaires – dont je serai très proche.

Concluons cette vue d'ensemble du C.R.J. en signalant l'existence de Services Généraux : cuisine, buanderie, lingerie, ateliers d'entretien, garage; et aussi la culture de divers légumes réalisée avec le concours d'une équipe de « grands » paisibles, sous la férule du jardinier grande gueule, « alcoolique et Breton toujours ». Il élevait même quelques cochons dans une soue étayée par le mur d'enceinte – et sur laquelle un peu plus tard je confiais au bon Dr Braesco, tout de même un peu inquiet, mon intention d'y accrocher un drapeau américain, à la suite de je ne sais plus quelle abomination commise au Viêt-nam par l'oncle Sam.

Notons encore – et c'est fondamental – que le C.R.J. était rattaché, c'est le mot qui convient, à l'Hôpital Psychiatrique « Charcot », situé à Plaisir, à 12 km. à l'intérieur des terres. Cet hôpital « Charcot » était tout neuf : de petits pavillons parsemés dans un grand parc, avec un personnel lui aussi tout neuf, tout jeune, tout frais et moulu (!) des centres de formation de diverses régions de France. « Charcot », à l'inverse de Quimper, n'a donc pas de passé asilaire, et le plus grand libéralisme y règne. !

A côté de cela, St Cyr évidemment fait piètre figure – et frise même le délit de sale gueule. C'est un boulet que traîne « Charcot », mais un boulet qui vaut son pesant d'or, le prix de revient du C.R.J. étant ridiculement bas, comme l'a déjà pointé le sagace Dr Braesco.

Maintenant que j’y étais, il fallait bien que je m’adapte moi aussi, à ce Centre de réadaptation.

La première difficulté que je rencontrai, fut de retenir les noms, les prénoms et les surnoms de nos quatre-vingt-dix protégés. Ainsi d’ailleurs que ceux de mes nouveaux collègues – très peu nombreux, ce qui me facilita les choses. Pendant au moins quelques jours, j’ai eu l’impression de vivre sur une autre planète.

Ce qui m’aidera beaucoup à m’intégrer, c’est l’insistance avec laquelle Marcel me décida – sans doute à cause de ma mauvaise réputation – de créer le syndicat C.G.T. (encore un) au C.R.J. Bon, c’est parti. Marcel contacte la « fédé » qui nous envoie Yvette de Courcelles promue permanente – « tiens, tiens ! » - pour l’Assemblée Générale constitutive et inaugurale. Et, hop ! Tout le syndicat F.O. et les inorganisés passent à la C.G.T. Décidément, pas moyen d’y échapper : me voilà encore une fois, secrétaire d’un syndicat – « rattaché » lui aussi à la C.G.T. de « Charcot ». Nous sortons illico un petit journal dont je suis le Directeur, le Rédacteur en Chef, le seul et unique Rédacteur tout court, le diffuseur...et qui, de ce fait s’arrêtera de paraître, pour ainsi dire de lui-même, après trois ou quatre numéros. Quand-même, il referra surface en Mai 68, et quelques temps après.

Autre problème : les cours pour devenir Rééducateur qui vont bientôt commencer. Marcel et Jeannine sont déjà en deuxième année, mais nous avons au moins un cours commun, le Lundi matin, à l’hôpital de la Salpêtrière à Paris : celui des éminents professeurs Michaux et Duché, où il est paraît-il de bon ton de se montrer, ainsi que le font systématiquement médecins et internes. De se montrer évidemment sous sa meilleure apparence, ce qui m’entraîne dans des frais de toilette aussi dispendieux qu’efficaces. Yves, toujours bien introduit dans le quartier de St Lazare où il fait encore semblant de travailler, me confie à un tailleur de bonne renommée qui me confectionne sur mesures un magnifique costume bleu marine – pas trop marine – dans un tissu quasiment infroissable. Ainsi, tous les lundis matin, je sors de mon taudis, tel un diamant de sa gangue, et m’installe dans une Simca « Aronde » achetée en commun avec Marcel, pour me rendre à Paris, dans la meilleure société savante.

Dès cette époque, je fréquente assidûment les « mardis de Ned et Jeannette » Bd de Port-Royal, où je retrouve mon Yves, de plus en plus éclectique. Nous y passons de prodigieux moments de chaleureuse amitié et de franche rigolade. L'actualité est passée au crible, le monde défait puis refait. Tous les espoirs sont (encore) permis et les échos de la *fête cubaine* confortent notre optimisme.

Ca vaut le déplacement : de St Cyr, après le match de foot hebdomadaire contre « Charcot », *l'ennemi intime*, je prends une douche, puis le train pour Montparnasse et remonte le boulevard du même nom, en flânant le nez en l'air, ou plongé dans les éventaires des bouquinistes. A Port-Royal j'achète un gâteau – Yves fournissant traditionnellement le vin – et me lance à l'assaut de *l'escalier sans fin* conduisant chez Ned. Il dispose de trois pièces, dont une, la cuisine, est à part sur le palier. Tout le reste est généreusement lambrissé à la mode nédiennne, avec des livres et des placards partout. Nous mangeons ce que nous mangeons, c'est sans grande importance – sauf le jour où Jeannette, particulièrement inspirée, nous prépare des pâtes agrémentées d'une sauce de tomates fraîches, dont je me souviens encore.

L'Hiver j'allais à Paris le plus souvent en voiture, et me garais sans problèmes en haut du Bd de Port-Royal, ou près de l'Observatoire. Incroyable mais vrai.

Souvent le Samedi après-midi, Ned et moi arpentions le Bd St. Michel, là où il y avait paraît-il, le plus d'intellectuels au m². Nous passions chez Maspéro où les futurs jeunes soixante-huitards se plongeaient dans toutes sortes de bouquins subversifs (que certains piquaient sans vergogne et sans le moindre risque, mettant Maspéro à deux doigts de la faillite car, par principe, il ne portait jamais plainte). Nous allions souvent *sur les quais* à la recherche de bouquins rares et pas chers. C'est là que j'ai déniché le *Staline* de Trotsky, *La lutte de classes sous la Première République* de Daniel Guérin, les *Œuvres libres* de Verlaine, *La chanson d'un gas qu'a mal tourné* de Gaston Couté, et bien d'autres.

Ned m'a aussi amené chez Maurice Nadeau, qu'il connaissait depuis au moins l'occupation, et dont la femme, **Marthe**, (coïncidence) avait été le prof. de Jeannette. Nadeau habitait un appartement d'une petite rue reliant la rue St Jacques au Bd St Michel

et Ned venait souvent y faire provision de bouquins tout neufs envoyés à Nadeau par des auteurs sans doute en quête de (bonnes) critiques, entassés par piles entières (les bouquins, pas les auteurs) dans tous les coins et recoins de l'appartement.

*

Sur le plan politico-organisationnel, après une rencontre avec Pierre Frank, je me trouvais affecté...à une cellule de Fresnes !

CHANGEMENT DE DECOR

Je vais essayer de tracer dans ses grandes lignes l'évolution du Centre – appelé à l'époque par quelqu'un « la poubelle de la Seine-et-Oise » - des années soixante, aux années quatre-vingt.

Peu de temps après mon arrivée, les bulldozer entrèrent en action, ravageant consciencieusement l'espace maraîcher, destiné à être remplacé par de belles pelouses et des bouquets d'arbres d'essences diverses du meilleur effet.

En deux temps trois mouvements de coquets pavillons d'hospitalisation sortirent de terre, censés correspondre, dans l'esprit de mystérieux décideurs, aux besoins de la population du département précité. L'avenir se construisait ainsi sous nos yeux, plein de promesses.

Plus tard le « Grand quartier » allait même être rasé de fond en comble, et le « Petit quartier » devenir en son rez-de-chaussée, le siège des ateliers d'entretien, tandis que le premier étage abriterait le service de Post-cure : des « grands », travaillant pour la plupart à la plonge et autres travaux ingrats, dans les grands hôtels de Versailles.

La buanderie disparaissait tout simplement et la lingerie (centrale) se retrouvait à « Charcot ».

Compte-tenu de diverses caractéristiques architecturales ou environnementales, les nouveaux pavillons, d'environ 20 places chacun, furent ainsi baptisés après quelques débats et autres concertations : « La Terrasse », « Le Petit Bois », « Les Arcades », etc.

Un pavillon de x places ne fut jamais occupé, sinon par le Centre de formation, qui servit à des générations d'Elèves Infirmiers (ères).

Pendant des années, ceux-ci, originaires pour la plupart d'autres départements – le plein emploi régnait alors en région parisienne – une fois leur diplôme en poche, s'empressaient de regagner leurs pénates, ce qui faisait de St Cyr un panier sans fond, où était brassée une population disparate, se considérant souvent comme de passage, avec ce que cela comportait parfois de nostalgie et de dilettantisme. Rappelons que ces jeunes gens étaient convenablement logés pour une somme très modique, et qu'ils étaient aussi (modestement) rémunérés. Il faudra attendre les années quatre-vingt pour que quelqu'un s'avise de leur faire signer dès l'examen d'entrée, un contrat de cinq ans.

D'autres bâtiments pleins de promesses firent aussi leur apparition :

- un Hôpital de jour de 24 places
- des ateliers thérapeutiques bien pensés et bien équipés
- un grand complexe abritant : une cafétéria, une impressionnante salle de spectacles, une salle de sports (basket etc), deux autres salles pour l'expression corporelle et la psychomotricité...

Et au beau milieu de tout ça, un terrain de foot réglementaire, une aire pour le basket de plein air, les sauts, en hauteur comme en longueur etc

Des jeux d'enfants (balançoires, bacs à sable...) surgissaient un peu partout.

Il faut noter encore qu'en bordure de la rue, des logements pour certains personnels et les stagiaires, avaient été édifiés, ainsi que des garages flanqués de nombreuses places de parking.

Enfin, les hauts murs d'enceinte côté agglomération, où se tenait aussi le marché bi-hebdomadaire, avaient été remplacés par des enceintes tout à fait normales, agrémentées de haies verdoyantes.

Extra-muros, notre service, l'Intersecteur 4, desservant une population d'environ 600.000 habitants, essaimait dans diverses agglomérations voisines, un service de placement familial ainsi que des dispensaires.

Le C.R.J. allait être pendant quelques années le théâtre d'un important brassage d'enfants et d'adolescents aux pathologies très diversifiées (psychotiques, débiles légers ou non, caractériels etc), ou sans pathologies aucune (cas sociaux etc), et connaître ainsi un net

rajeunissement de sa population. Il allait devenir un « vrai service d'enfants », sans mongoliens trentenaires ou pervers sur le retour.

Mais le fonctionnement optimum de l'Etablissement, en termes d'effectifs, n'allait durer en fin de compte que quelques années et nous allions le voir se vider assez rapidement de sa substantifique moelle. A cela trois raisons principales :

- la partition du département de Seine et Oise, qui permit aux enfants originaires des nouveaux départements de la « ceinture parisienne », d'y être accueillis dans des structures de soins, à proximité de leurs familles.

- la fixation à seize ans (tolérance jusqu'à dix-huit), de l'âge limite de séjour dans les services de pédopsychiatrie.

- le dépistage de plus en plus précoce des pathologies infantiles (échographies etc), et aussi le rôle important des dispensaires dans ce domaine.

Il ne faut pas pour autant sous estimer le travail, parfois ingrat, souvent gratifiant, accompli par les équipes soignantes des diverses unités de soins du C.R.J. intra-muros.

Déjà, du temps de « Marcel-Braesco », des ouvertures avaient été créées, des brèches ouvertes, dans le système asilaire hérité du passé.

Des ateliers, ensuite baptisés « d'ergothérapie », fonctionnaient régulièrement, malgré le manque criant de personnel, dans les vieux locaux ou les anciennes baraques héritées de la guerre :

- la vannerie, qui occupait surtout des « grands »

- la soudure qui permettait la fabrication de sièges ou de tablettes etc habillées ensuite de rotin

- les godets, où, à partir de « formes » en bois et avec quelques agrafeuses, on fabriquait des cônes en papier cartonné, permettant aux horticulteurs de garder après la vente de leurs plantes, les pots de terre chers à leur cœur et à leur bourse. Travail répétitif, certes, mais stabilisant, et qui rapportait gros (à l'Association).

- l'atelier de mosaïque, dont je fus l'initiateur, malgré ou à cause de mon crétinisme manuel depuis longtemps homologué. Après avoir parcouru un article prônant les vertus bienfaitrices du travail de la mosaïque : précision du geste, minutie, stabilisation et concentration, reconnaissance des formes et des couleurs, économie des moyens (tenailles, colle, support en contreplaqué, lait de ciment), et obtention

rapide de résultats tangibles et palpables, je me lançais sans la moindre expérience dans ce challenge...couronné de succès. Une bonne dizaine d'enfants et d'adolescents de tous niveaux, dont d'agréables et malicieux mongoliens furent ainsi occupés à des tâches diverses. Et même des « grands », ex-caïds de l'atelier voisin de vannerie, confectionnèrent à leurs moments perdus, dans des dimensions adaptées...un chemin de croix du meilleur effet pour la chapelle de l'hôpital psychiatrique d'Etampes !

J'ai déjà noté le foot, le cross, le basket, pour les « grands », avec l'inépuisable Marcel toujours en tête.

A partir de 1966, quand tous les pavillons furent terminés et les pelouses suffisamment accueillantes, une kermesse annuelle ouvrit le C.R.J. aux habitants de St. Cyr, le Maire en tête, aux parents des petits enfants, aux collègues et malades de « Charcot », etc

Les bénéfiques financiers de cette kermesse, ainsi que ceux des ateliers, contribuaient à régler, par l'intermédiaire de l'Association, toutes sortes d'activités extérieures : sorties à Paris (Sylvie Vartan ! Holyday on ice ! Parc des Princes etc), excursions en bord de Manche, sports d'Hiver, camping, équitation, et les jolies colonies de vacances – qui méritent je crois, un petit détour dans le temps et dans l'espace :

[De 1966 à 1981, soit pendant quinze années consécutives, des « grandes colo » se sont déroulées à la belle saison, soit en Juin soit en Septembre, dans divers coins de France : Normandie, Ile de Ré (Ah ! l'île de Ré...), Oléron, Le Périgord, Cavalaire, etc...etc

C'étaient de grandes machines d'environ cent personnes qui me prenaient la moitié de mon précieux temps : recherches, préparation, transferts en cars, fonctionnement sur place, etc...

Il fallait présenter à la Direction un projet (thérapeutique) valable, et après bien des réunions, mettre en place des groupes d'enfants assez homogènes, encadrés par des soignants disponibles et concernés, auxquels on demandait de travailler en moyenne, de 7 heures du matin à 21heures, pendant quinze jours. Il y avait évidemment des jours de repos sur place et de bons moments de détente – et aussi au retour des récupérations jour pour jour. Ainsi, comme je partais régulièrement pendant un mois, j'avais tous les ans un mois de récupérations – en plus de mes congés et fériés réguliers.

Le plus intéressant était tout ce qui se passait sur place, entre les soignants et les enfants (ceux-ci avaient toujours les mêmes référents du matin au soir, et beaucoup moins de contraintes), et aussi entre les soignants (tes) qui se découvraient – c'est le mot – sous des éclairages totalement nouveaux, et parfois dans une chaude - voire torride - intimité.

Je réfrène ici une très forte envie de me lancer dans une chronique qui serait souvent chaleureuse, joyeuse et cocasse – mais aussi parfois conflictuelle – de toutes ces colo. Ce serait beaucoup trop long. Je citerai seulement pour conclure sur ce brûlant sujet, les sages paroles d'une bonne copine : « Je me tricote des souvenirs »].

Rentrons au bercail pour renouer avec toute une gamme de personnel qualifié, d'une diversité de plus en plus affinée :

Des Educatrices ou des Infirmières formées sur le tas – le personnel se féminisait irrésistiblement – contribuèrent largement à rendre agréable la physionomie du C.R.J. Elles s'adonnaient à une pédagogie adaptée, basée sur des notions simples et l'observation, et ouvrirent des ateliers supplémentaires : poterie, peinture, théâtre...

Intervenaienent aussi des Internes de tous genres et de tous calibres, des Psychologues, des Psychothérapeutes, des Psychomotriciens, des Assistantes sociales etc, ainsi que des Médecins adjoints ou assistants, dynamiques, réfléchis, concernés.

Les petites équipes de chaque petite structure facilitaient...l'esprit d'équipe, sans lequel rien n'est possible. Et les réunions de synthèse hebdomadaires des soignants de toutes les disciplines, permettaient librement tous les échanges possibles, parfois tumultueux et passionnés, surtout après que Mai 68 soit passé par là. Le pouvoir de la parole régnait sur ces réunions-défouloirs, où j'ai souvent entendu les pires élucubrations, comme les remarques les plus pertinentes. Mais tout cela était aussi très formateur, et le souci des enfants restait primordial.

Placée aux points de rencontre de cet ensemble complexe et pourtant solidaire : **Mme le Docteur Solange Jeanneau**, Médecin-Chef de l'Intersecteur 4 qui succéda au Dr Braesco au tout début des années soixante-dix, et auprès de qui j'allai travailler une petite vingtaine d'années.

Preuve éclatante de la réussite de notre acharnement thérapeutique : lorsque je quittai le C.R.J. en 1990, il ne restait plus en fonctionnement que l'Hôpital de jour et un Internat de 10-12 places, pour notre service.

Et l'Intersecteur 5 voisin n'occupait que l'ex pavillon « La Terrasse » pour son service (de pointe) de Maternologie, prenant en charge avec un personnel nombreux, très motivé et très spécialisé, quelques mères et leurs enfants nouveaux nés, pour une prévention très précoce des pathologies infantiles – et parentales.

Tous les autres pavillons étaient vides depuis des années – sauf pendant l'hiver où, signe des temps, certains d'entre eux abritaient des sans logis, parmi lesquels d'ex-pensionnaires du « Grand quartier » et de la Post-cure.

Aux toutes dernières nouvelles, on m'a signalé le retour des bulldozers rasant tout sur leur passage, bouclant ainsi la boucle.

REEDUCATEUR PSYCHAGENESISTE

Psychagénéviste ! Encore un mot compliqué – et un tantinet prétentieux. Pour tenter d'être plus clair je vais me rabattre sur des extraits d'une brochure de propagande éditée en 1967 par « l'ordre professionnel des Psychagénévistes », récemment créé par une poignée de doux et douces fanatiques, avec l'évidente complicité du Professeur agrégé Léon Michaux déjà cité.

Cette brochure traite des problèmes relatifs aux troubles psychagénéviques endurés par l'enfant et l'adolescent.

-définition du terme employé : « agénévisme », du grec –a- (privatif) et –genesis- (développement), donc, psychagénévisme = arrêt total ou partiel du développement psychique. (C.Q.F.D.)

-rôle: « le Rééducateur est le spécialiste des troubles psychagénéviques de l'apprentissage » etc

-études: « Dans un premier temps, l'étude de l'être normal (anatomie, physiologie, développement psychomoteur et affectif, socialisation). « Dans un second temps, aborder l'étude des cas pathologiques (leur description, leur nature, leurs causes, leurs traitements). Un autre aspect de la formation, c'est le contact avec le malade, l'observation clinique ». La sainte bible de référence était *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard (1813-1878).

La première année me fut épargnée car on supposait (à tort, bien entendu) que je connaissais déjà la musique du « développement de l'enfant normal ». J'abordais donc d'emblée la seconde année avec pas mal de cours et de stages et j'échouais facilement à l'examen de passage en troisième année – avec quand même la possibilité de

redoubler, ce que je fis, non sans en tirer certaines conséquences que nous verrons plus loin.

Je me retapais donc une deuxième année, cette fois couronnée de succès. Et me voici en troisième et dernière année (65-66), en route pour l'examen final qui comportait :

-« La présentation d'un rapport d'observation sur un malade » et
-« Une épreuve technique comportant une séance de rééducation devant un jury » avec le malade concerné.

Mon malade concerné, Eddy, 10 ans, faisait penser à un Michel Simon enfantin, un strabisme et une myopie très affirmés en supplément. Très instable, très remuant, pauvre de langage, mais joyeux et valorisé de comprendre que j'allais m'occuper tout spécialement de lui, il possédait un sens sans doute inné de l'humour, et nos plaisanteries rituelles renforçèrent notre complicité. Nous avons passé ensemble de très bons moments.

J'ai rédigé sur Eddy un rapport d'observation de 22 pages et préparé avec lui un exercice adapté, sensé démontrer les acquisitions que je lui avais fait réaliser. Et grâce à sa bonne volonté et à son absence totale de complexes lors de l'examen pratique devant un impressionnant jury, j'ai décroché mon diplôme.

Un diplôme qui ne devait jamais être reconnu par « Charcot », ni par la préfecture des Yvelines,. Plus tard, après Mai 68, en 73 très exactement, les Psychagénésistes mobilisés obtinrent l'équivalence de leur diplôme avec celui des Educateurs spécialisés, sous condition d'un stage complémentaire que l'on me proposa – et que dignement je refusais.

J'étais entre temps « parvenu » au grade très envié de Surveillant-Chef – ce dont je me foutais complètement - après le départ de Marcel. Comme ça, tout naturellement, et sans la moindre ambition. On peut quand même supposer que mes brillantes études de Rééducateur-Psychagénésiste, une sorte de formation permanente avant la lettre, ont été pour quelque chose dans ma « nomination ».

DES EVENEMENTS ET DES HOMMES

Je vais essayer de relater le plus fidèlement possible, et à peu près chronologiquement, des épisodes dont je fus le témoin et le participant.

Réunion dans une salle parisienne plutôt chic. Assistance d'environ cent personnes. Je suis venu avec Ned entendre le témoignage de Germain (Ernest Mandel), retour de Cuba. J'enregistre soigneusement ses précieuses paroles sur un magnétophone à bandes que je viens d'acquérir (d'occasion). Germain raconte, toujours enthousiaste, toujours chaleureux, toujours optimiste : la Révolution cubaine, Fidel, la « zafra », l'économie du pays, les perspectives, « Cuba est condamnée à étendre la Révolution ». Nous sommes conquis. Les échanges sont d'un très haut niveau, tout baigne.

Plus tard, j'ai (très bêtement) effacé ce précieux document sonore. Regrets éternels.

Réunion du P.S.U. où Ned m'entraîne, malgré que je ne fasse pas partie de cette respectable organisation. Il est quant à lui, membre reconnu de la tendance S.R. (Socialiste Révolutionnaire). Pendant la guerre d'Algérie, le P.S.U. avait eu le mérite de démontrer – à de Gaulle et au P.C. - que les manifestations de rues étaient possibles, malgré le quadrillage policier, lors d'un rassemblement surprise place Clichy.

Ceci après la manifestation pacifique (avec femmes et enfants), des Algériens dans Paris, contre le couvre feu qui leur était alors imposé. Cette manifestation avait été sauvagement réprimée par les policiers racistes déchaînés, couverts par un certain Papon, préfet de police, le 17 Octobre 1961, *une journée portée disparue* de l'histoire de France. (Des centaines de morts matraqués et noyés dans la Seine).

Pour en revenir à la réunion, je me souviens qu'il était alors question que la tendance S.R. qui regroupait de 10 à 20 % du P.S.U. (ses éléments les plus radicaux, dont un talentueux noyau trotskyste déclaré), fusionne avec le courant **Poperen** considéré comme étant à gauche. Ned était plutôt sceptique et le fit savoir. Violente réaction de Poperen, vociférant tout en me lorgnant d'un œil soupçonneux. Quel tempérament ! Quand on connaît la suite de sa brillante carrière au P.S. on ne peut que donner raison au camarade Calvès. – qui ne voulait surtout pas se considérer comme « une tête politique », mais qui avait du flair.

Rapidement si je peux, et pour ne pas céder à la tentation, toujours latente, de transformer mon auto-bio. en bio. de Ned, je dois quand même signaler que celui-ci, embauché à l'usine Ernault-Somua de 1958 à 1964 (année où il fut viré) , était toujours et surtout intéressé par la publication d'un petit journal de boîte, comme chez Citroën. Compte-tenu du poids toujours évident du P.C. dans l'usine, et bien qu'entretenant de bons rapports avec ses militants les plus combattifs – il était devenu délégué C.G.T. du personnel et collecteur – il pensait qu'une couverture « légale », celle du P.S.U. pouvait lui être utile, au moins dans les débuts.

Après ses réticences vis à vis du sieur Poperen et ce que l'on pourrait appeler pour résumer, des divergences avec la majorité de la 14^{ème} section du P.S.U., il décida d'abandonner le sigle-couverture P.S.U. pour sa feuille d'usine, qui se référa tout bonnement à « un groupe d'ouvriers du 14^{ème} ». Un groupe de deux : lui et **Jean Delatorre**, qui continua à faire paraître leur *Etincelle* et leur *Militant*, sur parfois plusieurs pages, dans plus d'une douzaine d'usines du « groupe », à Paris et en province.

La toute jeune **Arlette Laguillier** vint s'initier avec Ned et Jean, à l'élaboration des feuilles d'entreprise...avant d'adhérer à Voie Ouvrière.

Réunion du cercle « Karl Marx » dans une salle de la Mutualité. Ce « cercle » est un organe de formation, de réflexion, de recrutement éventuel et d'échanges, du Parti Communiste Internationaliste. J'y vais un soir d'avant 68, avec Ned et Jeannette.

Dans la salle, au premier rang, sont déjà installés des types avec des casques et des mines patibulaires d'abrutis, une sorte de commando, en somme.. Nous comprenons tout de suite qu'il s'agit de « lambertistes », membres de l'O.C.I. (Organisation Communiste Internationaliste, dirigée par Lambert et « concurrente » du P.C.I.), venus pour saboter le métinge, et nous-nous plaçons juste derrière eux, histoire de bavarder un peu. Je ne sais plus ce que leur disent Ned et Jeannette, mais je leur conseille vivement d'aller écouter quelque chanteur ou chanteuse à la con, à peu près de leur niveau qui se produit dans une salle voisine. Après ces quelques aménités, la réunion commence dans une confusion certaine.

A la tribune il y a Pierre Frank, Germain, et d'autres. Pas loin, une bande de jeunes, dont les frères **Krivine**, que Ned me signale. **Stéphane Just**, éminent « lambertiste » est monté au perchoir et monopolise sans vergogne le micro, tentant de transformer NOTRE réunion en LEUR réunion ! Malgré les interventions (polies) du Président de séance, il n'en démord pas, bruyamment soutenu par les abrutis de première ligne. Alors le ton monte, et deux jeunes, l'un « lambertiste », l'autre du P.C.I., s'empoignent soudain en combat singulier. Un cercle se forme autour d'eux. Pierre Frank, Germain, et les autres, du haut de la tribune, debout et poings levés, entonnent l'Internationale, peut-être dans l'espoir (vain) de rallier les « lambertistes » et de faire cesser cette lutte fratricide. Ceux-ci répondent par des injures, diverses vociférations et menaces. Exaspéré par leur indigne attitude, je lance à Pierre Frank quelque chose comme : « Donne l'ordre de les virer et on y va » !

C'est d'ailleurs ce qu'entreprennent les jeunes Krivine et consorts, et nous les soutenons activement. La bagarre devient vite générale. On s'invective, on se pousse, on se cogne, on vocifère, et nous parvenons ainsi à « guider » nos trublions vers la sortie. Les voilà boutés hors de la salle. Ouf ! La porte se referme sur eux. Je cherche Ned du regard. Il n'est pas là, et on s'aperçoit qu'il s'est fait

jeter avec les autres. On le récupère rapidement et un groupe reste de garde à la porte.

La réunion peut alors commencer. Je ne me souviens absolument pas des thèmes abordés. Je revois seulement St. Just, « la gueule en sang », encadré de deux jeunes du S.O., autorisé à venir récupérer ses lunettes – où ce qu’il en restait – à la tribune où il s’était si vilainement démené.

En cellule à Fresnes. Après avoir mené de front : mon adaptation à St Cyr, mon activité syndicale et mes chères études – où j’avais subi le cuisant échec que l’on sait – je décidais, un peu déprimé sans doute, de me consacrer désormais, sérieusement et uniquement, à ma formation de Psychagénésiste, en 64-65. Après tout, j’étais venu là pour ça.

A St Cyr, je trouvais assez aisément un (naïf) successeur pour le secrétariat du syndicat, en la personne d’**Edouard Gulesserian** qui tint à peu près le coup un an durant, avant l’arrivée du camarade **René Zaquin**, militant stalinien de pure souche, récemment embauché au C.R.J. et que nous retrouverons plus loin. Je m’avise soudain que ces deux personnages – bien que très différents l’un de l’autre – étaient tous deux d’authentiques « pieds noirs », rescapés récents de l’indépendance algérienne. Je crois qu’ils étaient originaires de Blida où il y avait un hôpital psychiatrique. Tout s’explique. (C’est à Blida aussi qu’exerça le Dr Frantz Fanon, d’origine antillaise, qui prit très concrètement parti pour la révolution algérienne et publia : *Peau noire Masques blancs, Les damnés de la terre, L’an 5 de la révolution algérienne*).

Mais revenons à nos moutons, pour ajouter que je décidais aussi de couper court à ma présence aux réunions de la cellule de Fresnes du P.C.I. Je m’y rendais à des intervalles il me semble assez espacés, et c’était plus une préoccupation qu’une prenante occupation. Surtout, je m’y morfondais et ne me sentais vraiment pas à l’aise dans ce milieu petit bourgeois. Les réunions se déroulaient dans l’appartement très confortable de deux dames d’ailleurs ben aimables, la mère encore jeune ou pas très vieille, et la fille. Il y avait sûrement d’autres camarades, mais je ne me souviens que de l’un d’eux.

Lorsqu'il faisait son apparition, toute conversation s'éteignait pour ainsi dire d'elle-même, et ces dames s'empressaient pour l'accueillir, le débarrasser, l'asseoir, s'enquérir anxieusement de sa santé etc...etc...Elles n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour Lui. Il prenait possession du temps et de l'espace, s'imposait avec un parfait naturel. Il régnait. Il était le chef, le devin, le gourou avant l'heure, celui qui régentait, qui savait, qui montrait la (bonne) voie. Un type assez jeune encore, dans les 30-35 ans, d'une élégance discrète, sans signes particuliers à signaler à la postérité. Je ne me souviens ni de son nom ni de son pseudo – sans doute biens connus à l'époque – et depuis biens oubliés. Et pourtant ce trop estimé camarade était le leader, ou le co-leader d'une tendance du P.C.I., à laquelle je refusai obstinément de me rallier, restant fidèle à la majorité du camarade Pierre Frank. Je me trouvais donc complètement isolé dans cette trop confortable cellule de Fresnes – et peut-être même étais-je suspecté d'être la créature de la tendance majoritaire, venu là pour espionner. Peut-être.

Toujours est-il qu'en ayant marre de ces languissantes réunions de coupeurs de cheveux en huit, je décidais de démissionner, arguant de mon échec à l'examen que l'on sait et expliquant mon intention de me consacrer à mes chères études. En fin de compte, j'avais seulement besoin d'une parenthèse, de faire un break comme on dit aujourd'hui, (à l'époque c'était impensable, ça relevait presque de l'abandon de poste), pour pouvoir travailler l'esprit tranquille. Et de toute façon j'avais réglé au mieux mon engagement syndical (je restai bien entendu membre du bureau), ce qui était le plus important à mes yeux.

Je commençais aussi – il était grand temps – à me demander si mon syndicalo-entrisme avait encore des raisons d'être, à part de ne pas me couper de ma « base de masse ». Vis à vis du P.C.I. (bien que celui-ci, en particulier depuis mon arrivée à St Cyr, avait tout d'une abstraction), je me sentais quand même, un peu coupable. Mais sans plus.

Peu de temps après ce que je viens de conter par le menu, au début de l'année 65, par là, un congrès du P.C.I. est normalement convoqué – et j'en suis. Il se passe quelque part dans Paris, et je vote pour la majorité. Vers la fin du congrès, voilà qu'on me présente pour que je fasse partie de la Commission de contrôle des mandats, ou quelque chose comme ça. Et soudain je vois le leader de Fresnes,

appuyé sur ses dames, qui brandit la lettre dans laquelle je faisais part de mon intention de prendre du recul, de ne plus militer. Du coup, leur tendance marque un point, et moi j'ai l'air d'un « traître Fenouillard ». Je me sens dépassé par les évènements, mortifié, écoeuré. Je me dis que je me suis cassé le cul pendant quinze ans pour en arriver là ! J'en ai ma claque. Je ne suis pas fait pour endurer ces manœuvres et autres vacheries de bas étage. Les (sombres) histoires de tendances, de fractions, avec leurs petits leaders, les luttes pour des pouvoirs (qui me paraissent ridiculement dérisoires), les élections au Comité central ou au « B.P. » de « l'orga. », ne m'ont jamais intéressé. Je suis, j'étais, « à la base », et ça me convenait très bien.

Ce maudit congrès se termine. Je sors attendre un bus. Je suis triste et il fait froid. A côté de moi, Jean Cariou, muet, tout pâle, attends lui aussi. Chacun part de son côté. On ne se reverra plus.

Mai 68 me surprend en Bretagne. J'ai pris quelques jours de vacances, l'air est doux et la mer est belle.

Paradoxalement, c'est l'intervention lénifiante de Pompidou à la télé, lorsqu'il annonce la réouverture de la Sorbonne, le 11 Mai au soir, qui me met la puce à l'oreille. Je me méfie des sourcils charbonneux du personnage, de son air matois de gros matou qui se retient de mordre et de griffer. Et je me dis alors qu'il faut que je rentre au plus vite, que je ne peux pas rester comme ça, bêtement, en dehors du coup, loin de mes bases et d'évènements prometteurs. Je prends le train à Quimper, le dernier je crois bien, avant la grève générale.

A St Cyr : Assemblée Générale de tout le personnel. Je suis agréablement surpris par certaines interventions radicales et déterminées. Comme celle de cette fille, habituellement très effacée, qui exprime soudain, sans mâcher ses mots et avec conviction, son ras le bol et sa volonté de se battre. La situation libère des énergies insoupçonnées.

Notre grève illimitée ne débutera effectivement que le 20 Mai, car le syndicat se substitue à la Direction et au Médecin-Chef, pratiquant ainsi, sans que le terme soit employé, une véritable auto-gestion. Nous organisons le déroulement de l'action de façon qu'il y ait le plus grand nombre possible d'agents mobilisables au piquet de

grève à l'entrée, et que nos chers petits ne pâtissent pas de la situation. Il ne faut surtout pas qu'il arrive le moindre pépin pendant que nous sommes aux commandes. Tout est prévu, en gros comme en détail :

- le nombre de soignants présent par équipe et par pavillon
- les repas chauds ou froids
- le fonctionnement, au ralenti, des cuisines, de la buanderie, de la lingerie et des ateliers d'entretien.

Il est même sérieusement question que la colonie de vacances préparée pour Grandcamp-Maisy en Normandie, ne parte pas. Je m'en entretiens gravement avec le Dr. Braesco, lui expliquant que l'encadrement prévu pour la colo. nous priverait de quelques bons militants. J'évoque même la possibilité que le personnel s'allonge devant les cars pour les empêcher de partir – ce qui était tout à fait dans l'air du temps, (et inimaginable quinze jours avant). En fin de compte et après discussion, nous décidons de ne pas priver une partie des enfants de l'air marin et de la verdure normande – tenant aussi compte que leur absence soulagera notre responsabilité.

Deux réunions se tiennent chaque jour au piquet de grève, à 10h30 et à 16h30 pour faire le point de la situation. J'y présenterai presque toujours la « revue de presse » - sans la moindre objectivité.

Une « plate-forme » revendicative commune à « Charcot » et au C.R.J. est élaborée après des débats à la fois sérieux et passionnés.

Bref, nous tenons honorablement notre place, à notre place, dans le grand mouvement contestataire.

Je me sentirai quand même parfois coincé à St Cyr, par mes responsabilités dans le déroulement de la grève...puis par la pénurie d'essence. Coincé aussi le camarade Zaquin qui habite Arcueil et qui dormira quelques fois chez moi.

Cependant, surtout dans les débuts, le soir venu, je me rends à Paris en 2cv, chez Ned qui est tout près du Quartier Latin, ou directement à la Sorbonne occupée, aux alentours de laquelle des étudiants (ou autres) dirigent la circulation. Les gens qui se triment dans des « voitures orgueilleuses », comme disait Jeannette, se font régulièrement traiter de « bourgeois » et ne passent pas. Moi je passe sans problème – « deudeuche » oblige – et me régale des débats permanents qui se déroulent autour des stands des organisations d'extrême gauche. Ca fait tout drôle, et chaud au cœur, de voir le

portrait de Trotsky au mur, derrière l'étalage de la Ligue Communiste et des Jeunesses Communistes Révolutionnaires – et de goûter les sarcasmes et autres quolibets qu'endurent les malheureux Etudiants Communistes, en bons staliniens honteux et stoïques.

Des groupes de discussion se forment spontanément dans la grande cour. Chacun a toujours quelque chose d'urgent et d'important à dire. Pendant que celui qui parle, parle, les autres rongent leur frein et piaffent d'impatience. Parfois une empoignade éclate, des arguments péremptoires sont lancés à la face de l'orateur, et on passe facilement à l'invective et à l'humour ravageur. Les badauds de la contestation vont de groupe en groupe, écoutant de toutes leurs oreilles, réfléchissant intensément, (ça se voit à l'œil nu) avant d'essayer de prendre la parole ou de lancer une brève objection déstabilisatrice.

J'ai été très impressionné par un petit bonhomme très calme et posé, d'apparence tout à fait banale qui, profitant d'une accalmie, s'est mis, avec une sorte d'autorité naturelle, à analyser les événements que nous vivions, en s'appuyant sur de solides connaissances historiques : « rôle du P.C., politique extérieure de la bureaucratie soviétique, nécessité de construire un parti révolutionnaire etc ». Ce père tranquille du trotskysme, en quelques phrases, avait su capter l'attention des plus fougueux.

Je viendrai ainsi assez souvent à la Sorbonne, tant que j'aurai de l'essence et que je ne me sentirai pas trop crevé. Je serai là un soir du début Juin, lorsqu'un orateur maoïste drapé dans un grand manteau noir, annoncera au micro, dans la nuit, du haut d'une fenêtre, la mort de Gilles Tautin, lycéen de 16 ans, noyé dans la Seine du côté de Flins, coursé par les C.R.S. Il était venu avec pas mal d'autres jeunes apporter son soutien aux ouvriers de l'usine Renault qui voulaient continuer leur grève, contre leur direction et celle de la C.G.T.

Je me souviens aussi d'une manif. étudiante impressionnante, d'un nouveau type : service d'ordre casqué en tête et sur les flancs du cortège, qui occupait toute la largeur du boulevard (de Port-Royal), slogans historiques scandés avec autant d'humour que de détermination, changements fréquents d'allure, estafettes en mob. etc...Ce genre de manif allait s'imposer tout au long des années 70 et les J.C.R. en deviendront rapidement le fer de lance et le modèle - sauf

bien sûr « A...vec,...la... C.G.T ! », où l'on continuera à traîner les pieds.

Mais restons encore un peu au Quartier Latin, avec un Ned bien placé aux premières loges – et très souvent sur scène. Tout à fait en phase avec « les événements », il termina le mois de Mai complètement aphone, la voix cassée, rauque à faire pitié d'avoir trop discuté dans la cour de la Sorbonne libre et autres hauts lieux de la contestation. Par l'intermédiaire du Comité d'Action du 5^{ème} qui avait occupé le théâtre de l'Epée de bois, il entretenait d'excellentes relations avec tout un groupe de jeunes comédiens avides de s'exprimer et d'exprimer la révolte ambiante. Des gars et des filles pleins d'enthousiasme, qui préparaient puis jouaient des sketches dans la rue, conviant les passants à y participer, et disparaissant parfois discrètement, quand les spectateurs étaient devenus eux-mêmes acteurs, par la passion qu'ils mettaient à polémiquer sur des sujets qui collaient toujours à l'actualité et aux préoccupations des gens : la répression policière, les « élections-piège à cons » etc

Un peu plus tard, dans l'élan de Mai, ces jeunes de l'Epée de bois, allaient sortir quelques 45 tours où ils chantaient ensemble, sur le rythme cadencé d'une guitare, leurs espoirs et leurs témoignages. En voici quelques extraits :

Le joli mois de Mai à Paris

J'ai vu des rêves s'éveiller
 J'ai vu la révolte gronder
 J'ai vu des bottes piétiner
 Les drapeaux de la Liberté.

Ah ! le joli mois de Mai à Paris
 Ah ! le joli mois de Mai à Paris.

J'ai vu le printemps nouveau né
 Se répandre dans les quartiers
 J'ai vu partout le vent tourner
 J'ai senti l'espoir se lever.

Ah ! le joli mois de Mai à Paris (bis)

Nous bâtirons une société
Où chacun sera libre et entier
Responsable de sa destinée
Et du sort de l'Humanité.

Ah ! le prochain mois de Mai à Paris
Ah ! le prochain mois de Mai à Paris
Ah ! le prochain mois de Mai à Paris !

D'autres titres (évocateurs) de leurs chansons : *Les bons citoyens, La colère, Dans la rue, La pègre, Grève illimitée, Chacun de nous est concerné.*

En contrepartie, Ned leur apprenait les chants révolutionnaires traditionnels du mouvement ouvrier, qu'ils ignoraient totalement : *La Varsoivienne, Le drapeau rouge, La jeune garde, La Commune n'est pas morte* etc, avec commentaires et rappels historiques à l'appui.

En Juillet, Ned rédigea pour *Voix Ouvrière*, le journal de L.O., une *Revue de presse et commentaires* particulièrement cinglante, décortiquant les indignités de la direction P.C.- C.G.T. Peut-être bien ce qu'il a écrit de mieux.

A l'Automne, à la demande de la Ligue, dans le cadre d'un cycle de formation, il donna des conférences d'une heure chacune, avec ensuite discussion, sur l'histoire du mouvement ouvrier. Ca se passait dans un local proche de l'église St Germain des près. Un vrai régal, devant chaque fois une bonne centaine de personnes.

A StCyr, à la fin du mois de Mai, la grève avait pris sa vitesse de croisière, ses rites, ses habitudes. Dans ma revue de presse quotidienne, pour ne pas risquer de démobiliser les troupes, je ne pouvais évidemment pas dénoncer ouvertement la politique de compromission et les revendications purement alimentaires d'une C.G.T. attentiste. Je réservai mes critiques à un camarade Zaquin, d'ailleurs inébranlable, et à des militants P.C.-C.G.T. de « Charcot ». L'un d'eux, **Marcel Le Roy**, brave type intégral, mais sans doute excédé par ma contestation quasi systématique, me défia cordialement de venir m'exprimer à une réunion publique du P.C. qui se tenait un soir à Plaisir. Et me voilà dans la foule et dans la nuit, au pied d'une

estrade éclairée, attendant mon tour d'intervenir. Mon argumentation est bourrée de fausse naïveté et de vraie perfidie. Je fais la comparaison avec Juin 36, où il n'y avait QUE trois millions de grévistes occupant les usines. Ils ont obtenu les conquêtes sociales que l'on sait, conquêtes vite remises en cause, le pouvoir étant resté aux mains de la bourgeoisie. Aujourd'hui NOUS sommes trois fois plus. Qu'attendons-nous ? Il faut tirer les leçons du passé. La situation, ne serait-ce que par la masse imposante de grévistes est potentiellement révolutionnaire, et le Parti Communiste doit jouer son rôle de « premier parti de la classe ouvrière » en ouvrant la perspective immédiate de la prise du pouvoir, un pouvoir d'ailleurs chancelant. Pas de réactions hostiles, ni dans la foule, ni de la part de la tribune qui ne peut se muer en tribunal. « Ils » doivent savoir par Le Roy qui je suis, ce que je fais, et ne peuvent plus m'accuser à la légère de lubricité vipérine ou autres incivilités « car le monde et les temps changent ». « Ils » diluent seulement mon venin dans une réponse globale aux diverses interventions. Mais j'ai pu exprimer ce que je voulais, c'est le principal – et c'est aussi la démonstration que devant la base du P.C. et la population qu'il influence toujours, il est maintenant possible de poser les questions essentielles. Je me dis aussi, avec une réelle satisfaction, que mon travail syndicalo-entriste a porté ses fruits.

De la colo. de Grandcamp, là bas, dans un autre monde, nous parvenaient quelques lointains échos. Nos camarades avaient tenu à afficher, par l'intermédiaire d'une banderole, leur solidarité avec « les travailleurs en lutte ». Un commando de jeunes du coin avait arrachée ladite banderole, croyant bien faire. La riposte des copains, Marcel en tête, résolument encadré de **Fanch Moysan** et de **Michel Delauney**, tous deux militants convaincus de la C.G.T.-nom-de-Dieu ! fut tout simplement foudroyante. Tous les moniteurs armés de manches à balais poursuivirent les locaux jusque sur le front de mer, transformé en un instant en un nouveau front de la lutte de classes. Après un face à face très tendu, la discussion finit par s'engager et se termina au bistrot du port, tard dans la nuit. Par la suite les rapports avec la population devinrent excellents. Michel Delauney épousera même un peu plus tard une grande et robuste blonde du pays, indéniable descendante des lointains Vikings.

Autre incident lié à la colo. : la réquisition par le Comité de grève d'un sac de patates envoyé par Marcel à sa famille. Le Comité, dénonçant cette forme de favoritisme, décida, après discussion et un vote à mains levées, que les patates de Marcel seraient équitablement réparties dans l'ensemble des familles des grévistes. Marcel digéra très mal sur le coup l'affaire des pommes de terre normandes, mais tout se termina par une bonne rigolade, et sans rancune.

Dernier épisode du mouvement de Mai à St Cyr : le passage devant le piquet de grève de camions transportant des soldats du contingent vers une base de l'aviation située pas loin de chez nous. Anticipant immédiatement la perspective d'une éventuelle fraternisation, j'invitais les plus accortées des infirmières à se poster bien en vue devant l'entrée, pour adresser des signes d'amitié aux jeunes soldats - qui ne restèrent pas insensibles aux charmes de nos « camarades travailleuses ». On les sentait tout à fait prêts à mettre la crosse en l'air – comme un seul homme.

Et puis, comme partout en France, notre action s'enlisa. Après seize jours de grève, un « protocole d'accord » fut signé au niveau fédéral – et jamais complètement appliqué, le ministère et la préfecture, pratiquant à fond l'art de faire traîner les choses. Au plan local, diverses commissions mixtes syndicats-administration, furent créées qui jouèrent d'abord un rôle d'exutoire, puis d'éteignoir, malgré les appels du syndicat à y participer et à rester « vigilants camarades ». Une fois de plus l'ennemi nous avait trahis !

Malgré tout, après Mai 68 : « rien ne sera jamais plus comme avant », ainsi que l'avait très bien compris... Georges Pompidou.

LES P'TITS VELOS

Absolument d'accords avec la vision pompidolienne du monde où « rien ne serait jamais plus comme avant, » Ned et moi décidons de le démontrer dans les faits – au moins au niveau de nos grandes vacances – en ce mois de Juillet 1969.

Et nous voilà partis, juchés sur de vieux vélos d'occasion, aptes nous l'espérons, à nous véhiculer à la force du jarret avec notre matériel de camping, par monts et par vaux, vers la pointe de Bretagne, toujours chère à nos cœurs d'immigrés de l'intérieur.

Le trajet retenu était un chemin d'écoliers studieux, mais libres : la vallée de la Loire et ses châteaux que nous ne connaissions pas. En passant par Chateauden – où un très brave homme baptisé illico « notre parrain », cyclotouriste chevronné d'avant guerre, nous prodigua de précieux conseils – nous avons pu admirer : Blois, Chambord, Chenonceaux, Azay-le rideau, Chinon, Saumur et j'en passe. A Angers, nous avons résolument bifurqué vers Chateaubriand et le centre-Bretagne, par Josselin (baignade imprudente de Ned dans l'eau pure mais glacée du canal de Nantes à Brest), Rohan, et autres lieux charmants, mais avec souvent des côtes sévères et même encore caillouteuses, à affronter.

Enfin, après trois semaines de joies et de peines nous sommes arrivés sur la baie de Douarnenez, à Kéric-Bihan : de petites criques de sable fin au pied de modestes falaises. La mer toute bleue nous attendait, tiède et accueillante, après huit cents km dans l'ensemble assez desséchants. Nous l'avions bien méritée. (Le paradis terrestre sobrement décrit ci-dessus est maintenant envahi de pourrissantes

algues vertes sur une redoutable épaisseur, et la mer est devenue inaccessible).

Pendant le voyage, Ned était toujours prêt avant moi le matin. Après avoir écrit à Jeannette il multipliait volontiers les contacts avec les gens. Ca allait d'un rapport très ludique avec un petit mongolien sous l'œil attendri des parents, à des échanges politico-historiques avec un député (de gauche) au parlement danois, dont la femme parlait très bien le français. Le député nous invita à venir le voir dans son pays, ce que nous fîmes l'année suivante.

Juillet 70. Ned et moi partons du Bd de Port-Royal pour le lointain royaume du Danemark. Rassurez-vous, nous traverserons d'abord l'Allemagne dans ma 204 blanche, récemment acquise. Nos vélos, démontés, sont dans le coffre, le matériel de camping à l'arrière, et moi au volant – c'est plus prudent. Nous nous arrêtons à Weitzlar, chez **Hans**, un copain de Ned, ouvrier dans l'automobile, passons par Göttingen (il y a une chanson à la mode sur cette romantique petite cité), et arrivons enfin à Lubeck où nous laissons la voiture dans un parking aérien. Ned voudrait que nous poussions jusqu'à Hambourg, à cause du passé de luttes ouvrières de la ville (*Sans patrie ni frontières* de Jan Valtin), et de son présent érotique (San Paoli), mais je veille sur sa vertu et m'y oppose fermement.

Après Lubeck nous pédalons vers le nord. J'ai investi dans un solide vélo suisse. En Allemagne et en passant, nous nous sommes affublés de culottes tyroliennes en cuir très souple qui nous protègent efficacement des feux de la selle - folklore rime ainsi avec confort. Ned s'est lui-même fabriqué une « tente cercueil » à une place, très légère, facile à monter et démonter, me dispensant par la même occasion de ses ronflements infernaux. Nous remontons donc le Schleswig-Holstein, longeant parfois la Baltique, claire et calme.

Nous entrons dans Copenhague quelques jours plus tard, tandis que Ned me raconte par le menu le film *Docteur Folamour*. Après, ça ne vaut plus le coup d'aller au cinéma. Ce qui nous frappe, c'est surtout le calme des gens, leur gentillesse, l'absence de précipitation et d'agressivité qui règne partout. (Au bord de la route, il y avait de nombreux petits étalages de fraises et de framboises, sans personne

pour les « surveiller ». On se servait et on laissait des couronnes, selon les prix indiqués).

Le député n'est pas chez lui, il est parti quelque part en vacances. Nous laissons nos petits cadeaux. Pour ma part j'ai amené *Le bûcher de Montségur*, de Zoé Oldenbourg. Nous partons rejoindre la maison de campagne du député (que nous ne verrons jamais). C'est une petite maison, tout en bois, qui abrite ses deux charmants bambins et, dans un autre registre, deux non moins charmantes baby-sitter blondes, à nattes, dans la plus pure tradition nordique. Elles réservent sans doute pour d'autres leur célèbre liberté sexuelle, car malgré une cohabitation de quelques jours, il ne se passera rien sur ce plan entre elles et nous. Notre charme, franco-breton à dû leur paraître quelque peu surfait, pour ne pas dire nul.

Pour surmonter peut-être une légère déception (inavouée), nous dirigeons nos guidons vers un quartier chaud de Copenhague où, dans de louches officines, on projette gratuitement des films pornos pour mieux appâter le chaland qui passe. La ville fourmille en effet de commerçants et autres amateurs éclairés, venus de toute l'Europe du Sud et de l'Ouest pour se fournir à la source même du porno, l'industrie de pointe de l'économie danoise. Et le roi du Danemark est aussi, qu'il le veuille ou non, le roi du porno. C'est ainsi que nous avons pu visionner à l'œil quelques films, parfois « naturistes », rarement humoristiques.

Dans *la rue sans loi*, des femmes « de mauvaise vie » aux lourds appâts, interpellent les nombreux flâneurs d'une façon, il me semble, assez vulgaire. Je me contente d'acheter un petit album de très belles photos en noir et blanc, en fin de compte plus esthétiques et ludiques que basement pornographiques. Elles représentent un jeune couple (hétéro) d'adolescents, à la découverte de leurs corps, les nouveaux jeux de l'amour qui ne laissent rien au hasard : *Erotisk glaede*, avec un texte (superflu) en pur danois incompréhensible.

Laissant loin derrière nous Copenhague et ses basses tentations, nous filons vers la Suède et débarquons à Malmö. Les gens nous semblent dès l'abord, nerveux et malveillants. Leurs voitures roulent en plein jour, tous feux allumés et ils klaxonnent à qui mieux-mieux. Il est vrai que nous pédalons à contre sens sur une sorte d'autoroute.

Nous ne campons qu'une seule nuit dans la patrie d'Ingmar Bergman sans rencontrer la moindre allumeuse Suédoise, et regagnons promptement le Danemark où de modestes ouvriers en bleus consomment dans de luxueuses cafétérias aux murs lambrissés. On est loin des bouibouis à la française qui leur sont ordinairement réservés dans notre chère patrie des droits de l'homme.

Nous descendons ensuite vers Lubeck. C'est *le plat pays*, mais un vent fort souffle de face, et nous peinons. C'est avec plaisir que nous retrouvons la 204 blanche et l'Allemagne. Une Allemagne que nous percevons comme « l'Amérique de l'Europe » : propre, nette et harmonieusement reconstruite, prospère et accueillante. Passée la frontière, la France nous paraît mesquine et sale. Les restaurateurs (qu'ils disent), nous refusent à bouffer dès quatorze heures, et nous rentrons à Paris sans nous attarder, heureux quand même et encore tout imprégnés de notre périple.

Résumé des chapitres suivants. Dans les années d'après, les p'tits vélos continuèrent à nous tourner dans la tête et sur toutes sortes de chemins. Mais pour diverses raisons chacun de nous roulera à part, tout seul sur la *route enchantée*.

Ned accomplira au moins deux grandes randonnées : l'une de Lopérec (consulter la carte Michelin n°58) à Marseille, en passant par tout le Sud-Ouest, et Sète – d'où il me ramènera une photo de la tombe de Brassens – et l'autre en Irlande où il fera la connaissance de **Michaël** qui deviendra son (notre) copain d' Dublin (de Galway pour être plus précis), et d'où il se coltinera héroïquement, en plus de son barda, une énorme peau de mouton pour Jeannette.

Pour ma part j'effectuerai quelques raids vers la Bretagne centrale et du Sud, passant par la Normandie ou le Perche.

[Yves avait acquis avec sa copine **Paulette**, une maison de campagne, pas très loin de Brou, dans le Perche. Ils partaient ponctuellement tous les W.E. la restaurer, logeant d'abord dans une mesure de torchis, tout juste bonne jadis pour les pauvres paysans locaux, et rénovaient l'ancienne écurie, seul bâtiment aux murs de pierre, réservé aux célèbres et coûteux percheros du temps des diligences. Ils travaillèrent ainsi des années durant, avec goût et efficacité : cimentant, carrelant, isolant, tapissant, meublant, chauffant

à plaisir. Et c'était vraiment un plaisir d'y vivre ou d'y passer. Ils avaient su tirer le meilleur parti de tout ce qui pouvait être conservé et mis en valeur. Je me souviens de chambres mansardées dont les poutres centenaires mal équarries, passées au brou (évidemment) de noix, sur le fond blanc du plafond, rappelaient qu'elles avaient été des branches d'arbres tendues vers le ciel].

J'irai aussi une fois à Dieppe par la vallée de la Seine, et Château-Gaillard et reviendrai par Fécamp (lumbago) et Etretat (voir Etretat et mourir). Le tout agrémenté de diverses péripéties : chat mort mollement étendu sur le rebord d'une fenêtre faisant semblant de dormir, lourds rideaux de pluie tendus entre la Seine et moi, mais aussi magnifiques paysages de champs tout rouges de coquelicots, détente après l'effort, enrichissante *solitude du coureur de fond*, rencontres amusantes, fraternelles, ou...consternantes.

Une autre fois, piteusement, j'ai pris le train entre Redon et Vannes, parce que dans cette dernière ville il y avait un camping qui coïncidait avec mon plan de route. A la gare j'ai eu l'occasion de peser mon vélo + mon attirail = 35kg au total. Si je l'avais su, je me demande encore si je serai parti.

Ce furent quand même de bonnes années, pendant lesquelles, très souvent aussi, le Dimanche matin, je partais de St Cyr pour la forêt de Marly, accomplissant paisiblement mes 40 Km. Une excellente « vélothérapie ».

Rentré en Bretagne pour une retraite aussi méritée qu'une autre, je me suis encore servi du vélo suisse sur les pentes abruptes autant qu'arides des Monts d'Arrée derrière chez Ned, jusqu'en...1995.